# HISTOIRE
## DU VICOMTE
# DE TURENNE.
## *TOME II.*

# HISTOIRE
## DU VICOMTE
# DE TURENNE,

*Par l'Abbé* RAGUENET.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez NYON, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LIX.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

## LIVRE QUATRIEME.

Année 1658. Bataille des Dunes.

LES choſes étant en cet état, & les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre, le Vicomte de Turenne commença à faire cannoner celle des Ennemis. Comme ils n'avoient point de canon, & qu'à cette diſtance nous pouvions leur tuer beaucoup de monde avec le nôtre, ſans qu'ils puſſent nous bleſſer perſon-

ANNÉE 1658.

ne, il ſemble qu'ils auroient dû s'approcher au plutôt de nous, pour ne pas ſouffrir la perte que leur cauſoit notre artillerie dans cet éloignement, & rendre la partie égale. Néanmoins, ſe contentant de reſſerrer leurs rangs à meſure que notre canon les éclairciſſoit, ils ne firent aucun mouvement pour s'avancer vers nous; ſoit qu'ils fuſſent abſolument réſolus à ne point engager la bataille, qu'ils n'euſſent leur canon: ou qu'ils prétendiſſent tirer de grands avantages de la confuſion où ils croïoient que nous ne pouvions nous empêcher de nous mettre en marchant. Quoi qu'il en ſoit, le Vicomte de Turenne, voïant qu'ils demeuroient immobiles dans leurs poſtes, fit avancer ſon armée. Il n'y avoit qu'une heure qu'il faiſoit jour, & il n'étoit encore que cinq heures du matin. Il ordonna aux Marquis de Créqui & de Caſtelnau, qui étoient à la tête des Eſcadrons de nos deux aîles, de modérer leur ardeur dans les approches, & de

ne commencer le combat, que lorsque l'infanterie seroit arrivée & pourroit donner en même-tems que la cavalerie. On monta & on descendit plusieurs fois dans les Dunes : à chaque fois que le canon se trouvoit sur les hauteurs, on en tiroit quelques volées sur l'armée ennemie, & l'on fit ainsi quatre ou cinq décharges durant la marche. On alloit au petit pas, afin de pouvoir garder les rangs dans un terrein si inégal : on étoit souvent obligé de s'attendre les uns les autres, pour les redresser; de sorte qu'on mit trois heures à faire le quart de lieue qui étoit entre nous & les Ennemis; le Vicomte de Turenne reconnoissant toujours davantage leur disposition, leur contenance, & leurs forces, à mesure qu'on approchoit plus près d'eux. Il étoit huit heures, quand on fut tout-à-fait en presence. Alors le Vicomte de Turenne aïant fait remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, il se montre à tous les corps de

ANNÉE 1658.

ANNÉE 1658.

l'armée avec un air de gaieté, qui inspire de la confiance à tout le monde, & il fait marcher aux Ennemis. Comme les Anglois, par le rang qu'ils avoient dans notre premiere Ligne, se trouverent justement vis-à-vis de cette haute Dune que les Espagnols avoient occupée, & qui étoit plus avancée vers nous que les autres ; lorsque, dans la marche, ils furent arrivés au pied, le Vicomte de Turenne envoïa prier le Général Lockart de s'en rendre le maître. Il donna ordre en même-tems au Marquis de Créquy, de charger les Ennemis avec son aîle droite ; & au Marquis de Castelnau, de marcher le long de Lestrang, & de se replier sur les Ennemis, pour les prendre en flanc, s'il pouvoit, avec son aîle gauche. Les Anglois montent aussi-tôt avec ardeur ; la Dune se trouve toujours de plus en plus escarpée vers le haut : ils gravissent dans le sable, & les rangs de derriere soutenant ceux qui sont devant avec la crosse du mousquet,

ils se poussent l'un l'autre vers la cime : à mesure qu'ils en approchent davantage, les Espagnols les renversent à coups de piques : la résistance irrite le courage des Anglois, ils grimpent de tous les côtés avec acharnement, ils s'accrochent aux armes même des Ennemis, ils saisissent la pointe des hallebardes dont on veut les percer, & ils s'en aident pour monter. Ils arrivent enfin sur le sommet de la Dune, ils y plantent leurs drapeaux, & ils en précipitent les Espagnols. Notre infanterie se joint aux Anglois au-delà de cette Dune; & le Régiment de Turenne, s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement deux bataillons des Espagnols, & les rompit. Ces deux bataillons prirent la fuite avec tant de desordre, qu'ils entraînerent avec eux la Cavalerie qui devoit les soutenir : & le Lieutenant-Colonel du Régiment de Turenne fut blessé à mort dans cette action, entre le Duc de

ANNÉE 1658.

ANNÉE 1658.

Bouillon & le Comte d'Auvergne.

Castelnau coupe les Espagnols, & les charge avec vigueur.

CEPENDANT le Marquis de Castelnau aïant, selon l'ordre du Vicomte de Turenne, fait marcher le long de Lestrang la cavalerie de l'aîle qu'il commandoit, prit non-seulement en flanc les Ennemis, mais se jetta brusquement entre leur premiere & leur seconde ligne; & aïant ainsi coupé leurs rangs, les prend à revers, les charge de tous les côtés, & les jette dans une très-grande confusion. Tous ceux qui pouvoient encore s'enfuir, se sauverent. De ceux de la premiere ligne, qui ne le pouvoient pas, on fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, & on passa les autres au fil de l'épée.

Turenne s'oppose aux grands efforts de Condé, & remporte une pleine victoire.

LE Vicomte de Turenne s'étoit toujours tenu jusques-là au centre de l'armée, d'où il envoïoit partout ses ordres, & des troupes, suivant les besoins. Il observoit du haut des Dunes, tout ce qui se passoit; & voïant que le Marquis

de Créquy s'engageoit trop avant au milieu des Ennemis, il courut aussi-tôt de ce côté-là. Ce Marquis avoit d'abord fait plier l'aîle gauche, qu'il avoit eu ordre d'attaquer, & il l'avoit même poussée près de quatre cens pas devant lui : mais, comme il n'étoit suivi que par quatre escadrons, les Espagnols, aïant reconnu le peu de gens qu'il avoit avec lui, l'eurent bien-tôt ramené battant jusqu'au front de notre aile droite. Le Prince de Condé, qui avoit coutume de pousser les succès aussi loin qu'ils pouvoient aller, voulut tirer avantage de celui-ci ; & s'étant mis à la tête d'un grand corps de cavalerie, avec les Officiers généraux & toutes les personnes de qualité de son armée, il chargea vigoureusement le Marquis de Créquy ; il rompit même quelques-uns de nos rangs ; & peu s'en fallut que, perçant à travers notre armée, il ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, & ne secourût la Ville

ANNÉE 1658.

ANNÉE 1658.

assiégée, après avoir perdu la bataille. Mais le Vicomte de Turenne; étant venu justement dans ce tems-là pour soutenir le Marquis de Crequy; mena lui-même à la charge les escadrons de notre aîle droite, enveloppa presque entiérement ceux du Prince de Condé; & les prenant tout-à-la-fois par la tête & par les deux flancs, fit faire une si furieuse décharge sur ce corps de cavalerie, qu'il l'ouvrit en plusieurs endroits. Il y fait entrer aussi-tôt le Comte de Bussy, avec des troupes fraîches. Les Ennemis tombent de toutes parts, ou morts, ou blessés, ou démontés, sous le feu de nos gens; tout plie, tout se renverse. Le Prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons; mais, aïant toujours été rompus par le Vicomte de Turenne, ils se lassent enfin de revenir tant de fois à la charge. Le Prince s'avance encore une fois vers-nous, pour redonner du courage à ses Soldats: il s'expose mê-

ANNÉE 1658.

me beaucoup plus qu'il ne l'auroit dû, croïant leur inspirer par émulation quelque desir de gloire; mais il n'en sauroit venir à bout. Tous ses gens rebutés l'abandonnent, à la réserve des Seigneurs François, qui, fiers d'avoir ce Prince à leur tête, ne savent ce que c'est que de se ménager. Cependant le Vicomte de Turenne, poussant toujours avec la même vigueur le Prince de Condé, l'approcha enfin de si près, que le cheval de ce Prince fut tué dans une décharge: Groussolles, l'un de ses Gentilshommes, lui donne aussi-tôt le sien aux dépens de sa liberté, aïant été fait prisonnier, ainsi que les Comtes de Meilles, de Coligni, de Bouteville, & le Marquis de Romainville, qui se sacrifierent pour favoriser la retraite du Prince, & sauver sa personne. Comme cette défaite de l'aîle gauche des Ennemis arriva presqu'aussi-tôt que celle de l'aîle droite, on vit aussi toute leur armée se retirer presqu'en même-tems. Le Vicomte

ANNÉE 1658.

de Turenne commença par renvoïer le Marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la Réserve; afin que, par ce renfort, les troupes qui y étoient restées fussent en état de s'opposer aux sorties que les Assiégés pouvoient faire. Il se mit ensuite à poursuivre les Ennemis. Ils abandonnent par-tout leurs postes devant nous; on les chasse de toutes les hauteurs, & on les suit la pique & l'épée dans les reins à leur descente au bas des Dunes, & jusques dans les fonds où ils auroient pu se rallier. Les Ennemis sont réduits à chercher leur salut dans la fuite, ou dans la compassion de nos Soldats.

Suites de cette victoire.

LES Lorrains font prisonniers ceux qui veulent se rendre : les Anglois font main basse sur tout, & ne veulent faire quartier à personne. Presque tous les Officiers de l'armée du Prince de Condé avoient été pris; mais le François, né humain & généreux, les laissa aller pour la plûpart. On poursuivit les Ennemis jusqu'aux portes de la

Ville de Furnes, derriere laquelle ils se retirerent. On fit plus de quatre mille prisonniers ; on mit leur cavalerie en déroute : la meilleure partie de l'infanterie fut défaite ; & toute leur armée tellement dissipée & détruite, qu'à peine purent-ils mettre six mille hommes ensemble, pendant le reste de la campagne. Pour ce qui est de nous, nous n'y eûmes que très peu de Soldats tués ou blessés. Le Vicomte de Turenne ne suivit pas l'armée Espagnole plus loin. Voulant retourner au plutôt au siége, il rallia les troupes qui s'étoient un peu dispersées ; il renvoïa au Prince de Condé douze de ses Gardes ; il donna ordre qu'on menât le reste des prisonniers où on devoit les conduire : il fit descendre devant Dunkerque, par le canal de Furnes, les barques chargées de munitions, que les Ennemis avoient fait venir avec eux par ce canal pour leur subsistance ; & il rentra avec l'armée dans son camp. Chacun y prit son premier poste :

ANNÉE 1658.

ANNÉE 1658.

le Vicomte de Turenne y passa la nuit à cheval, crainte de surprise, & fit commencer quelques sapes, qui servirent le lendemain pour les approches: on les poussa avec cette confiance & cette fierté, que donne une victoire remportée. Les Assiégés, de leur part, quoique sans espérance de secours, se défendoient toujours avec la même vigueur; & l'on fut encore trois jours à prendre la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille.

Mort de Castelnau, fait Maréchal de France; blessure de Leede, & prise de Dunkerque.

DE notre côté, le Marquis de Castelnau reçut une blessure, dont il mourut quelques jours après, avec la triste consolation d'avoir été fait Maréchal de France, lorsqu'il fut abandonné des Médecins, & qu'on sut qu'il n'en pouvoit plus réchapper. Du côté des Ennemis, le Marquis de Leede fut blessé à mort, le deuxieme jour après notre retour au siége. Enfin, tous les dehors aïant été emportés, & nos troupes étant logées au pied du dernier ouvrage, la Ville se rendit, le septieme jour

Le 24 Juin.

après la bataille, & le dix-huitieme depuis l'ouverture de la tranchée; & le Roi y entra comme en triomphe. ANNÉE 1658.

POUR conserver à la postérité la mémoire de cette importante Conquête, & celle de la Victoire des Dunes, qui l'avoit précédée, on frappa les deux Médailles qui suivent. Médailles sur ces heureux succès.



ANNÉE 1658.




I. Médaille. LA premiere fait voir une Victoire, qui, le caducée en main, marchoit sur les Ennemis terrassés. Ces mots de la Légende, *Victoria Pacifera*, signifient, *La Victoire apportant la Paix*. Ceux de l'Exergue, *Hispanis cæsis ad Dunkercam*. M. DC. LVIII ; *Les Espagnols défaits près de Dunkerque*, 1658.

II. Médaille. LA seconde représente une autre Victoire, qui tient un bouclier, où sont les armes de la Ville de Dunkerque. La Légende, *Dunkerca iterùm capta*, signifie, *Dunkerque*

*prise pour la seconde fois.* A l'exergue est la date de 1658.



Mazarin exige de Turenne de le reconnoître auteur de ce siége & de cette bataille ; ce que Turenne lui refuse.

CES deux actions étoient si grandes, & le mérite de les avoir faites avoit quelque chose de si flatteur, qu'il ne faut pas s'étonner si le Cardinal Mazarin témoigna une si ardente envie de faire croire dans le monde, qu'il en étoit l'Auteur, & que la gloire lui en étoit due. En effet, il découvrit, sur cela, toute sa foiblesse au Comte de Moret, son favori ; & il le chargea de négocier cette affaire auprès du Vicomte de Turenne, auquel il l'envoïa. Le Comte de Moret avoit ordre d'engager ce Général à écrire une lettre, par laquelle il témoignât que c'étoit le Cardinal Mazarin qui avoit conçu le dessein du siége de Dunkerque, & dressé le plan de la bataille des Dunes ; & qu'on n'avoit exécuté en campagne, que ce que ce Ministre avoit projetté dans son cabinet. On lui avoit recommandé de manier adroitement cette affaire; & d'insinuer plutôt les choses, que

ANNÉE 1658.

de les dire. Le Comte de Moret, qui savoit que c'eût été le vrai moïen d'échouer auprès du Vicomte de Turenne, naturellement ennemi des détours & des artifices, lui dit tout franchement ce que le Cardinal Mazarin souhaitoit de lui; l'assurant, qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaisance, la passion du Cardinal sur cela étoit si vive, qu'il n'y avoit rien qu'il n'accordât pour se satisfaire. Le Vicomte de Turenne ne balança point sur la réponse qu'il devoit faire à une pareille proposition. Il dit au Comte de Moret, que le Cardinal Mazarin pouvoit se servir de tels moïens qu'il lui plairoit pour faire croire qu'il étoit un grand Général d'armée; qu'il n'empêcheroit point qu'on ne le crût; mais que, pour la lettre qu'il lui demandoit, il seroit très fâché de fournir quelque titre qui pût autoriser une chose contraire à la vérité.

Mazarin ne l'en recherche pas moins.

CETTE réponse étoit mortifiante pour le Cardinal Mazarin; néanmoins il ne pouvoit s'empê-

cher de rendre justice au mérite du Vicomte de Turenne ; il admiroit son désintéressement ; il le regardoit comme le seul homme qui pût le soutenir dans une révolution de fortune ; & il tâchoit, par toutes sortes de moïens, de former des liaisons avec lui. Il n'étoit pas trop bien dans l'esprit du Duc d'Anjou, qui étoit alors l'héritier présomptif de la Couronne ; de sorte que, voïant le Roi réduit à l'extrémité par la maladie dont il fut attaqué en ce tems-là, il envoïa encore le Comte de Moret au Vicomte de Turenne, pour savoir s'il pourroit compter sur lui, en cas que le Roi vînt à mourir. Le Comte de Moret, aïant proposé la chose au Vicomte de Turenne, ce Général lui dit, avec sa sincérité accoutumée, » que, comme il croïoit » qu'il étoit du bien & de l'intérêt » de l'Etat, que le Cardinal Mazarin restât dans son poste, il pou» voit l'assurer, que, si le Duc d'Anjou parvenoit à la couronne, il » lui représenteroit très fortement

ANNÉE 1658.

Le 6 Juillet.

ANNÉE 1658.

» combien il feroit dangereux d'ô» ter le foin des affaires à un Mi» niftre auffi établi que l'étoit alors » ce Cardinal «. On auroit bien voulu qu'il eût promis d'emploïer fon armée pour le maintenir dans le miniftere ; & le Comte de Moret fit, pour cela, tout ce que fauroit faire un négociateur affectionné & habile : mais le Vicomte de Turenne ne voulut jamais s'engager à autre chofe, qu'à ce qu'il avoit promis d'abord. Ainfi le Cardinal Mazarin fut dans de grandes inquiétudes, tant que le Roi fut en danger : mais le Roi recouvra enfin fa fanté.

Turenne foumet diverfes Villes, &c.

Le Vicomte de Turenne, qui avoit fufpendu l'exécution de fes deffeins, à caufe de la maladie de ce Prince, en pourfuivit le cours fitôt qu'il reçut la nouvelle de fa convalefcence. Depuis la reddition de Dunkerque, il s'étoit rendu maître, en moins de huit jours, du fort de Linck, & des Villes de Bergues, de Furnes, & de Dixmude. Après cela, il favorifa la prife de

Gravelines, en couvrant l'armée qui en faisoit le siége. De Gravelines, il va passer la Lys à Deynse; il se saisit du Château de Gavre sur l'Escaut; il marche à Oudenarde; il trouve en chemin le Comte de Chamilly, à qui le Prince de Condé avoit donné ordre de se jetter dedans avec trois Régimens; il enleve ce Comte & la moitié de ses troupes, & se rend maître de la Ville.

ANNÉE 1658.

Le 9 Septembre.

APRÈS la prise d'Oudenarde, le Vicomte de Turenne marche à Menin, pour passer la Lys, & aller assiéger Ypres; & ayant rencontré sur sa route le Prince de Ligne, qui conduisoit trois mille hommes à Tournay, il les attaque, & il en fait deux mille cinq cens prisonniers. Il force les habitans de Menin à laisser passer son armée sur leur pont; il enleve outre cela un régiment de Dragons, que Dom Juan d'Autriche envoïoit dans Ypres, & réduit cette grande Ville à capituler en cinq jours de siége; après quoi il prend encore Co-

En prend plusieurs autres.

Le 27 Septembre.

ANNÉE 1658.

mines, Gramont, & Ninove ; & maître de tout le Païs qui est entre l'Yper, la Lys & l'Escaut, il envoie des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, où le Prince de Condé & Dom Juan d'Autriche avoient été obligés de se retirer.

Médaille sur ces Conquêtes.

POUR immortaliser le souvenir de la prise de toutes ces Places, le Roi fit frapper la Médaille suivante.




On y voit une Bellonne dans un char traîné par deux chevaux, & autour d'elle trois Dieux-Fleuves renversés. Les mots de la Légende, *Victoriarum Impetus*, & ceux

de l'Exergue, *ad Scaldim*, *Lysam & Yperam*, M. DC. LVIII. signifient, *la rapidité des victoires de la France*, *sur l'Escaut*, *sur la Lys*, & *sur l'Yper*, 1658.

ANNÉE 1658.

Les Espagnols consentent au mariage de leur Infante avec Louis XIV.

CETTE rapidité de victoires fit trembler l'Espagne pour la perte des Païs-Bas. Il est vrai que l'hiver mit fin aux expéditions du Vicomte de Turenne; mais il n'étoit pas impossible qu'il prît le reste de la Flandre l'année suivante. Les Espagnols n'avoient de ressource que dans la paix; & on vouloit bien la leur accorder, à condition qu'ils donneroient au Roi, pour Epouse, l'Infante Marie-Therese, qui, à cause de la mauvaise santé & de la mauvaise construction du Prince d'Espagne, étoit regardée comme l'héritiere présomptive de la Couronne. Mais le remede, avec cette condition, leur paroissoit pire que le mal même: ils trouvoient, que c'étoit exposer leur Monarchie à devenir, quelque jour, une simple Province de la nôtre, n'y aïant pas d'apparence, que lorsqu'un Roi

ANNÉE 1658. de France seroit maître des deux Roïaumes : il quittât le séjour de Paris pour aller faire sa résidence à Madrid ; & que faire la paix à ce prix, pour empêcher la perte de la Frandre, c'étoit sacrifier un Roïaume pour sauver une Province. Mais, d'un autre côté, ils considéroient aussi, que, quand nous aurions pris le reste des Païs-Bas, si nous venions à tourner nos armes contre l'Espagne, où il n'y avoit nulle place forte, nous pourrions en faire la conquête, en bien moins de tems que nous n'en aurions mis à conquérir la Flandre ; & qu'il leur seroit encore bien plus fâcheux d'être à la France de cette maniere-là, que de l'autre. Ainsi, après y

1659. Le 8 Mai. avoir bien pensé, & avoir d'ailleurs fait renoncer l'Infante aux Etats du Roi son pere, ils se déterminerent à nous la donner : & on leur accorda aussi-tôt une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on eût reglé les articles du Traité de Paix & du Contrat de Mariage.

COMME Cromwel étoit mort

quelque tems avant cette treve, il s'éleva alors en Angleterre un parti considérable, qui prit les armes en faveur du Roi Charles II. Le Vicomte de Turenne, ravi de trouver une occasion de rendre service au Roi d'Angleterre ; & persuadé en même-tems, que le rétablissement de ce Prince feroit avantageux à la France, résolut de profiter de cette conjoncture pour le faire remonter sur le Trône. Il savoit que la Flotte d'Angleterre étoit dans la Mer Baltique : il voïoit la paix résolue & presque conclue avec l'Espagne ; il n'y avoit rien à faire pour nos troupes, dans le Roïaume, durant la treve : il les fit donc filer vers les côtes de la Picardie, & il s'avança jusqu'à Montreuil, afin d'être à portée de disposer toutes choses pour l'embarquement qui se devoit faire à Estaples. Il acheta, pour cela, tous les Vaisseaux qui étoient sur la côte, & toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires. Il donna ce qui lui restoit d'argent au Duc

ANNÉE 1659.

Turenne s'intéresse au rétablissement du Roi d'Angleterre.

Mémoires écrits de la propre main

ANNÉE 1659.

du Duc d'Yorck, qui a été depuis Roi d'Angleterre.

d'Yorck, qui vint à Montreuil : il lui offrit, outre cela, sa vaisselle d'argent, & son crédit pour emprunter de quoi fournir à la dépense de cette expédition. Il voulut que ses neveux, le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne, accompagnassent ce Prince en Angleterre ; & l'affaire fut si avancée, que l'on étoit déja à la veille du jour fixe pour l'embarquement, lorsqu'on apprit que le corps de troupes, qui s'étoit déclaré pour le Roi d'Angleterre, avoit été entiérement défait & dissipé par ceux du Parti opposé aux intérêts de ce Prince ; de sorte que le Vicomte de Turenne ne put pas pousser plus loin cette entreprise.

Paix des Pyrenées, & mariage de Louis XIV.

CEPENDANT les articles du Traité de Paix entre la France & l'Espagne ; & ceux du Contrat de Mariage du Roi avec l'Infante, furent enfin arrêtés & signés au pied des Pyrenés, sur les confins des deux Roïaumes ; & ce fut par cette célebre alliance, que finit une

une guerre qui duroit depuis vingt-cinq ans.

ANNÉE 1660.

Turenne est fait Maréchal-Général des Armées de France, & n'est point tenté par l'offre de la Charge de Connétable. Le 5 Avril.

LE Roi, voulant récompenser le Vicomte de Turenne des services qu'il lui avoit rendus pendant le cours de cette Guerre, lui donna la Charge de Maréchal-Général de ses Camps & Armées. Le Cardinal Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenoit qu'à lui qu'il ne fût élevé à une plus haute dignité : que la Charge de Connétable, qui étoit la premiere du Royaume, avoit, à la vérité, été supprimée à cause de la trop grande puissance qui y étoit attachée ; que néanmoins le Roi la rétabliroit volontiers en sa faveur, si lui-même n'y mettoit un obstacle par la Religion qu'il professoit. Mais le Vicomte de Turenne n'étoit pas d'un caractere à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de Religion. L'offre de la premiere Charge de la Couronne ne fut pas capable de lui faire quitter la Religion Calviniste, tant qu'il la crut la meilleure ; comme

ANNÉE 1660.

nulle considération ne put l'y retenir, quand il fut persuadé du contraire, ainsi que nous le verrons dans la suite de son Histoire.

Inconvénient auquel est sujette l'Histoire des Généraux,

Les intervalles de la Guerre font ordinairement de grands vuides dans l'Histoire des Généraux d'Armée, qui, tirant pour la plupart toute leur élévation du commandement des troupes, à la tête desquelles ils sont, se trouvent au niveau des autres hommes durant le tems de la Paix, où ils ne font plus rien qui soit digne de la connoissance de la postérité, & qui puisse par conséquent servir de matiere à l'Histoire.

mais non celle des grands Hommes;

IL n'en est pas de même des grands Hommes : ils impriment, jusques dans leurs moindres actions, je ne sais quel caractere singulier qui les consacre en quelque maniere, & qui les rend dignes d'être proposés pour modeles à tous les siécles à venir.

témoin le Vicomte de Turenne.

TEL fut le Vicomte de Turenne. Quand il n'auroit jamais donné ni batailles ni combats, il n'auroit

pas laissé de s'acquérir une très-grande réputation, par le seul mérite de ses vertus civiles ; & quelqu'avantage qu'on puisse retirer de la connoissance de ses actions publiques, comme il n'est pas moins important de connoître le caractere de sa vie privée, je crois qu'il est à propos d'en dire ici quelque chose.

Sa vraie piété.

Il eut toujours pour les vérités fondamentales du Christianisme un attachement à l'épreuve de ses propres passions, & des mauvais exemples d'autrui. Il ne pouvoit souffrir l'impiété des sentimens, ni le libertinage des mœurs ; & personne n'avoit plus d'aversion que lui pour les gens qui menoient une vie scandaleuse. Il y avoit près de cinquante ans qu'il étoit dans la Religion Calviniste, croyant que c'étoit là véritable Religion ; mais enfin il commença à douter. Il ne s'en ouvrit néanmoins à personne, & il tâcha seulement de s'éclaircir lui-même de ses difficultés par la lecture des Livres Catholi-

ques. Cette lecture augmenta ses doutes, & lui fit entrevoir les erreurs, dans lesquelles il se trouvoit engagé par le malheur de sa naissance; & dès-lors, la Religion Calviniste lui devint suspecte. Il avoit dès-lors de la révérence pour les choses saintes, tout ce qui portoit quelque caractere de Religion lui étoit sacré; il respectoit nos Eglises, nos Mysteres, & jusqu'à nos cérémonies. Aussi étoit-il en vénération aux Catholiques même; ce qui n'est arrivé qu'à bien peu d'autres Calvinistes.

Son caractere & ses mœurs.

QUANT à ce qui regarde la société civile, jamais homme ne fut d'un commerce plus aisé : parlant des plus petites choses, comme s'il eût ignoré les grandes; & cela, avec les personnes de la moindre condition, sans jamais se prévaloir de la supériorité de son rang, ni de celle de son esprit. Il s'accommodoit avec tant de complaisance au caractere & à l'humeur de tout le monde, qu'on étoit souvent étonné qu'avec de si grandes qualités

pour la Guerre, il fût encore le plus poli & le plus aimable homme de son tems. Tout étoit vrai & sincere en lui, sentimens, mœurs, manieres. Aussi éloigné de la fausse modestie que de l'orgueil, il se laissoit voir à tout le monde tel qu'il étoit : il parloit de ses actions avec simplicité & avec ingénuité, sans rien exagérer par une vanité ouverte, & sans rien abaisser par le rafinement d'une vanité plus détournée. Ennemi déclaré des flateurs, qui que ce soit n'eût osé le louer. Il marchoit le plus souvent sans équipage & sans domestiques, se mêlant dans la foule comme un homme du commun; mais il avoit beau se confondre, sa réputation le faisoit par-tout reconnoître : le Peuple, au milieu duquel il se mêloit avec tant de modestie, ne laissoit pas de le regarder comme un des plus grands ornemens du siécle. Chacun s'empressoit pour le voir. Ceux qui le connoissoient, le montroient des yeux & du geste à ceux qui ne le connois-

foient pas. Les Etrangers, qui venoient en France, s'en retournoient fatisfaits quand ils l'avoient vu; & fouvent nos Ennemis même enchériſſoient ſur nous, quand on ſe mettoit à faire le dénombrement de ſes exploits, ou à rappeller la mémoire de ſes vertus.

Sa vie domeſtique.

RE'DUIT à quelque choſe de plus particulier encore, & renfermé, pour ainſi dire, dans les bornes de ſa Maiſon, il n'y étoit pas moins admirable qu'à la Guerre & dans la Société. C'eſt là qu'il paroiſſoit véritablement grand, par la ſeule ſageſſe. Juſqu'aux gens qui le ſervoient, tout le monde étoit étonne de cette ſageſſe : car au lieu que la plupart de ceux qui attirent l'admiration du Public, font pitié à leurs domeſtiques témoins de leurs foibleſſes, c'étoient ceux qui étoient proche de ſa perſonne, qui avoient pour lui des ſentimens d'une plus profonde vénération : parceque, voyant ſes vertus de plus près, ils connoiſſoient mieux combien le motif en étoit pur &

désintéressé. C'étoit le plus parfait Epoux, & le meilleur Maître qui fût jamais. Toutes les Lettres qu'il a écrites à la Vicomtesse de Turenne sa femme, sont pleines de politesses qui vont quelquefois jusqu'au respect : on n'y sauroit voir, sans surprise, l'attention qu'il avoit pour elle, au milieu de tant de grandes affaires dont il étoit chargé. Il est impossible qu'elle ne fût fort sensible à la maniere dont il lui ouvre son cœur dans ces Lettres : mais ce qui vraisemblablement la touchoit encore plus, c'est une certaine joie vive, qui y est par-tout répandue, & qui fait voir qu'il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de lui écrire.

*Ses égards pour ses Domestiques.*

POUR ce qui est de ses domestiques, il vouloit absolument que chacun fît son devoir ; mais quand ils étoient sages ils étoient sûrs de sa protection pour eux & pour leur famille. S'ils avoient une affaire, il en faisoit la sienne & la sollicitoit en personne, sans vouloir toutefois que son crédit fît tort

à qui que ce ſoit. Auſſi ſa Maiſon étoit-elle remplie d'honnêtes gens ; & il n'y avoit pas un de ſes domeſtiques qui n'eût de la probité & de l'honneur, ſoit que ceux qu'il choiſiſſoit fuſſent tels par eux-mêmes, ou qu'il communiquât quelque choſe de ſon caractere à tous ceux qui l'approchoient.

Son goût pour les Lettres.

QUANT au goût qu'il pouvoit avoir pour ce qu'on appelle Littérature, il eſtimoit les gens de Lettres, & il les attiroit chez lui. Il aimoit l'Hiſtoire, & il en ſavoit faire ſon profit. Il n'ignoroit rien de ce qu'un Prince doit ſavoir, & ne s'amuſoit pas à apprendre ce qu'il doit ignorer. La converſation des gens de bons ſens, & la lecture des livres ſolides, occuperent une partie de ſon loiſir pendant les ſix ou ſept années de Paix qui ſuivirent le Traité des Pyrenées. Mais ſes occupations tranquilles n'empêchoient pas qu'il ne prît part aux affaires publiques durant ce tems-là, & que, de ſon cabinet, il ne donnât, pour ainſi

dire, le branle à ce qui se faisoit de plus considérable chez nos voisins.

ANNÉE 1660.

*Triste état du Portugal.*

TOUTE l'Europe avoit alors les yeux tournés sur le Portugal. Les Espagnols s'étoient emparés de ce Royaume en 1580. Soixante ans après, c'est-à-dire en 1640, les Portugais, voyant toutes les forces des Espagnols occupées à résister à la France, avoient secoué le joug de l'Espagne, & proclamé Roi le Duc de Bragance, qui s'étoit aisément maintenu sur le Thrône, tant que les Espagnols avoient été engagés dans une aussi grande Guerre que celle qu'ils avoient contre nous. Mais cette Guerre étant finie en 1660, comme nous avons dit ci-dessus, les Espagnols firent marcher toutes leurs troupes du côté du Portugal, pour se ressaisir au plutôt de ce Royaume. Dom Juan d'Autriche étoit à la tête de l'armée, & avoit avec lui toutes les vieilles troupes qu'il avoit emmenées de Flandre, avec d'anciens Officiers très expérimentés. Les Portugais, sans Géné-

ANNÉE 1660. raux & ſans Alliés, n'avoient que très peu de troupes pour ſoutenir une ſi grande Guerre; & tout le monde étoit touché de la triſte ſituation où ils ſe trouvoient.

Turenne s'intéreſſe pour ce Royaume, & y envoie pour Général le Comte de Schomberg.

LE Vicomte de Turenne, ſachant combien il importoit à la France d'empêcher que les Eſpagnols ne ſe rendîſſent maîtres du Royaume de Portugal, entreprit de le défendre en ſon nom contre les efforts de l'Eſpagne. Pour concerter les moïens d'exécuter cette entrepriſe, il falloit néceſſairement qu'il conférât avec le Comte de Soure, Ambaſſadeur du Roi de Portugal en France, & que cela ſe fît ſi ſecrettement, que les Eſpagnols n'en euſſent aucune connoiſſance; puiſque, par le Traité des Pyrénées, nous nous étions engagés à abandonner abſolument les Portugais. Le Vicomte de Turenne auroit bien pu prier le Comte de Soure de venir chez lui; mais ſa maiſon étoit trop fréquentée, pour qu'un Miniſtre de ce caractere y pût être caché. C'eſt

pourquoi il confia le ſecret de cette affaire à ſon neveu le Duc d'Albret, ſi célebre depuis ſous le nom de Cardinal de Bouillon, Doyen du ſacré Collége, lequel n'avoit alors que dix-neuf ans, mais que le Vicomte de Turenne eſtimoit, quoiqu'à cet âge, très capable d'une telle confiance. Auſſi le Duc d'Albret ſut-il tenir caché le Comte de Soure en une maiſon de campagne, à l'inſçu de tout le monde, autant de tems qu'il fut néceſſaire. Là, le Vicomte de Turenne eut pluſieurs conférences avec cet Ambaſſadeur, pour prendre connoiſſance des forces du Portugal; & étant inſtruit à fond du nombre des troupes & de l'état des Places du Royaume, il engagea le Comte de Schomberg à en aller prendre la défenſe, à la tête de l'armée des Portugais. Ce choix étoit d'autant plus judicieux, qu'outre la capacité du Comte de Schomberg, ſa qualité d'Etranger faiſoit qu'on pouvoit le déſavouer, en cas que les Eſpagnols vînſſent

ANNÉE 1660.

ANNÉE 1660.

à se plaindre de ce que nous fomentions indirectement la Guerre en Portugal.

qu'il assiste de ses conseils jusqu'à la Paix entre le Portugal & l'Espagne.

LE Vicomte de Turenne engagea, outre cela, le Roi d'Angleterre, qui venoit d'être rétabli, à épouser l'Infante de Portugal, & à envoyer un corps de troupes au secours de ce Royaume. Il contribua beaucoup à le déterminer à nous vendre la Ville de Dunkerque, pour avoir de quoi fournir à l'entretien de ces troupes; & il fit passer un grand nombre de Soldats & d'Officiers François en Angleterre, d'où on les transporta en Portugal, pour y servir aux ordres du Comte de Schomberg. Lorsque ce Général y fut arrivé, il informa encore mieux le Vicomte de Turenne des besoins & des ressources de ce Royaume; & se servant à propos des secours que lui procuroit ce Prince, & des avis qu'il lui donnoit, il battit en diverses rencontres les Espagnols, & soutint la guerre avec honneur & avec avantage contre eux, jusqu'au

tems où le Roi d'Espagne fit le traité de paix, par lequel il laissoit le Royaume de Portugal à la Maison de Bragance, qui en a toujours joui depuis. Les Portugais voulant témoigner leur reconnoissance au Vicomte de Turenne, il fut résolu dans le Conseil d'Etat, que le Marquis de Sande seroit envoyé en France, non-seulement avec un plein pouvoir de traiter du mariage d'une des nieces du Vicomte de Turenne avec l'Infant Dom Pedre, qui, dans la suite, a été Roi de Portugal, mais encore avec un ordre exprès de conclure ce mariage, selon la teneur du decret du Conseil d'Etat; & la chose fut si avancée, que les articles du contrat furent signés. Néanmoins ce mariage ne s'étant pas fait, la niece du Vicomte de Turrenne épousa le Duc Maximilien de Baviere, frere de l'Electeur de ce nom.

ANNÉE 1660.

Ce traité est du 18 Février 1668.

CEPENDANT les affaires du Portugal n'occupoient pas tellement le Vicomte de Turenne, qu'il ne

Ses soins pour les gens de mérite.

ANNÉE 1660. donnât en même-tems ses soins à celles de la France. On lui communiquoit les instructions que l'on donnoit aux Ambassadeurs que nous envoyions dans les Cours étrangeres, & les affaires les plus secretes qu'on négocioit alors avec les Princes & les Etats Souverains de l'Europe ; & nous avons encore ce qu'il a écrit sur ces sortes de matieres. Il y démêle les divers intérêts des Princes, avec les vues d'une politique, très-fine ; & on y trouve des réflexions si sages, qu'on peut les comparer à ce qu'il y a de plus sensé dans les meilleurs ouvrages que l'on a faits touchant les Loix de la guerre & de la paix. Outre cela, il assistoit de tems en tems au Conseil, où, toutes les fois que nos voisins nous fournissoient des occasions de rompre la paix, il fut le premier à dissuader la guerre, quelque gloire qu'il fût comme assuré d'en retirer. Le Roi rendoit à son désintéressement toute la justice qui lui étoit due, ainsi qu'à ses autres grandes qua-

lités. De son côté, le Vicomte de Turenne ne l'approchoit qu'avec une espece de timidité & c'étoit toujours avec les manieres les plus respectueuses qu'il lui parloit, & qu'il traitoit les affaires en sa présence. Cette timidité néanmoins ne l'empêchoit pas de parler fortement contre les fautes des Ministres même les plus accrédités, de solliciter vivement le Roi en faveur des gens de mérite, & de lui demander, jusqu'à l'importunité, les principaux Emplois du Royaume pour ceux qui avoient les qualités les plus propres à les remplir, sans que ces gens-là même en sussent rien. Dès qu'il les connoissoit les plus dignes, il représentoit continuellement leur capacité & leurs services, jusqu'à ce qu'il eût obtenu les postes qu'il demandoit pour eux. (*)

ANNÉE 1660.

(*) Autant qu'il étoit ardent à procurer de l'emploi aux autres, autant l'étoit-il peu à recevoir celui qui lui étoit offert. En 1666, cinq des Provinces-unies vouloient qu'on le demandât au Roi, pour commander les troupes de la Républi-

ANNÉE 1666.

Il perd sa femme, dont il rend la dot.

TELLES étoient les occupations du Vicomte de Turenne lorsque la mort enleva la Vicomtesse de Turenne sa femme, dont je ne crois pas qu'on pût jamais assez louer les vertus, si elle n'étoit pas morte hors du sein de la véritable Eglise de laquelle ses peres s'étoient malheureusement séparés. Du caractere dont étoit le Vicomte de Turenne, il est aisé de juger combien il fut vivement touché de sa perte. La tendresse infinie qu'il avoit pour elle, fut la mesure de sa douleur : tout ce qu'on lui put dire pour le consoler fut inutile; il la regretta pendant toute sa vie. Comme il n'en avoit point d'enfans, il fallut qu'il rendît sa dot au Duc

que, & même l'illustre Monsieur de Wit approuvoit ce dessein, afin que le Prince d'Orange pût apprendre le métier de la guerre sous un si grand Maître. Monsieur de Turenne, qui étoit comme sûr du Généralat des troupes Françoises, ne jugea pas à propos d'accepter le commandement des Hollandoises.

*Note de l'Editeur.*

ANNÉE 1666.

de la Force : il vouloit lui rendre plus qu'il n'avoit reçu. Le Duc de la Force, de son côté, en vouloit moins qu'il ne lui en appartenoit ; & ce combat de générosité, dont il y a si peu d'exemples, dura long-tems entre l'un & l'autre.

ANNÉE 1667.

Il commande en Flandre, & y prend diverses Villes.

CE fut dans ce tems-là que le Roi, ne pouvant tirer aucune raison des Espagnols au sujet de quelques Provinces des Païs-Bas qu'il prétendoit appartenir à la Reine par droit de *Dévolution*, résolut de porter la guerre en Flandre. Le Cardinal Mazarin étoit mort, & le Roi gouvernoit par lui-même. Aïant donc proposé son dessein au Vicomte de Turenne, il lui dit, qu'il se reposoit entiérement de l'exécution sur ses soins ; mais que cependant il vouloit aller dans les Païs-Bas en personne, pour apprendre de lui le métier de la guerre. Le Vicomte de Turenne, ravi de cette noble inclination, donna ordre à toutes les troupes de marcher du côté de la Flandre ; & si-

ANNÉE 1667. tôt qu'elles furent assemblées sur la frontiere, le Roi s'y étant rendu, il fut résolu que le gros de l'armée attaqueroit la Flandre par le milieu, & qu'on auroit deux camps volans sur les ailes; l'un dans le Luxembourg, sous les ordres du Marquis de Créquy, pour veiller sur les Allemans; & l'autre vers la Mer, sous le commandement du Maréchal d'Aumont, pour attaquer quelques Places de ce côté-là. Le Duc de Noailles fut aussi envoïé dans son Gouvernement du Roussillon avec quelques régimens, pour avoir soin de cette Province; & la répartition des troupes aïant été faite selon les divers corps dont on vouloit se servir en différens endroits, la grande armée eut ordre de marcher à Charleroi sur la Sambre. A son approche, le Marquis de Castel Rodrigo, Gouverneur des Païs-Bas, fit sauter les fortifications de la place, & l'abandonna. On rétablit très-promptement ces fortifications: on s'empara de Binche & d'Ath, Villes

Le 26 Mai.

ſituées entre la Sambre & l'Eſcaut ; on défit ſept à huit cens hommes qui vouloient ſe jetter dans Tournai, Ville de très grande réputation, & qui ne tint pourtant que deux jours devant notre armée. On marcha enſuite à Douay ſur la riviere de Scarpe : on prit cette Ville & ſon fort en trois jours, & Oudenarde ſur l'Eſcaut en vingt-quatre heures ; après quoi on ſe ſaiſit d'Aloſt ſur la Tenre, & on alla aſſiéger Lille, ancienne capitale de la Flandre Françoiſe, fortifiée de quatorze Baſtions royaux, entourée de doubles foſſés, dans laquelle il y avoit une garniſon de ſix mille hommes de troupes réglées, & plus de trente mille habitans portant les armes, & qui fut néanmoins réduite à capituler en neuf jours de tranchée ouverte. Cependant le Maréchal d'Aumont, de ſon côté, prit Bergues, Furnes, le Fort S. François, Armentiere, & Courtrai ; ſi bien qu'on ſe rendit maître de treize Places en moins de quatre mois. Le Roi vouloit ANNÉE 1667.

ANNÉE 1667. que le Vicomte de Turenne lui fît remarquer tout ce qui se passoit, qu'il l'accompagnât à la tranchée, & qu'il lui rendît raison de toutes choses. Aussi-tôt après la prise de Lille, il fit un détachement de son armée, qu'il envoya contre le Comte de Marsin & le Prince de Ligne, qui avoient assemblé un corps de troupes, pour s'opposer à nos entreprises; mais comme ils ne voulurent pas en venir aux mains avec nous, on les attaqua dans leur retraite auprès du Canal de Bruges. On battit leur arriere-garde, on leur prit plus de quinze cens chevaux, on leur tua six ou sept cens hommes, on mit le reste en déroute, & personne n'osa plus paroître devant nous. Le Roi, se voyant maître de la campagne, établit des contributions jusqu'aux portes des plus grandes Villes; il força les petites Places à demander la neutralité, pourvut à la sûreté de celles dont il s'étoit rendu le maître, & fit observer la discipline la plus exacte à ses troupes

dans tout le pays nouvellement conquis, afin de gagner par-là le cœur des peuples, & les faire revenir de l'averſion que les Flamands avoient eue juſques-là pour la domination Françoiſe. ANNÉE 1667.

CEPENDANT les Eſpagnols appréhenderent encore une fois de perdre tous les Pays-Bas : ils offrirent de terminer par un accommodement les conteſtations qui faiſoient le ſujet de la guerre. On accepta le parti. La Ville Impériale d'Aix-la-Chapelle fut choiſie pour le lieu où ſe tiendroient les conférences ; mais de peur que les négociations ne tiraſſent en longueur du côté de l'Eſpagne, le Roi, en perſonne, ſuivi du Prince de Condé, alla attaquer la Franche-Comté, quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver ; & l'on ſe rendit maître de cette Province en dix jours. La rapidité de nos conquêtes augmenta les allarmes des Eſpagnols : il demanderent avec empreſſement la paix, laquelle fut enfin concluë par un traité, qui portoit qu'en ren- Paix d'Aix-la-Chapelle. Le 2 Mai.

ANNÉE 1668. dant la Franche-Comté aux Espagnols, nous demeurerions maîtres de toutes les Places que nous avions prises sur eux en Flandre.

Il change de Religion; LES occupations de la guerre n'avoient point empêché le Vicomte de Turenne de continuer à chercher, dans les Livres catholiques, l'éclaircissement des doutes qui lui étoient venus au sujet de la Religion Calviniste. La paix, durant laquelle il étoit bien moins occupé, lui fut encore plus favorable pour s'en éclaircir. Il sentit enfin le foible du Calvinisme; & pressé par sa conscience, il fit connoître son état à quelques Evêques de ses amis : il s'ouvrit encore davantage au Duc d'Albret, qui, par des lumieres supérieures, leva jusqu'aux moindres doutes qui pouvoient lui faire quelque peine. Alors, convaincu qu'il étoit hors de la véritable Eglise, quoiqu'il fût regardé parmi les Calvinistes comme un des protecteurs

Le 23 Octobre. de leur Secte, il l'abandonna. Il alla faire son abjuration entre les

mains de l'Archevêque de Paris; & il ne l'avertit de son dessein, que la veille du jour où il la devoit faire, voulant éviter l'ostentation qui accompagne ordinairement ces sortes de cérémonies, quand elles viennent à la connoissance du public. Le Pape lui écrivit un Bref, pour le féliciter de sa conversion, qui réjouit tous les Catholiques, à mesure que la nouvelle s'en répandit dans la Chrétienté.

ANNÉE 1668.

CEPENDANT le Vicomte de Turenne, persuadé que sa conduite & ses actions devoient désormais répondre à la sainteté de la Religion qu'il venoit d'embrasser, passoit presque tout son tems dans des exercices de piété & de charité, qui édifioient tout le monde; si bien qu'on pouvoit le proposer pour modéle aux anciens Catholiques même, & que tous les Calvinistes, qui se réunirent depuis à l'Eglise Romaine, avouoient que rien n'avoit tant contribué à leur conversion, que l'exemple de ses vertus. Il vivoit à Paris avec une si grande sim-

& mene une vie fort retirée.

ANNÉE 1668.

plicité, qu'il sembloit qu'on fût, à cet égard, dans l'ancienne Rome, où l'on ne distinguoit point les plus grands Capitaines, d'avec les moindres Citoyens. Ainsi, libre de l'ambition & des autres passions qui attachent les hommes à la Cour, & pénétré des grandes vérités de notre sainte Religion, il avoit résolu de passer sa vie dans quelque retraite, & ne s'occupoit plus que de cette pensée.





# HISTOIRE
## DU VICOMTE
## DE TURENNE.

### *LIVRE CINQUIEME.*

LE Vicomte de Turenne étoit dans cette pieuse disposition, lorsque le Roi lui fit part du dessein qu'il avoit de porter la Guerre en Hollande, où il vouloit aller en personne, & lui ordonna de se tenir prêt à le suivre.

ANNÉE 1672.

Louis XIV se prépare à faire la Guerre aux Hollandois.

La Guerre aïant donc été déclarée aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, le Roi fit marcher toutes ses troupes vers la frontiere

Il la leur déclare, & fait marcher ses troupes.

ANNÉE 1672.

de la Hollande ; & il donna les autres ordres nécessaires pour pouvoir attaquer avec succès cette puissante République.

Etat actuel des Provinces Unies.

LES Hollandois, de leur côté, firent toute la diligence possible, pour se mettre en état de se bien défendre. Leurs frontieres étoient, pour ainsi dire, tout hérissées de forteresses ; il n'y avoit point d'Etat au monde où il y eût, à proportion, tant de Places de défense que dans le leur ; & l'on n'y voïoit presque pas une Ville qui ne fût fortifiée réguliérement. Ils avoient devant eux la Meuse, le Rhin & l'Issel, trois fleuves qu'il semble que la nature ait faits exprès pour défendre l'entrée de leur Païs. Ils augmenterent les garnisons de leurs Places. Ils fortifierent les passages ; & ils formerent, de toutes leurs troupes, trois corps d'armée, qui devoient être campés en divers endroits, de maniere qu'ils fussent à portée d'agir où l'on en pourroit avoir besoin, dans toute l'étendue de leurs frontieres. La

Meuſe leur parut aſſez bien défendue par les Villes fortes qui étoient deſſus ; & le Rhin, par ſa rapidité & par ſa profondeur. Il n'y avoit pas moins de forterefſes ſur l'Iſſel, que ſur la Meuſe : mais comme l'Iſſel eſt en quelque façon le dernier retranchement de la Hollande, ils firent tirer une grande ligne le long de ce fleuve, de leur côté ; ils la fortifierent, autant que le tems le leur put permettre ; & aïant pris les autres précautions qu'ils jugerent à propos, ils nous attendirent, dans la réſolution de faire une vigoureuſe réſiſtance par-tout où ils ſeroient attaqués.

ANNÉE 1672.

CEPENDANT nos troupes s'étant aſſemblées vers Charleroi ſur la Sambre, le Roi s'y rendit, ſuivi du Duc d'Orleans ſon frere, du Prince de Condé, & du Vicomte de Turenne. L'armée ſe trouva de ſoixante mille hommes. On la partagea en quatre corps : Et le Vicomte de Turenne, à la tête de celui qui devoit faire comme l'a-

Expéditions de Turenne dans cette campagne.

Le 2 Mai.

ANNÉE 1672. vant-garde, s'étant chargé de s'avancer le premier vers les Païs ennemi, & d'en ouvrir les passages, décampa des bords de la Sambre; & laissant le Brabant Espagnol sur sa gauche, marcha dans le Païs de Liége, où il destina les Villes de Saint Tron & de Tongres à servir d'entrepôt pour la communication de Charleroi avec les Places de la Meuse, desquelles il avoit dessein de se rendre maître. Il commença par Viset, Fauquemont, Sittart, Maseyck, & quelques autres petites Villes situées sur les bords de cette riviere, ou aux environs : après quoi on passa la Meuse, on traversa les Duchés de Limbourg & Juliers, on entra dans l'Electorat de Cologne, & on ouvrit la campagne par les siéges

Le 2 Juin. d'Orsoy, de Rhimberg, de Burick & de Wesel, quatre Villes sur le Rhin, lesquelles on attaqua en même-tems, & qu'on prit en trois jours. De Burick, dont le Vicomte de Turenne avoit fait le siége, il marcha à Rées, & ensui-

te à Emmerick, dont il se saisit; ce qui fut fait encore en trois jours. Les Ennemis, allarmés de la prise de six Places en six jours, accoururent du fond de la Hollande sur les bords du Rhin, de peur que nous ne fissions un pont en quelque endroit, pour pénétrer plus avant dans leur Païs. Mais nos Généraux, aïant été d'avis qu'on passât ce fleuve à la nage, on le passa un peu au-dessous du Fort de Tolhuis, à la vue d'un corps de Hollandois retranchés sur l'autre bord. Cette action étonnante les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent avec fraïeur au delà de l'Issel, dernier retranchement, qui pouvoit seul nous empêcher d'entrer dans le cœur de la Hollande. Toutes les troupes des Ennemis s'étoient rassemblées sur ses bords; le Prince d'Orange, Capitaine-Général des Armées de la République, étoit à leur tête. Les Hollandois se promettoient, qu'il sauroit bien défendre le passage de ce fleuve, tout bordé de forteresses & de Sol-

ANNÉE 1672.

Le 12 Juin.

ANNÉE 1672.

dats ; & c'étoit uniquement sur cela, que l'espérance de leur salut étoit fondée. Néanmoins le Prince d'Orange n'eut pas plutôt appris que nous avions passé le Rhin, qu'il abandonna les retranchemens de l'Issel, jetta une partie de ses troupes dans les Places qui étoient sur le bord de ce fleuve, & s'enfuit avec le reste dans le fond du Païs, où il porta la consternation & l'épouvante. Le Vicomte de Turenne, voulant profiter du désordre d'une fuite si précipitée, se hâta de gagner le fleuve du Rhin, & le fit passer à la nage par une troupe de cavalerie ; laquelle atteignit, au-delà d'Arnhem, les derniers escadrons de l'armée ennemie, qui n'alloient pas si vîte, parcequ'ils escortoient le canon & le bagage. Mais à peine nous eurent-ils apperçus, qu'ils prirent la fuite, & nous laisserent leur canon & leurs bagages. Ce ne fut, après cela, qu'une suite de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna toute l'Europe. Le Roi prit

Doesbourg, le Duc d'Orleans Zutphen, & le Vicomte de Turenne les Forts de Skinck, de Knotzembourg, de Woorn, de Saint André & de Crevecœur; & les Villes de Nimegue & de Grave, Utrecht, Voerden, Amersfort, Naerden, & plusieurs autres Villes aussi considérables, se soumirent au Roi, ou furent forcées par ses armes. On avoit déja plus de vingt-cinq mille prisonniers: on s'étoit emparé de presque toutes les Places fortes que les Ennemis avoient sur la basse Meuse, sur le Rhin, sur le Vahal, & sur l'Issel. On s'étoit rendu maître de quarante de leurs Villes en vingt-deux jours; de sorte que les Hollandois résolus de mettre leur Païs sous l'eau, s'ils ne pouvoient autrement sauver leur liberté, voïant que nous forcions tout ce qui faisoit la moindre résistance, rompirent leurs Ponts, lâcherent leurs Ecluses, & percerent même en quelques endroits leurs Digues, pour nous arrêter par les inondations.

ANNÉE 1672.

ANNÉE 1672.

qu'ils firent autour des Places où ils se renfermerent. Dans ce triste état, ils députerent vers tous les Princes de l'Allemagne & du Nord, pour implorer leur secours, & les conjurer de s'opposer au plutôt au torrent des prospérités de la France, dont ils disoient que l'impétuosité menaçoit toute l'Europe.

Il est fait Généralissime

Le 26 Juillet.

LE Roi, ne pouvant avancer plus loin, s'en retourna à Paris avec le Duc d'Orleans, après avoir fait Généralissime de toutes ses Troupes qui restoient dans les Provinces-Unies, le Vicomte de Turenne, auquel il voulut que les Maréchaux de Créquy, d'Humieres, & de Bellefond, obéissent comme à lui-même. Ils refuserent d'abord de le faire. Ils se repentirent presque aussi-tôt de ne l'avoir pas fait : mais le Roi ne leur pardonna, & ne leur permit d'aller faire la fonction de Lieutenans-Généraux sous le Vicomte de Turenne, qu'aux instances de tout le corps des Maréchaux de Fran-

ce, qui demanda grace pour eux.

ANNÉE 1672.

CEPENDANT les Envoïés de Hollande faisoient dans toutes les Cours voisines des descriptions les plus touchantes qu'ils pouvoient de la situation déplorable où se trouvoit la République ; & leurs discours firent impression sur l'esprit de plusieurs Princes, qui, plus jaloux encore de nos conquêtes, que touchés de la ruine des Hollandois, résolurent de réunir leurs forces pour les secourir ; de sorte que l'Empereur, le Roi de Dannemarc, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, les Ducs de Brunswick & de Lunebourg, & plusieurs autres Souverains, firent enfin une ligue contre nous, avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui se mit en campagne, pour venir à leur secours. Ce Prince avoit vingt-cinq mille hommes de ses propres troupes, & dix mille de celles de l'Empereur, que lui avoit amenées le Comte de Montecuculli. Il avoit

Il marche contre l'Electeur de Brandbourg qu'il arrête tout court.

ANNÉE 1672.

un équipage d'artillerie de soixante pieces de canon, & d'un très-grand nombre de mortiers. A la tête de cette puissante armée, il se flattoit d'aller fort embarrasser le Vicomte de Turenne, qui, étant obligé de mettre des garnisons dans presque toutes les Villes de la Hollande, ne pouvoit avoir guéres de troupes de reste en campagne. Il menoit avec lui le Prince Electoral son fils; il croïoit marcher à une victoire sûre. Il avoit déja fait sommer l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, nos Alliés, d'abandonner les engagemens qu'ils avoient avec la France; & il s'avançoit vers le Rhin pour nous venir chercher. Le Marquis de Louvois, qui étoit Secrétaire d'Etat, & qui avoit le Département des Affaires de la Guerre, écrivit aussi-tôt au Vicomte de Turenne de la part du Roi, lui représentant de quelle importance il étoit d'empêcher que l'Electeur de Brandebourg ne passât le Rhin; mais comme il n'y avoit pas d'apparence

qu'il pût garder tous les postes d'un fleuve de cette étendue, le Roi lui ordonnoit seulement d'empêcher, s'il étoit possible, que les Ennemis n'y prissent quelques postes considérables, estimant qu'on ne pouvoit pas rendre à l'Etat un plus grand service que celui-là. Le Vicomte de Turenne étoit d'avis qu'on rasât la plupart des Villes que nous avions prises, afin de pouvoir faire une grosse armée des troupes qui étoient emploïées à les garder : mais comme le Conseil du Roi fut d'un autre sentiment, le Vicomte de Turenne, étant obligé à mettre des garnisons dans tant de Places, & à laisser, outre cela, une armée entiere, qui tînt la campagne en Hollande, ne put prendre que douze mille hommes avec lui, pour aller faire tête à l'Electeur de Brandebourg ; encore y en avoit-il parmi ce petit nombre qui n'étoient pas trop contens d'aller recommencer une nouvelle campagne à la fin de celle qu'ils venoient de faire ;

ANNÉE 1672.

de ſorte qu'il y en eut pluſieurs, & même de la Maiſon du Roi, qui quitterent l'armée. Le Vicomte de Turenne, croïant que le manque d'argent en avoit obligé quelques-uns à prendre ce parti malgré eux, offrit ſa bourſe aux Commandans des Compagnies; & les aïant engagés par-là à le

Le 10 Septembre.

ſuivre, il paſſa le Rhin à Weſel. La hardieſſe de cette démarche ſurprit toute l'Allemagne, qui avoit cru qu'il ſe contenteroit de défendre le paſſage de ce fleuve. La Cour de France même en fut étonnée; & le Roi lui envoïa quatre mille hommes, pour remplacer les Soldats qui avoient déſerté. L'Electeur de Brandebourg, qui s'étoit attendu à faire tout fuir devant lui, fut fort déconcerté, quand il apprit que le Vicomte de Turenne avoit paſſé le Rhin. Il falloit cependant qu'il marchât vers ce fleuve, pour aller au ſecours des Hollandois. Il paſſa donc l'Elbe & le Weſer, & vint gagner le Mein, qu'il paſſa auprès de Franc-

fort. Le Vicomte de Turenne, voïant que l'Electeur de Brandebourg vouloit aller passer le Rhin si haut, marcha en avant, en remontant par la droite de ce fleuve avec son armée. Il passa la Lippe, l'Emser & le Roër; il traversa le Duché de Berg, & vint jusqu'à Nassau sur la riviere de Lahn, au-dessus de Coblents. L'Electeur de Brandebourg, après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour passer le Rhin aux environs de Maïence, prit enfin la triste résolution de repasser le Mein, dans l'espérance que nous repasserions aussi le Rhin dès que nous le verrions éloigné, & qu'ainsi il pourroit demeurer, pendant l'hiver, dans son Comté de la Marck, où il se trouveroit tout à portée d'entrer en Hollande au Printems prochain.

ANNÉE 1672.

Le 15 Décembre.

IL est peu de grands Capitaines, qui n'eussent cru avoir beaucoup fait, que d'avoir non-seulement arrêté l'Electeur de Brandebourg, mais encore de l'avoir

Il le poursuit, & lui enleve ses Comtés de la Marck & de Ravensperg.

ANNÉE 1672.

obligé à retourner sur ses pas. Le Roi, qui ne s'étoit point attendu à un si grand succès, étoit plus que satisfait, & manda au Vicomte de Turenne de repasser le Rhin, & de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans la Lorraine (*).

ANNÉE 1673.

Lettres du Marquis de Louvois, datées du 17 & du 28 Janvier à S. Germain en-Laye.

Et comme on n'apprenoit point qu'il eût repassé ce fleuve, le Marquis de Louvois lui manda : » qu'il » étoit à craindre que le Rhin ne » vînt à geler, & qu'il ne pût bientôt plus le repasser ; qu'il risquoit » à faire périr son armée dans une » saison aussi fâcheuse, pour pousser, peut-être, l'Electeur de » Brandebourg dix lieues plus loin » qu'il n'étoit ; » que le Roi ne vouloit point que ses troupes tinssent plus long-tems la campagne ; qu'il lui ordonnoit absolument de les mettre en quartier d'hiver ; & qu'il s'attendoit d'apprendre qu'elles y seroient, par le premier courier qui viendroit. Mais le Vicom-

(*) Lettres du Roi datées du 22 & du 6 Décembre, à Compiegne.

te de Turenne, qui avoit bien d'autres vues pour l'intérêt & pour la gloire de l'Etat, se contenta de mander au Marquis de Louvois, qu'il n'étoit pas du service du Roi, qu'il repassât si-tôt le Rhin : & voïant tous les mouvemens qu'on se donnoit dans l'Empire en faveur des Hollandois, il crut devoir faire, en la personne de l'Electeur de Brandebourg, un exemple qui tînt en respect toute l'Allemagne. Dans cette vue, il marcha vers le Comté de la Marck, où ce Prince s'étoit retiré. Mais l'Electeur de Brandebourg, bien loin de l'y attendre, ne pensa qu'à se couvrir de quelque riviere ; & aïant passé la Lippe, il crut que du moins on le laisseroit en repos dans son Comté de Ravensberg, où il donna des quartiers à ses troupes. Mais le Vicomte de Turenne, étant entré aussi dans le Comté de la Marck, prit Altena, Unna, & Kamen, Villes qu'il lui fallut assiéger dans les formes, & dans quelques-unes desquelles il y avoit plus de deux

ANNÉE 1673.

ANNÉE 1673. mille homme de garnison, qu'il fit tous prisonniers de guerre; & il mit si peu de jours à forcer les autres Places qui voulurent faire quelque résistance, qu'il se trouva maître de tout le Païs de la Marck avant que l'Electeur de Brandebourg eût, pour ainsi dire, eu le tems de se reconnoître dans son Comté de Ravensberg, où le Vicomte de Turenne, voulant l'aller attaquer, fit passer la Lippe à son armée. Mais l'Electeur s'éloignant toujours de plus en plus, à mesure que nous avancions vers lui, leva ses quartiers à peine établis, & repassa le Weser avec précipitation, au grand étonnement de l'Allemagne, qui étoit dans la derniere surprise de le voir fuir ainsi devant une armée plus foible de la moitié que la sienne. Le Vicomte de Turenne s'empara du Comté de Ravensberg, comme il avoit fait de celui de la Marck : il chassa la garnison que l'Electeur de Brandebourg avoit mise dans la Ville d'Hoexter sur le Weser, & passa ce fleuve, à des-

ſein de pourſuivre cet Electeur juſques dans ſa Principauté d'Halberſtad, où il s'étoit retiré, après avoir laiſſé une partie de ſes troupes pour garder les poſtes qui étoient entre lui & nous. La ſaiſon étoit extraordinairement rigoureuſe, il faiſoit un froid cruel, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les Villes qu'on aſſiégeoit, & qu'on étoit obligé d'eſſuyer tout le feu de la mouſqueterie & du canon des Ennemis à découvert; il falloit paſſer par des montagne très difficiles, & par des défilés très étroits. Le Vicomte de Turenne s'étant couché un jour derriere un buiſſon, pour dormir pendant que l'armée paſſoit un de ces défilés qui étoit fort long, quelques ſoldats le reconnurent; & comme la neige commençoit à tomber ſur lui, ils couperent auſſi-tôt des branches d'arbre pour lui faire une hute: pluſieurs cavaliers, qui ſurvinrent, voyant que les branchages ne le mettoient pas aſſez à couvert, donnerent tous à l'envi leurs manteaux pour lui

ANNÉE 1673.

faire une eſpece de tente. Sur quoi s'étant éveillé, & leur aïant demandé à quoi ils s'amuſoient au lieu de marcher : *Nous voulons* répondirent-ils, *conſerver notre Général ; c'eſt là notre plus grande affaire : & ſi nous venions à le perdre, nous ne verrions peut-être jamais notre païs.* Cependans les peines que les ſoldats avoient à ſouffrir, ſont preſqu'inconcevables ; mais l'abondance où ils ſe trouvoient dans un païs ennemi, leur faiſoit oublier toutes leurs fatigues : d'ailleurs, le Vicomte de Turenne les ménageoit en toutes choſes avec des ſoins ſi pleins de bonté, que la reconnoiſſance les auroit fait aller avec lui juſqu'au bout du monde. Ainſi, malgré tant d'obſtacles qui ſe préſentoient, il força tous les paſſages, à la garde deſquels les Ennemis avoient laiſſé des troupes en ſe retirant, & prit, en ſi peu de tems, toutes les Villes où ils avoient jetté des garniſons, que l'Electeur de Brandebourg ne ſe croyant pas en ſureté dans ſa Principauté d'Halberſtad où il étoit, re-

passa l'Elbe à Magdebourg, & se réfugia à Berlin, Capitale de ses Etats. ANNÉE 1673.

Ses précautions pour ses troupes.

ON ne comprenoit pas comment le Vicomte de Turenne osoit s'engager ainsi, avec une Armée, dans un païs si éloigné, où il n'avoit ni Places ni Magazin; mais comme il savoit aussi trouver des ressources suivant les besoins, il pourvut si bien à la subsistance de ses troupes, qu'elles ne manquerent de rien.

Pousse l'Electeur jusqu'à sa Capitale, & l'oblige à demander la paix.

IL est vrai que, dans un si grand éloignement, il ne pouvoit pas envoïer des couriers en France aussi régulierement qu'on l'auroit souhaité; & comme on fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles, ses envieux commencerent à déclamer contre lui, disant qu'il s'étoit laissé couper, & que l'armée du Roi étoit perdue. Le Roi étoit peut-être l'homme de son Roïaume qui fût le plus sur ses gardes, lorsqu'on parloit au désavantage des absens; d'autant plus réservé à s'expliquer sur les gens, que le déchaî-

ANNÉE 1673. nement étoit plus grand contre eux. Il ne se déclaroit presque jamais en ces sortes d'occasions : néanmoins dans celle-ci, où plusieurs courtisans murmuroient de ce qu'on ne savoit ce qu'étoit devenu le Vicomte de Turenne, il lui échapa de dire, qu'à la vérité il n'avoit aucune nouvelle de lui. Mais on ne fut pas long-tems sans en recevoir ; & l'on apprit bientôt, qu'après avoir poussé l'Electeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, sans qu'il osât tourner tête pour défendre ses Etats, il l'avoit réduit à chercher un asyle dans sa Capitale ; où même ne se trouvant pas en sureté, il avoit été enfin forcé de demander la paix qu'on ne lui accorda qu'après qu'il eut donné caution de sa parole, & qu'il eut engagé le Duc de Neubourg à se rendre garant de la fidélité avec laquelle il promettoit d'observer les engagemens qu'il contractoit avec la France par son traité. Alors la médisance se tut, & les envieux du Vicomte de Turenne, depuis cela, sem-

blerent toujours respecter son mérite.

ANNÉE 1673.

Grande générosité de cet Electeur.

JUSQU'AUX Ennemis de l'Etat, ils ne pouvoient s'empêcher d'être touchés de ce mérite, comme on le vit dans ce tems-là à l'égard de l'Electeur de Brandebourg. Car lors même que ce Prince étoit poursuivi par nos troupes d'une maniere si mortifiante pour lui, ayant appris qu'un homme étoit passé dans le camp du Vicomte de Turenne, à dessein de l'empoisonner, il ne put souffrir qu'il périt si malheureusement, & lui en donna avis; de sorte qu'on reconnut ce misérable, que le Vicomte de Turenne se contenta de faire chasser de son armée.

Son attention & ses avis sur les affaires d'Etat.

Au reste, le soin d'exécuter un aussi grand dessein que celui qu'il avoit formé contre l'Electeur de Brandebourg, n'empêchoit pas qu'il ne travaillât outre cela au principales affaires de l'Etat, non-seulement en ce qui concernoit la guerre, mais encore en ce qui regardoit les Négociations & le Cabinet; car on le consultoit sur les unes & sur les

ANNÉE 1673.

autres : si-bien que, de l'Allemagne où il étoit, il mandoit au Roi ce qu'il pensoit sur la destination des différens corps d'armée que nous avions dans les autres Païs, les entreprises qu'il falloit faire, le nombre des troupes qu'on devoit y employer, & les endroits où l'on pouvoit établir des Magazins pour leur subsistance. Il lui envoyoit son sentiment sur les diverses propositions de paix, de trêve ou d'alliances que nous faisoient plusieurs Princes & Etats Souverains de l'Europe; comme on le voit dans plusieurs de ses lettres, & de celles du Marquis de Louvois. *

Médaille sur sa derniere expédition.

LE Roi, pour immortaliser l'expédition du Vicomte de Turenne, fit frapper la Médaille suivante.

* Lettres du Vicomte de Turenne du 9 Décembre 1672, & du 18 Avril 1673; & Lettres du Marquis de Louvois du 26 Novembre 1672, du 7 Janvier & du 7 Mai 1673.

ANNÉE 1673.




On y voit, auprès d'un trophée, la Victoire, qui écrit sur un bouclier le nom des Villes les plus considérables, que le Vicomte de Turenne prit pendant l'hiver de cette année-là. La Legende, *A Rheno ad Albim pulso Brandeburgensi Electore*, signifie, *l'Electeur de Brandebourg poussé depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe*. L'Exergue marque la date 1673.

Envoyé en Alsace.

CEPENDANT l'Espagne, voïant le succès extraordinaire de nos armes, se ligua avec les Hollandois,

ANNÉE 1673.

& se prépara à nous faire la guerre du côté des Païs-Bas ; & l'Empereur ayant fait de toutes les troupes de ses Etats une armée de trente-cinq mille hommes, il ordonna au Comte de Montecuculli de la mener au secours de la Hollande, & de faire tout son possible pour passer le Rhin, & se joindre aux troupes de cette République, à la tête desquelles étoit le Prince d'Orange, & à celles des Espagnols que commandoit le Comte de Monterey, Gouverneur Général des Païs-Bas ; ne doutant point qu'avec ces trois armées réunies, il ne fût aisé de nous chasser, & de la Hollande & de l'Empire. Le Vicomte de Turenne vouloit aller chercher l'armée de l'Empereur jusques dans la Bohême, où elle s'assembloit : mais le Roi lui manda de n'en rien faire, parcequ'il avoit résolu d'aller raser en Alsace quelques Places suspectes. Il lui ordonna de venir couvrir le Rhin du côté de cette Province, & d'empêcher en même-tems, s'il étoit possible, la jonction

Lettre du Vicomte de Turenne au Marquis de Louvois, datée du 15 Avril 1673, à Soest.

jonction des troupes Impériales, avec celles des Espagnols & des Hollandois, du côté du Bas-Rhin; & il lui envoïa pour cela quatre mille hommes de renfort.

ANNÉE 1673.

Il passa au travers de l'Allemagne, & punit les Evêques de Virtzbourg & de Treves.

POUR exécuter ces deux choses, le Vicomte de Turenne quitta les Etats de l'Electeur de Brandebourg, traversa le Païs de Hesse, passa le Mein à Selingenstat, & se porta vis-à vis Aschaffenbourg. Le Comte de Montecuculli étoit venu de la Bohême dans la Franconie; les troupes de ce Cercle, & celles de l'Electeur de Saxe & du Duc de Lorraine, l'avoient joint en chemin; & il étoit déja arrivé à Nuremberg, d'où il pouvoit également prendre sa marche vers le Haut ou vers le Bas-Rhin. Le Vicomte de Turenne, par le poste qu'il occupoit, étoit aussi à portée de l'empêcher également d'aller de l'un ou de l'autre de ces deux côtés : mais il avoit fallu qu'il se postât en-deçà du Mein pour couvrir l'Alsace; & le Comte de Montecuculli, en lui dérobant quel-

ANNÉE 1673. ques marches, auroit pu passer ce fleuve, & aller joindre les Espagnols & les Hollandois : le Vicomte de Turenne se rendit maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de Virtzbourg, dont l'Evêque lui donna parole qu'il ne laisseroit point passer les Impériaux sur son pont, & lui promit de garder inviolablement la neutralité ; de sorte que le Comte de Montecuculli ne pouvoit plus désormais aller ni en Hollande, ni en Alsace, qu'il n'eût auparavant battu notre armée. Le Vicomte de Turenne l'attendit quelque tems aux environs d'Aschaffenbourg : ce Prince pouvoit tirer de grands avantages du poste où il étoit, en y demeurant. Son armée étoit de beaucoup plus foible que celle du Comte de Montecuculli ; néanmoins, voïant la lenteur avec laquelle ce Général marchoit, il résolut d'aller au-devant de lui, & de lui donner bataille. Il passa le Tauber à Mariendal : il s'avança jusqu'à Rotteinghen, & il s'appro-

Le 9 Septembre.

cha enfin si près des Impériaux, qu'il falloit nécessairement qu'ils se retirassent, ou qu'ils acceptassent la bataille. D'un côté, le Comte de Montecuculli ne pouvoit décamper devant nous, sans exposer son arriere-garde à être battue; mais de l'autre, il appréhendoit d'être encore plus battu dans une affaire générale. Aïant donc pris le parti de n'en point venir aux mains avec le Vicomte de Turenne, pour cacher le dessein qu'il avoit de se retirer, il fit un petit mouvement vers nous, comme s'il eût été déterminé à combattre ce jour-là; bien persuadé que nous n'irions à lui qu'en bataille, & que pour nous y mettre, il nous faudroit du tems, dont il profiteroit pour exécuter le dessein qu'il avoit, comme il fit. Car, pendant que nous rangions notre armée, & qu'il nous paroissoit se donner de grands mouvemens pour mettre en ordre la premiere ligne, il faisoit défiler la seconde, avec tous les équipages, derriere une montagne, à côté de

ANNÉE 1673.

ANNÉE 1673.

laquelle il étoit : & à peine fûmes nous formés, que nous vîmes sa premiere ligne défiler comme la seconde, & se retirer avec le reste de l'Armée, qu'il mena entre Ochsenfurt & Virtzbourg, dans un endroit tout environné de montagnes & de marais. Le Vicomte de Turenne suivit aussi-tôt les Impériaux, donna sur leur arriere-garde, y fit plusieurs prisonniers, leur enleva une partie de leurs bagages & de leurs munitions ; & ne pouvant les engager à combattre, il se porta de telle sorte auprès d'eux, qu'ils ne pouvoient plus, ni marcher vers la Hollande par le Mein, dont il étoit maître, ni s'avancer du côté de l'Alsace, sans lui prêter le flanc, & exposer leur Armée à être défaite. Il avoit le Mein à sa gauche, un grand ravin à sa droite, & derriere lui un très bon païs, d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour faire subsister son Armée encore plus de deux mois : Situation à finir cette Campagne avantageuse-

ment pour la France, si l'Evêque de Virtzbourg eût gardé la neutralité, comme il l'avoit promis; mais nous aïant manqué de parole, & aïant livré son pont aux Impériaux, le Comte de Montecuculli fit aussi-tôt passer son canon & ses gros équipages, & marcha vers le Rhin avec son Armée. Il n'avoit point de pont, non plus que nous, sur ce fleuve. S'il entreprenoit d'y en jetter un, nous pouvions en faire autant, & passer même avant lui. Mais l'Electeur de Treves, qui nous avoit aussi promis de garder la neutralité, lui aïant encore livré les deux ponts qu'il avoit à Coblentz, sur le Rhin & sur la Moselle, ce Général fut bien plutôt que nous à Bonn; où s'étant joint aux Espagnols & aux Hollandois, ils assiégerent cette Place avec leurs trois Armées, & la prirent. Le Vicomte de Turenne, pour punir l'Evêque de Virtzbourg & l'Electeur de Treves de leur infidélité, fit vivre ses troupes à discrétion dans l'Evêché de Virtz-

ANNÉE 1673.

Le 24 Septembre.

Le 12 Novembre.

ANNÉE 1673.

Le 18 Décembre.

bourg, & leur donna des quartiers d'hiver dans l'Electorat de Treves ; & après une Campagne de près de deux ans, il alla enfin à la Cour, où le Roi l'attendoit pour conférer avec lui sur les diverses opérations de guerre, qui devoient occuper ses Armées l'année suivante.

ANNÉE 1674.

Il seconde la conquête de la Franche-Comté.

LA conquête de la Franche-Comté fut la premiere entreprise par laquelle on résolut d'ouvrir la Campagne. Les Places de cette Province n'avoient, à la vérité, que de foibles garnisons ; mais il étoit à craindre que les ennemis ne vînssent à leur secours, avec quelque corps d'armée considérable : car le Duc de Lorraine, qui regardoit la Franche-Comté comme le passage le plus commode par où il pût rentrer un jour dans ses Etats, s'intéressant par-là, plus qu'aucun autre, à la conservation de cette Province, s'étoit chargé de la secourir, dès qu'on avoit sçu que nous avions dessein de l'attaquer. Il avoit envoïé le Prince de Vau-

demont son fils se jetter dans celle des Places qui paroîtroit devoir être la premiere assiégée ; & il étoit déja lui-même avec ses troupes, & une partie de celles de l'Empereur & de l'Electeur Palatin, auprès de Basle, où il demandoit, avec de grandes instances, aux Suisses la permission de passer sur leurs terres, pour entrer dans la Franche-Comté. La Maison d'Autriche même, qui n'avoit point encore voulu leur envoïer d'Ambassadeur, quoiqu'elle eût reconnu leur indépendance, leur en envoïa un alors, espérant les engager, par cette démarche, à accorder le passage à ses troupes. Comme nous n'avions point de ce côté-là d'Armée qui pût rien faire appréhender aux Suisses, il étoit à craindre, que, se rendant enfin aux sollicitations de l'Empereur, & à celles du Duc de Lorraine, ils n'acordassent le passage aux ennemis ; & le bruit couroit déjà, qu'ils étoient sur le point de le faire, lorsque le Vicomte de Turenne entreprit de

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. l'empêcher, & d'aller appuïer la négociation que nous avions avec eux à ce sujet. Pour cela, il ordonna à une partie des troupes, qui étoient en quartier dans la Lorraine & dans l'Alsace, de le venir joindre du côté de la Suisse; & avec quelques compagnies de cavalerie qu'il prit pour escorte, il se rendit ne diligence à Hesinghen, Le 10 Mai. Village qui n'est qu'à une lieue de Bâle. Il y arriva assez tard; mais afin que toute la Ville en fût informée, il y envoïa le lendemain, de grand matin, son Maître d'Hôtel, avec une grande suite de Pourvoïeurs, qui avoient ordre d'acheter & d'enlever tout ce qui se trouveroit dans les Marchés, & de dire que c'étoit pour le Vicomte de Turenne, qui étoit arrivé à Hesinghen, & qui donnoit ce jour-là à manger aux principaux Officiers de son Armée. Ce fracas eut son effet: tout Bâle ne parla que de l'arrivée du Vicomte de Turenne; & les Magistrats de cette Ville, le sçachant si près d'eux, écouterent

nos propositions, & refuserent le passage au Duc de Lorraine, si-bien que le Roi, qui attaquoit en personne la Franche Comté, s'en rendit bien-tôt le maître. ANNÉE 1674.

CETTE nouvelle conquête réveilla l'envie de nos voisins : ceux qui, jusques-là, étoient demeurés neutres, se déclarerent contre nous. L'Evêque de Munster, notre allié, nous abandonna, & se joignit à nos ennemis : l'Electeur de Brandebourg même, qui nous avoit demandé la paix l'année précédente, voïant presque toute l'Europe s'unir contre nous, crut pouvoir violer impunément le traité qu'il venoit, pour ainsi dire, de signer, & se ligua avec les autres. Tout entra dans la ligue : le Landgrave de Hesse, l'Electeur Palatin, l'Electeur de Treves ; en un mot, toute l'Allemagne, hormis l'Electeur de Baviere & le Duc d'Hanovre, qui demeurerent neutres. A un si grand nombre d'ennemis, le Roi n'opposa que le Vicomte de Turenne ; & il l'envoïa contre

Il commande en Allemagne, & donne la chasse aux Impériaux.

ANNÉE 1674. Le 7 Juin. eux avec dix mille hommes. C'étoit bien peu de troupes, pour résister aux efforts de presque toutes les Puissances du Corps Germanique réunies ensemble. Néanmoins, comme on ne lui en voulut pas donner davantage, il se prépara à faire ce qu'il pourroit avec ce peu de forces. Il commença par engager Strasbourg à la neutralité : il tira parole des Magistrats de cette Ville, qu'ils ne laisseroient passer aucun de nos ennemis sur leur pont: Et aïant sçu que toutes les forces de l'Empire devoient s'assembler dans le Palatinat; que les troupes de l'Electeur Palatin & celles du Duc de Lorraine y étoient déja, & qu'elles y attendoient le Duc de Bournonville, qui leur amenoit celles de l'Empereur; il résolut d'entrer dans le Palatinat, & de combattre ce qu'il y avoit d'ennemis assemblés, avant que le Duc de Bournonville les eût joints. Il étoit beaucoup plus éloigné d'eux que le Duc de Bournonville : ce Général n'avoit que le Necker à

passer, & il étoit maître de le faire quand il voudroit, sur le pont de Haibron ; au lieu qu'il falloit que le Vicomte de Turenne passât le Rhin, sur lequel il n'avoit point de pont. Néanmoins, aïant pris le parti d'exécuter son dessein, malgré toutes les difficultés, il envoïa ordre qu'on fît un pont de bateaux à Philisbourg : il partit d'Hochfelt, près de Saverne, avec six mille chevaux & quinze cens hommes d'infanterie ; il y laissa deux mille cinq cens hommes, à la garde des bagages, qu'il ne voulut pas emmener ; & il fit une telle diligence, que dans deux jours il arriva vis-à-vis Philisbourg, dans le moment même que son pont venoit d'être achevé. Il y passa le Rhin aussi-tôt : il emmena avec lui les Régimens Anglois de Douglas & d'Hamilton, qui étoient campés sous Philisbourg, avec les Dragons du Gouverneur de cette Place : il y prit aussi six pieces de canon, & du pain pour trois jours ; & il dé-

ANNÉE 1674.

Le 12 Juin.

Le 14 Juin.

ANNÉE 1674.

tacha en même-tems plusieurs partis, pour avoir des nouvelles de l'Armée ennemie. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara, qui la commandoient, croïoient le Vicomte de Turenne à plus de quinze lieues de Philisbourg, lorsqu'il y passa le Rhin; & ils furent fort étonnés, lorsqu'ils apprirent cette nouvelle. Comme ils ne vouloient point en venir aux mains avec nous, que le Duc de Bournonville ne les eût joints, ils résolurent de se retirer au-delà du Necker, & s'avancerent à grandes journées vers Hailbron, pour y passer ce fleuve. Le Vicomte de Turenne, pénétrant leur dessein, pressa encore plus la marche de ses soldats: il leur avoit fait faire douze lieues en un seul jour, avec des fatigues inconcevables; mais ils étoient persuadés qu'il ne leur auroit pas voulu donner la moindre peine, sans une nécessité absolue. Ainsi, bien loin de murmurer contre lui, on les voïoit se piquer d'émulation, à qui feroit paroître plus

de gaieté dans les difficultés d'une marche si pénible, & à qui iroit plus vîte, dans la seule vue de faire quelque plaisir à ce Prince, qu'ils regardoient moins comme leur Général, que comme leur pere ; de sorte qu'aïant fait près de trente lieues en quatre jours, ils joignirent les ennemis avant qu'ils fussent arrivés au Necker. ANNÉE 1674.

Ils se cantonnent à Sintsheim. Situation de cette Ville & de leur Armée.

LE Duc de Lorraine & le Comte Caprara, nous voïant si près d'eux qu'il leur étoit impossible de nous éviter, ne penserent plus qu'à occuper quelque poste où leur Armée pût être en sureté contre tout ce que nous pourrions entreprendre, jusqu'à ce que le Duc de Bournonville les fût venu joindre. Sintsheim, où ils étoient, leur parut très-propre pour cela. Cette Ville est à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, & de Hailbron sur le Necker. Elle est située au pied d'une montagne, dont la pente est assez douce. Une vieille Abbaïe, qu'on a fortifiée, & qui sert de Château, est sur une hauteur, entre la Ville

ANNÉE 1674. & la montagne, beaucoup plus élevée que la premiere, & un peu plus basse que la seconde. Sur cette montagne est une plaine, qui est fermée par derriere d'un grand bois, & qui est assez spacieuse pour qu'on y puisse ranger une Armée en bataille. C'est là le poste que choisirent le Duc de Lorraine & le Comte Caprara, pour y attendre le Vicomte de Turenne. Ils se saisirent de la Ville & du Château; ils y jetterent une partie de leurs Bataillons, pour les défendre; & ils mirent toute leur Cavalerie, avec le reste de leur Infanterie en bataille, dans la plaine qui est audessus de la montagne. Toute leur Armée y fut rangée sur deux lignes : le Comte Caprara se mit à la tête de la premiere, & le Duc de Lorraine à la tête de la seconde. Là, adossés d'un grand bois, qui empêchoit qu'on ne pût aller à eux par derriere, ils voioient leur droite assurée par le Château & par la Ville, dont ils étoient les maîtres, & leur gauche fermée

par une chaîne de montagnes ef- carpées, qui s'étendoient fort loin du côté de Hailbron. Ils avoient outre cela, devant eux, au pied de la montagne, & au delà même de la Ville, la riviere d'Elfatz, & un gros ruiffeau, qui les enfermoient pardevant, du côté de la plaine de Sintsheim. ANNÉE. 1674.

CE fut dans cette plaine que le Vicomte de Turenne arriva, après quatre jours de marche. Il reconnut d'abord la fituation des lieux, & la difpofition des ennemis. Il ne pouvoit les aller attaquer, ni par fa droite, qui étoit fermée par des montagnes efcarpées, ni par fa gauche, où fe trouvoient la Ville & le Château, dont ils étoient les maîtres. Le feul endroit par où l'on put aller à eux, étoit un défilé qui va de gauche à droite, à côté de la Ville, lequel peut à peine contenir quatre hommes de front, & qui eft dominé par le Château; de forte que, pour aller par ce défilé, il falloit, & fe rendre maître du Château qui le commandoit & forcer

Turenne les y force, & s'en rend maître

Le 16 Juin.

ANNÉE. 1674.

la Ville qui eſt au-devant du Château. Nous avions devant nous les avenues de Sintsheim, qui étoient toutes embarraſſées de jardinages & de rues très étroites ; & derriere ces avenues, un gros ruiſſeau & une riviere profonde, qui n'étoient guéables en nul endroit, & qu'il falloit paſſer avant que d'arriver à la Ville. Pluſieurs ſources & ruiſſeaux forment une eſpece de marécages aux environs de cette Ville ; & le reſte du terrein eſt ſi plein de haies & de vignes, que les gens de pied même ont bien de la peine à y marcher. Toutes ces haies & ces vignes étoient occupées par les ennemis : ils avoient jetté des Mouſquetaires dans le Fauxbourg & dans les jardinages : les buiſſons, les bords des ruiſſeaux, tout étoit garni d'Infanterie ; & quand on ſeroit venu à bout de chaſſer cette Infanterie de tous les endroits qu'elle occupoit, de paſſer le ruiſſeau & la riviere ſur leſquels il n'y avoit qu'un pont, de forcer le Faux-

bourg, la Ville & le Château, & de gagner enfin le défilé; nous n'avions, au bout de ce défilé, pour nous mettre en bataille, qu'un petit triangle de terrein fort étroit, qui alloit toujours en montant, & dans lequel on pouvoit à peine mettre six ou sept escadrons de front. Il est vrai que ce terrein s'élargissoit peu-à-peu, à une certaine distance; mais ce n'étoit qu'à une portée de mousquet des ennemis: Et comment aller former des lignes si près d'eux? Ils n'avoient, à la vérité, que neuf à dix mille hommes, non plus que nous: mais leurs troupes, sortant de bons quartiers, étoient fraîches & reposées; au lieu que les nôtres étoient extrêmement fatiguées d'une marche de près de trente lieues, faites en quatre jours & sans équipages. Toute leur Cavalerie étoit cuirassée, & la plupart de nos Cavaliers n'avoit pas même des busles. Enfin leur Armée ne pouvoit manquer d'avoir, sur la nôtre, l'avantage d'un grand front.

ANNÉE 1674. Le Vicomte de Turenne vit toutes ces difficultés comme en un inſtant ; mais il enviſagea en même-tems tous les embarras où il ſe trouveroit après la jonction du Duc de Bournonville, s'il ne battoit pas les ennemis avant que ce Général les eût joints ; & conſidérant outre cela quel avantage ce ſeroit pour la réputation & pour les intérêts de la France, dans la conjoncture des affaires, d'ouvrir la Campagne par une victoire, s'il pouvoit venir à bout de la remporter, il ſe détermina au combat, malgré tant d'obſtacles qui devoient, ce ſemble, l'en détourner. Ayant ainſi pris parti, il commença par faire mettre pied à terre à ſes Dragons ; & les ayant commandés avec toute ſon Infanterie, pour ſe ſaiſir des avenues de Sintsheim, chaſſa les ennemis des bords du ruiſſeau & de la riviere ſur leſquels ils étoient ; il les délogea des vignes, des jardinages, du Fauxbourg, & de tous les autres endroits qu'ils occupoient ; ce qui

fut exécuté avec tant de promptitude, qu'en moins d'une heure nous nous rendîmes maîtres de tous les environs de la Ville, & nous nous trouvâmes ſur le bord du foſſé. Les Ennemis s'étoient tous jettés dans la Ville, à meſure que nous les avions pouſſés : ils s'étoient retranchés derriere les portes, avec des tonneaux pleins de terre, & avec de grandes pieces de bois, dont ils avoient fait des traverſes. Le Vicomte de Turenne fit paſſer le foſſé ſur des faſcines, dont on le remplit : on enfonça une des portes de la Ville ; on paſſa au fil de l'épée une partie des ennemis, & on força l'autre à ſe rendre à diſcrétion. Ils avoient eu ordre de rejoindre l'Armée, au cas qu'ils ne puſſent ſe maintenir dans ce poſte ; mais l'attaque en fut ſi vive, qu'ils n'eurent pas le tems de ſe reconnoître, & qu'ils furent, ou taillés en pieces, ou pris avant, qu'ils euſſent ſeulement penſé à capituler, ou à ſe retirer par les derrieres, ſur la hauteur où étoit le

ANNÉE 1674. gros de leur Armée. La vigueur de cette action, dont la nouvelle fut portée dans le Château par quelques fuyards, y jetta l'épouvante. Tous ceux qu'on avoit mis dedans pour le défendre, l'abandonnerent, & s'enfuirent. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara, qui en furent avertis, y envoyerent promptement un Régiment d'Infanterie; mais, quoique la hauteur sur laquelle étoit ce Château, fût assez escarpée de notre côté, nous y arrivâmes les premiers; & celui qui commandoit les ennemis, ayant été tué de la premiere décharge qu'on fit sur eux, tous les autres prirent aussi-tôt la fuite. Le Vicomte de Turenne s'étant ainsi rendu maître du Château, qui dominoit le défilé par lequel seul on pouvoit aller aux Impériaux, il y mit de l'Infanterie, qui, faisant feu sur celle que les ennemis avoient dans les vignes & dans les haies audessous, les en chassa. Il les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre la Ville &

leur Armée. Il s'empara des deux côtés du défilé, & les borda de Mousquetaires. Il fit faire deux ponts sur la riviere & sur le ruisseau : l'Armée passa moitié à la nage, moitié sur les ponts ; & lorsque tout fut arrivé au Fauxbourg de la Ville, le Vicomte de Turenne fit passer d'abord son Infanterie, à la faveur du feu du Château & de celui des Mousquetaires, qui étoient sur les hauteurs du défilé. Les ennemis ne gardoient point la tête de ce défilé, se flatant que, de la maniere dont ils étoient postés, ils déferoient aisément nos troupes, à mesure qu'elles viendroient à se former devant eux ; de sorte que le Vicomte de Turenne le fit passer à toute son Infanterie, sans aucun obstacle.

ANNÉE 1674.

Le terrein que nous avions pour nous mettre en bataille au sortir du défilé, étoit serré à droite par un grand clos de vignes & à gauche par une longue haie qui s'étendoit jusqu'à la montagne où étoient les ennemis. Le Vicomte

ANNÉE 1674.

de Turenne fit avancer de l'Infanterie à droite & à gauche ; il jetta des Mousquetaires dans le grand clos de vignes ; il fit mettre deux Bataillons derriere la grande haie ; il plaça le reste de son Infanterie en divers postes, ou en corps, ou par détachement, selon la disposition du terrein ; à dessein de favoriser sa Cavalerie, lorsqu'elle arriveroit pour se mettre en bataille, & pour la soutenir lorsqu'elle viendroit à être chargée par les ennemis. Après qu'il eut ainsi posté son Infanterie, il fit passer ses Cavaliers deux à deux par le même défilé, & il les fit mettre en bataille à mesure qu'ils étoient passés. Le terrein étoit si étroit, qu'il ne put y former que des lignes fort courtes. Il donna le commandement de l'aîle droite au Marquis de Saint Abre, Lieutenant Général, ayant sous lui le Sieur de Beauvezé pour Commandant de la Cavalerie, les Comtes de Maulevrier & de Roye pour Maréchaux de Camp; & Milord Douglas, le

Chevalier du Plessy, avec le Sieur du Piloy, pour Brigadiers; ausquels se joignirent les Chevaliers de Vendôme & de Bouillon, qui faisoient la Campagne en qualité de Volontaires. Le Sieur Foucault, Lieutenant Général, fut mis à la tête de l'aîle gauche, & eut sous lui, pour Maréchaux de Camp, les Comtes d'Auvergne & de la Marck; & pour Brigadiers, le Comte de Hamilton, le Chevalier d'Humieres & le Sieur de Coulange. Le commandement du Corps de réserve fut donné au Marquis de Renty. Le Vicomte de Turenne avoit pour Aides de Camp, les Marquis d'Harcourt & de Ruvigny, le Chevalier de Sillery, & le Sieur de Silly-Guenegaud. Il se mit au centre de l'Armée, à la tête de laquelle il fit avancer le canon; & il ordonna, sur toutes choses, à sa Cavalerie d'essuyer le feu des ennemis sans tirer, & de ne les charger que l'épée à la main. A peine eûmes nous formé deux petites lignes à mi-côte, que les ennemis, qui de leur

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674.

hauteur, voyoient tous nos mouvemens, ne voulant pas nous laisser le tems d'en former une troisiéme, vinrent fondre sur nous avec tout l'avantage que leur donnoit la pente du terrein, & renverserent notre premiere ligne sur la seconde. Notre canon ne faisoit que d'arriver, & il étoit encore attelé; de sorte que les attelages, épouvantés par le bruit de la mousqueterie des ennemis, s'échapperent à travers nos escadrons; & rompant nos lignes, entraînerent deux pieces de canon juqu'à l'arriere-garde, ce qui causa beaucoup de confusion. Le Vicomte de Turenne rétablit ce désordre le plus promptement qu'il lui fut possible: il fit avancer nos bataillons la pique baissée, pour arrêter l'impétuosité des Cuirassiers de l'Empereur, qui faisoient tous leurs efforts pour enfoncer nos lignes; & l'Infanterie Angloise, dont une partie se trouvoit là, derriere un rideau, & l'autre dans les haies, fit de si furieuses décharges sur les ennemis

nemis, que n'en pouvant ſoutenir le feu, ils commencerent à reculer. Notre cavalerie ſe rallia, les rechaſſa ſur leurs hauteurs; & nous gagnames un peu de terrein. Comme le Vicomte de Turenne avoit fait paſſer le défilé à de nouvelles troupes pendant cette premiere charge, il voulut donner une nouvelle forme à ſon armée, & recommença tout de nouveau à la ranger: il laiſſa véritablement la cavalerie dans le milieu, comme elle étoit; mais il fit mettre quatre gros bataillons ſur les ailes, & des pelotons d'infanterie entre les eſcadrons, pour ſeconder nos cavaliers lorſqu'ils en viendroient aux mains avec les Ennemis. Il plaça ſon artillerie à la tête; & aïant plus de terrein, il fit une troiſiéme ligne, & ordonna qu'on étendît un peu plus les deux autres. Mais à peine notre canon avoit-il commencé à tirer, que les Ennemis, ne voulant pas nous laiſſer le tems de former un plus grand front, revinrent une ſeconde fois à

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. la charge, avec l'élite de leurs troupes. Ils firent plier presque toute notre premiere ligne : ils l'enfoncerent même en quelques endroits, & se firent jour à travers quelques-uns de nos escadrons ; & il y eut pendant un tems assez de désordre, pour craindre l'évenement de cette journée. Mais le Vicomte de Turenne avoit si bien posté son infanterie, qu'elle se trouva par-tout à portée de réparer les désavantages qui arriverent à la cavalerie ; & les divers pelotons d'Anglois, qui étoient entre nos escadrons, firent un si grand feu sur les cuirassiers de l'Empereur, qu'ils les empêcherent de passer outre ; si bien que, nos escadrons s'étant ralliés, & le Vicomte de Turenne s'étant mis à la tête avec tous les Officiers-Généraux, ils fondirent, l'épée à la main, sur les Ennemis, & chargerent avec les cavaliers. Tous les escadrons se mêlerent dans cette charge, & notre cavalerie rompit presque les cuirassiers qui étoient devant elle. Il

est vrai, que, comme l'espace où elle pouvoit être soutenue par l'infanterie étoit fort étroit, ceux qui vouloient aller en avant pour gagner du terrein, non-seulement n'en étoient plus secourus, mais même se trouvoient insensiblement enveloppés par le grand front des ennemis; & que quelques-uns de nos escadrons, s'étant ainsi trop avancés, furent aussi-tôt pris en flanc: mais aïant bien-tôt reconnu la faute qu'ils avoient faite, ils revinrent en diligence sur leurs pas; & il n'y eut pas un seul des escadrons qui furent ainsi chargés, qui ne se ralliât de lui-même derriere ceux qui n'avoient point été rompus. Le grand feu que nous faisions de derriere la haie, étoit cause que les Ennemis n'osoient pas seulement tâter notre aile gauche, qui étoit de ce côté-là: ils réunissoient tous leurs efforts contre notre droite; & ils l'auroient peut-être fait plier à la fin, si le Vicomte de Turenne ne l'eût promptement fortifiée de quelques

ANNÉE 1674.

escadrons qu'il tira de la gauche. Il ne se contentoit pas d'aller parmi les rangs pour encourager ses troupes de la voix & du geste ; il les animoit par son exemple, en ne se ménageant pas plus que le moindre Soldat. Il se trouvoit par-tout, donnant ses ordres avec toute la tranquillité possible. Il se mêla dix fois avec les ennemis l'épée à la main ; & il fut plus d'une demi-heure au milieu des cuirassiers de l'Empereur.

Continuation de la Bataille de Sintsheim.

LE Duc de Lorraine & le Comte Caprara n'en faisoient pas moins : & s'étant mis à la tête de leur armée avec tous les Officiers-Généraux, le combat devint beaucoup plus terrible qu'il ne l'avoit encore été. Il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât quatre ou cinq fois. Les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés. Le Marquis de Montgon portoit la cornette blanche ; la lance de sa cornette aïant été cassée en trois morceaux, par deux coups de sabre & un coup de pis-

tolet, il essuïa le feu de deux bataillons pour ramasser cette cornette; & il eut encore son épée cassée d'un second coup de pistolet. Nos autres Officiers firent également paroître leur conduite & leur courage dans les diverses rencontres qui se présenterent. La poussiere étoit si grande, qu'on ne se voïoit presque point; & la confusion, inévitable dans ces sortes d'occasions, contribuant au carnage, on s'acharna tellement, que l'on étoit mêlé ensemble, amis & ennemis, quelquefois sans se connoître, ni pouvoir rejoindre ceux de son parti : le désordre étoit souvent égal de part & d'autre. Les Ennemis se rallierent jusqu'à sept fois, & firent huit charges consécutives; mais ils furent toujours rompus & repoussés : & comme à chaque charge ils perdoient un peu de terrein, que gagnoient aussi-tôt nos troupes, nous étendions toujours de plus en plus le front de notre armée; de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à notre

ANNÉE 1674. premiere ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que cinq; & que, montant toujours peu à peu, nous arrivâmes enfin au-dessus de la montagne. Alors le Vicomte de Turenne marcha aux Ennemis avec la premiere ligne, résolu de les charger & de les pousser avec toute la vigueur possible. Mais le Duc de Lorraine & le Comte Caprara, voïant le terrein que nous avions gagné sur eux, ne jugerent pas à propos de nous attendre; & profitant de l'avantage de la poussiere, qui nous empêchoit de les voir bien distinctement, ils firent approcher peu à peu leur armée du bois qui étoit derriere eux, & où tous les Ennemis se jetterent pêle-mêle, pour se retirer du côté d'Heidelberg; faisant couvrir leur retraite par quelques escadrons, qui, après avoir fait une assez légere charge à l'arriere-garde, les suivirent aussi-tôt, & se retirerent avec eux. Le Vicomte de Turenne aïant reconnu les bords du bois & l'entrée des routes, se

jetta dedans avec toute son armée. On y trouva les équipages des Ennemis, & leurs blessés, qu'on prit avec les traîneurs. On passa le bois, qui avoit une demie-lieue de largeur. On suivit les Ennemis plus d'une heure dans la plaine, jusqu'à un autre bois, où ils entrerent, & où ils continuerent leur retraite. Mais, comme ils prirent diverses routes qui nous étoient inconnues, & que d'ailleurs nos troupes étoient extrémement fatiguées d'une marche continuelle pendant quatre jours & quatre nuits, à la fin de laquelle un combat si opiniâtre avoit achevé de les épuiser; le Vicomte de Turenne se contenta de faire poursuivre les Ennemis jusqu'au Necker, par le Marquis de Renti, à qui il donna un corps de cavalerie; & il campa entre les deux bois, avec le reste de son armée. Cette retraite se fit avec tant de fraïeur de la part des Ennemis, que plusieurs ne se croïant pas en sureté, après avoir passé le Necker à Heidelberg, s'i-

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674.

rent encore plus de seize lieues par-delà, & ne s'arrêterent point, qu'ils ne fussent arrivés à Francfort.

Tués & blessés de part & d'autre.

LA bataille, avec les actions qui la précéderent, dura depuis trois heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir. Nous y perdimes les Sieurs de Coulanges & de Rochefort, tous deux Mestres de Camp, près de cent quatre-vingt Officiers subalternes, & environ onze cens Soldats qui furent tués. Le Marquis de Saint-Abre, le Sieur de Sillery, & le Sieur de Beauvezé y furent blessés à mort : le Chevalier de Bouillon, le Comte de la Marck, les Marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des Officiers subalternes y furent aussi blessés, mais moins dangereusement. Il demeura, du côté des Ennemis, plus de deux mille morts sur le champ de bataille, sans les blessés : on fit cinq ou six cens prisonniers; on prit plusieurs drapeaux, étendars & timbales, & quarante chariots chargés de bagages. Le Vicomte de Turenne

mit tout le Palatinat à contribution : il fit donner des vivres en abondance à ses troupes harassées ; & pour les remettre entiérement de leurs fatigues, il les remena au-delà du Rhin, où étoient les équipages de l'armée. ANNÉE 1674.

LA France, pour consacrer à la postérité la mémoire d'une expédition si prompte & si vive, fit frapper la Médaille qui suit. Médaille sur ce mémorable événement.




On y voit un Foudre ailé. Les mots de la Légende, *Vis & Celeritas*, signifient, *Vigueur & Vîtesse* : & l'E-

ANNÉE 1674.

xergue, *Pugna ad Sintzhemium*, M. DC. LXXIV. *Bataille de Sintzheim* 1674.

Turrenne pourfuit les Ennemis jufqu'au Mein.

DEPUIS cette bataille, les Ennemis, qui avoient été difperfés dans leur retraite, s'étoient raffemblés au-delà du Necker, où le Duc de Bournonville, Général de l'Armée Impériale, les avoit enfin joints avec un corps de huit mille hommes. Ils n'ofoient néanmoins tenir la campagne; & ils fe retranchoient dans leur camp, où ils étoient réfolus de demeurer en attendant les troupes des Cercles, des Princes & des Etats de l'Empire, qui venoient les joindre. Mais le Vicomte de Turenne, qui vouloit encore les combattre avant cette feconde jonction, aïant fait fuffifamment rafraîchir fon armée, qui venoit d'être renforcée de quinze cens cheveaux, & de l'infanterie qu'il avoit à Hochfelt, paffa encore une fois le Rhin à Philifbourg, fans emmener de bagages avec lui, afin de pouvoir aller plus vîte: il marcha trois jours & trois nuits, & arriva au Necker. Les Ennemis

étoient campés au-delà de ce fleuve, près de Ladembourg, petite Ville entre Heidelberg & Manheim; ils étoient retranchés dans l'endroit qu'ils occupoient, & ils l'avoient fortifié par tous les ouvrages qui peuvent assurer un camp. Ils avoient devant eux le Necker, qui les couvroit; ils en avoient palissadé les bords, ils y avoient dressé des batteries de canon, & ils avoient pris toutes les précautions nécessaires, pour nous en disputer le passage. Leur armée étoit de treize à quatorze mille hommes, & la nôtre n'étoit que de dix à onze mille: néanmoins le Vicomte de Turenne, aïant résolu de les aller attaquer, borda le Necker de son canon à Wiblinghen, où il vouloit passer, & y fit faire un pont sous le feu de son artillerie: mais à peine ce pont étoit-il commencé, que les Ennemis abandonnerent leur camp & leurs retranchemens, & se retirerent vers le Mein, du côté de Francfort. Le Vicomte de Turenne détacha après eux le Comte de Roye avec un corps de cavale-

ANNÉE 1674.

rie, lui ordonnant de les charger si-tôt qu'il seroit à portée pour les arrêter, & lui donner le tems d'arriver avec le reste de l'armée, à laquelle il fit promptement passer le Necker, moitié à gué, moitié sur son pont. Jamais troupes ne marcherent avec plus d'ardeur à l'Ennemi que les nôtres : quelque diligence que fit la cavalerie, l'infanterie la joignit à tous les défilés. Mais les ennemis avoient tellement peur que nous ne tombassions sur eux, qu'ils firent quatorze lieues tout d'une traite : ils étoient déja au-delà de Zwinghenberg, lorsque le Comte de Roye commença à charger leur arriere-garde ; & le Vicomte de Turenne y étant arrivé bien-tôt après avec toute l'armée, la fraïeur saisit tellement les ennemis à notre approche, qu'ils se débarrasserent de tout ce qui les pouvoit incommoder, pour fuir avec plus de précipitation. Toute leur route étoit semée de cuirasses & d'autres sortes d'armes : ils laisserent derriere eux beaucoup d'hommes &

de chevaux fatigués, que nous primes : & on les poussa enfin si vivement, que l'infanterie s'étant débandée à droite & à gauche dans les montagnes & dans les bois, il ne s'en retira pas quatre cens hommes ensemble ; & que leur cavalerie ne s'arrêta point, qu'elle ne fût derriere Francfort, au-delà du Mein. Nous les suivimes jusques sur les bords de ce fleuve ; nous primes les principaux Officiers qui étoient à l'arriere garde, & un grand nombre de soldats, six pieces de canon, & une partie du bagage ; & ce fut pour immortaliser cette déroute, qu'on frappa la Médaille suivante.

ANNÉE 1674.

Médaille sur cette déroute des Ennemis.




On y voit un homme à cheval, qui tient un Etendart aux armes de France, & qui court à toutes jambes après les Ennemis. Derriere est le fleuve du Necker. La Légende, *Germanis iterùm fusis*, signifie *Les Allemands défaits une seconde fois*: l'Exergue, *ad Nicrum* M. DC. LXXIV. *Sur les bords du Necker.* 1674.

Il pille & ravage le Palatinat.

PAR cette fuite des Ennemis, le Vicomte de Turenne se trouvant maître du Palatinat, y fit vivre ses

troupes à discrétion ; & son armée, en quatre ou cinq campemens, qui durerent près d'un mois, consuma tous les fourages, & toutes les moissons de ce Païs ; de maniere qu'il eût été impossible à aucun corps de troupes d'y subsister. La plupart des païsans du Palatinat, dépouillés de toutes choses, furent obligés d'abandonner leurs maisons & de sortir du païs : mais il n'y eut sortes de cruautés qu'ils ne fissent souffrir à ceux de nos soldats qu'ils purent prendre, pour se venger de l'extrémité où nous les réduisions. Ils en pendirent quelques-uns la tête en bas, & les firent brûler à petit feu, ou les laisserent ainsi mourir sans les étrangler : ils arracherent le cœur & les entrailles à quelques autres encore en vie, & leur creverent les yeux ; & après les avoir tous massacrés ou mutilés avec la cruauté la plus barbare, ils les exposerent en cet état sur les grands chemins. Notre Armée eut ce triste spectacle en plusieurs endroits de sa marche ; & les Anglois,

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. aïant trouvé les corps de quelques-uns de leurs camarades ainsi misérablement tronqués, cette barbarie les outra de telle sorte, qu'ils allerent comme des furieux, le flambeau à la main, mettre le feu par-tout aux environs, & brûlerent quantité de Bourgs & de Villages, & même quelques petites Villes, dont les habitans furent contraints de s'aller établir dans d'autres Etats. L'Electeur Palatin voïant son païs ainsi dépeuplé & ravagé, étoit au désespoir de n'avoir pas accepté la neutralité que nous lui avions offerte. Irrité de la désolation de ses Etats, n'aïant point d'armée pour s'en venger, & ne sachant à qui s'en prendre, il envoïa faire un Appel au Vicomte de Turenne, & lui écrivit une lettre, par laquelle il lui mandoit, qu'il le vouloit voir l'épée à la main dans un combat particulier. Comme cette lettre lui fut apportée devant tout le monde par un trompette, il la lut en présence de quelques Officiers qui

étoient avec lui : mais il n'eut pas plutôt vu ce qu'elle contenoit, qu'il fut très fâché de l'avoir lue publiquement, par considération pour l'Electeur Palatin, à la réputation duquel il craignit que cette lettre ne fît beaucoup de tort ; car cet Electeur passoit pour le Prince de tout l'Empire qui avoit le plus d'esprit ; & le Vicomte de Turenne, jugeant bien qu'il ne seroit pas long-tems à se repentir de l'appel qu'il lui avoit fait faire, auroit bien voulu ménager l'honneur de ce Prince : en effet, il n'eut pas plutôt lu la réponse pleine de sagesse que lui fit le Vicomte de Turenne, qu'il demeura confus de ce que la passion lui avoit fait faire. Le Vicomte de Turenne ne voulut donner à qui que ce soit copie de cette lettre ; & il ne l'envoya même au Roi, qu'après qu'il lui eut promis, qu'il ne la feroit voir à personne. Il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient été les auteurs des incendies ; & comme c'étoient la plu-

ANNÉE 1674.

Lettre du Marquis de Louvois, du 29 Août, à Versailles.

ANNÉE 1674.

part de fort braves gens, il ne put les condamner à la mort, sans se faire une extrême violence; ce que tout le monde remarquant, il fut toujours regardé comme le pere des soldats, lors même qui les faisoit punir suivant toute la rigueur des ordonnances.

Ses soins paternels pour ses soldats, & leur amour pour lui.

Au reste, après avoir consumé les fourages & tout ce qui pouvoit servir aux Ennemis dans la partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, il revint dans celle qui est à la gauche, pour y en faire autant. Ce fut là que la dyssenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut, encore mieux qu'en aucune autre occasion, jusqu'où s'étendoit sa bonté pour les troupes; car le meilleur pere ne se donna jamais plus de mouvemens & de soins pour la guérison de ses enfans, qu'il s'en donna pour celle de ses soldats. Aussi étoient-ils pleins d'amour & de vénération pour lui. Ils n'avoient nulle inquiétude, pourvu qu'ils sussent qu'il étoit en bonne santé; mais

le travail & les fatigues continuelles qu'il avoit à soutenir, leur faisoient craindre qu'il ne vînt enfin à y succomber. S'ils étoient seulement une demi journée sans le voir, ils couroient à sa tente, pour apprendre de ses nouvelles : quand il passoit à la tête du camp, ils sortoient de leurs baraques ou de leurs canonieres, comme s'il y avoit eu long-tems qu'ils ne l'eussent vu, & on les entendoit se dire les uns aux autres : *Notre pere se porte bien, nous n'avons rien à craindre.* Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne les vît tous ; il les saluoit & leur parloit avec une noble familiarité, & il prenoit plaisir à voir combien il en étoit aimé.

ANNÉE 1674.

Il oblige le Ministre & même le Roi de le laisser en Alsace.

CEPENDANT, l'armée de l'Empereur & de ses Confédérés avoit été jointe par les troupes des Cercles de l'Empire, & par celles de Zell, de Volfembutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Treves & de Cologne ; & comme il sembloit que cette multitude d'Ennemis alloit inonder tout ce Roïau-

ANNÉE 1674. me, le marquis de Louvois manda au Vicomte de Turenne d'abandonner au plutôt l'Asace, & de se retirer sous Nancy, pour sauver l'armée du Roi, & défendre, s'il étoit possible, la Lorraine : à quoi le Vicomte de Turenne répondit, que le danger ne pressoit pas si fort; & qu'il espéroit pouvoir conserver la Lorraine, sans être obligé, pour cela, d'abandonner l'Alsace. Le Marquis de Louvois écrivit une seconde lettre au Vicomte de Turenne, par laquelle il lui mandoit, que le Duc de Lorraine prétendoit pénétrer dans ses Etats, par le moïen des intelligences qu'il y avoit pratiquées; & que, s'il ne quittoit promptement l'Alsace pour venir couvrir la Lorraine, ces deux Provinces seroient bientôt perdues pour la France. Et comme le Vicomte de Turenne persistoit cependant à demeurer sur les bords du Rhin, le Roi lui écrivit lui-même, en lui envoïant ordre de se retirer en Lorraine. Il lui mandoit, que, comme Philisbourg &

Brisach étoient à nous, il trouvoit qu'il n'y auroit pas grand inconvénient à abandonner l'Alsace; qu'il n'y avoit qu'à raser Neustat, Landau, Weissembourg & quelques autres Places de cette Province; & qu'après cela les Ennemis auroient bien de la peine à s'y établir & à y prendre des quartiers. Le Vicomte de Turenne répondit au Roi, que, si par sa retraite il abandonnoit l'Alsace aux Ennemis, ayant Strasbourg derriere eux, ils demeureroient dans cette Province tant qu'il leur plairoit; que delà ils pousseroient la guerre à leur gré en Franche-Comté, en Lorraine, & même en Champagne; qu'ils seroient maîtres de tout, depuis Mayence jusqu'à Bâle, c'est-à-dire, d'une étendue de païs capable de faire subsister cent mille hommes durant tout un hiver; que bientôt nous n'aurions pas même de nouvelles de Philisbourg ni de Brisach, n'ayant plus aucune communication avec ces deux Villes; que rien ne décrie

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674.

plus que de raser des Places, puisqu'on fait voir par-là qu'on n'a pas même l'espérance d'y pouvoir jamais retourner ; que d'ailleurs ces Places rasées n'empêchent point qu'on ne s'établisse dans un païs ; & que des palissades, qu'on peut mettre en un jour, sont tout aussi bonnes que des murailles, pour des quartiers d'hiver. Le Roi fut satisfait de cette réponse, & n'insista pas davantage sur cela. Le Vicomte de Turenne ayant donc obtenu la permission de ne point abandonner l'Alsace, il se proposa, non-seulement de défendre cette Province, mais encore d'empêcher que les Ennemis ne passassent le Rhin. Il n'y avoit point de pont sur ce fleuve depuis Strasbourg jusqu'à Mayence ; nous nous tenions assurés de ces deux ponts, sur la foi de la neutralité, que l'Electeur de Mayence & les Magistrats de Strasbourg avoient promis de garder. Il est vrai que les Ennemis pouvoient en jetter un entre ces deux Villes ; mais le

Vicomte de Turenne se posta de maniere, qu'il étoit à portée de les en empêcher, en quelque endroit qu'ils entreprissent de le faire. En effet, après quils eurent long-tems marché sur les bords du Rhin, sans avoir osé y faire un pont en présence du Vicomte de Turenne, qui se montroit par-tout où ils paroissoient, ils abandonnerent cette entreprise; & étant descendus du côté de Mavence, ils firent si bien, que l'Electeur de cette ville leur livra son pont, sur lequel ils firent passer la meilleur partie de leur armée, & le reste sur des ponts volans qu'ils jetterent au dessous. A cette nouvelle, le Marquis de Louvois crut être en droit de se plaindre de ce que l'Etat étoit dans un très grand danger, parcequ'on avoit trop déféré au sentiment du Vicomte de Turenne; & ayant fortement remontré dans le Conseil, combien il étoit important de se retirer dans les passages de la Lorraine, le Roi envoya des ordres si pressans de le faire, que,

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. si le Vicomte de Turenne n'avoit pas eu tant de zele qu'il en avoit pour son service, il n'auroit pas différé un moment à les exécuter: mais, comme il étoit incapable de faire une chose qu'il savoit être contraire au bien de l'Etat, il demeura encore en Alsace, nonobstant ces ordres, après avoir toute-sfois écrit une Lettre au Roi, pour lui rendre raison de sa conduite.

Ses raisons à cet égard.

LES *Ennemis*, dit il dans cette lettre, *quelque grand nombre de troupes qu'ils aient, ne sauroient dans la saison où nous sommes, penser à aucune autre entreprise qu'à celle de me faire sortir de la Province où je suis, n'aïant ni vivres, ni moïens pour passer en Lorraine, que je ne sois chassé de l'Alsace: & si je m'en allois de moi-même, comme votre Majesté me l'ordonne, je ferois ce qu'ils auront peut être bien de la peine à me faire faire. Quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne quitte pas un Païs, encore que l'ennemi en ait beaucoup davantage: & je suis persuadé*

*persuadé qu'il vaudroit mieux pour le service de Votre Majesté que je perdisse une bataille, que d'abandonner l'Alsace & de repasser les montagnes.* Il finit cette Lettre, en offrant de prendre tout sur lui, & de se charger des événemens; si bien que le Roi, satisfait de ses raisons, & se confiant d'ailleurs à la capacité & à l'expérience du Vicomte de Turenne, lui envoïa cinq à six mille hommes de renfort, & le laissa maître de faire ce qu'il voudroit.

ANNÉE 1674.

Il s'y fortifie.

LE Vicomte de Turenne aïant ainsi obtenu une seconde fois la permission de défendre l'Alsace, comme les Ennemis ne pouvoient y venir que du côté de Landau, il prit le parti de s'aller mettre sur leur passage auprès de cette Ville; & aïant trouvé un poste avantageux, d'où il pouvoit également se porter au Rhin ou à la montagne, il y établit son camp; il y fit faire des retranchemens; il y fit apporter tous les fourrages des Places qui étoient aux environs;

ANNÉE 1674.

& il résolut d'y attendre les Ennemis.

Les Impériaux n'osent l'y attaquer.

Le Duc de Bournonville & les autres Généraux, qui commandoient les troupes de l'Empereur & celles de l'Empire, crurent qu'ils n'avoient qu'à s'avancer vers le Vicomte de Turenne; & qu'à la premiere ou seconde marche, il se retireroit aussi-tôt en Lorraine, ou il reculeroit du moins jusqu'à Saverne. Ils firent donc marcher vers lui toute leur armée dans cette confiance; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent qu'il les attendoit de pied ferme. Ils vinrent jusqu'à Spire, d'où il envoïerent reconnoître son camp. Ils avoient cinquante mille hommes, & il n'en avoit que seize à dix-sept mille. Néanmoins, aïant vu l'avantage du poste qu'il avoit choisi, & la fermeté avec laquelle il les attendoit, ils ne jugerent pas à propos de l'attaquer : & après avoir extrêmement pâti dans l'Evêché de Spire, par la disette du fourrage, qu'ils étoient contraints

d'aller chercher à plus de dix lieues de leur camp, ils repasserent enfin le Rhin, sans avoir seulement mis le pied en Alsace. Ils délibérerent quelque tems au-delà du Rhin sur la proposition qui leur fut faite d'assiéger Philisbourg. L'Electeur Palatin, dont les Etats étoient fort incommodés par les courses que faisoit la garnison de cette Place, offrit de nourrir l'armée, tant qu'elle seroit occupée à l'assiéger : mais les Généraux de l'armée Impériale ne furent pas d'avis de faire ce siége en présence du Vicomte de Turenne ; & cette entreprise ayant été absolument rejettée, ils firent marcher leurs troupes, en remontant le long du Rhin, à travers le Marquisat de Dourlach & celui de Bade, dans le dessein de s'approcher de Strasbourg.

ANNÉE 1674.

Il remonte le Rhin, & ne peut empêcher le passage sur le pont de Strasbourg.

LE Vicomte de Turenne, craignant que les Magistrats de cette Ville n'en usassent comme avoit fait l'Electeur de Mayence, remonta aussi le long du Rhin de son côté, envoya le Marquis de Vaubrun,

ANNÉE 1674.

avec un corps de cavalerie, auprès de Strasbourg, & vint avec le reste de l'armée jusqu'à Lavantzenaw, qui n'est qu'à deux lieues de cette Ville : mais ceux de Strasbourg, voyant l'armée ennemie si supérieure à la nôtre, crurent pouvoir impunément nous manquer de parole, & livrerent leur pont aux Impériaux, contre la foi de la neutralité qu'ils nous avoient promise.

Il se résout à donner bataille.

LE Duc de Bournonvillle, se voyant maître du pont de Strasbourg, y fit passer son armée, & alla se camp entre les rivieres d'Ill & de la Brusch, vers la Ville de Molsheim, pour attendre dans ce Poste l'Electeur de Brandebourg, qui amenoit vingt mille hommes, & qui n'étoit plus qu'à quelques journées de Strasbourg. Mais le Vicomte de Turenne, considérant les entreprises que les ennemis pourroient faire dans le Royaume, qui étoit tout ouvert de ce côté-là, lorsqu'un si puissant renfort les auroit joints, résolut

de les combatre avant cette jonction. ANNÉE 1674.

POUR cela, il décampa de Lavantzenaw à une heure après minuit; & laissant Strasbourg sur la gauche, il fit prendre à son armée la route de Molsheim. Il survint une pluie qui dura pendant toute la marche; & cette pluie ayant détrempé la terre, qui, en ce païs-là, est grasse, & qui, outre cela, étoit presque par-tout labourée, rendit les chemins extraordinairement difficiles. Néanmoins, le Vicomte de Turenne ayant envoïé quelque tems auparavant des gens pour faire des ponts sur les rivieres & sur les ruisseaux qu'il falloit passer, & les Soldats ne comptant pour rien la fatigue, quand il s'agissoit de faire ce qu'il souhaitoit d'eux, l'armée ne laissa pas d'arriver à quatre heures après midi sur les hauteurs de Holtzheim, assez près de la Ville de Dachstein, qu'elle avoit à sa droite. Ce fut de cet endroit que l'on commença à découvrir le camp

& va se camper à Dachstein,

ANNÉE 1674.

des Impériaux, qui étoit derriere Ensheim, & qui s'étendoit le long de quelques autres Villages circonvoisins. Le Vicomte de Turenne, ayant résolu de donner bataille le lendemain, emploïa ce qui restoit de jour à reconnoître l'endroit où étoient les Ennemis, & la maniere dont ils étoient campés.

Il marche aux Ennemis à Einsheim.

LES Ennemis étoient à une lieue de là. Pour aller à eux, il falloit passer la Brusch, & le ruisseau de Holtzheim, derriere lequel étoit une plaine fort propre à servir de champ de bataille. Cette plaine étoit fermée par un grand bois du côté de Strasbourg, qui étoit à la droite des Ennemis; & de l'autre côté, où étoit leur gauche, il y avoit un petit bois de mille pas de long, sur quatre ou cinq cens de large, au-delà duquel étoit le Village d'Ensheim. Ce fut tout ce que le Vicomte de Turenne put reconnoître, à cause du peu de jour qui restoit; & comme il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, pour exécuter le dessein qu'il avoit

formé, il fit aussi-tôt avancer des dragons, pour se saisir des ponts qui étoient sur la riviere de la Brusch, & sur le ruisseau de Holtzheim; au passage desquels on eut perdu bien du tems, si les Ennemis avoient fait rompre ces ponts, ou les avoient gardés. On y fit passer le canon & l'infanterie; & la cavalerie passa à divers gués. On emploïa à cela toute la nuit, pendant laquelle le Vicomte de Turenne demeura toujours à cheval.

ANNÉE 1674.

Disposition de l'Armée Impériale.

QUANT aux Ennemis, si-tôt qu'ils nous apperçurent, ils furent étonnés de la hardiesse du Vicomte de Turenne, qui venoit les chercher: plusieurs de leurs Officiers-Généraux opinerent pour la retraite; mais les autres, ayant représenté qu'on ne la pouvoit plus faire en sûreté, appuïerent si bien leur sentiment, qu'il fut résolu qu'on nous attendroit, qu'on passeroit toute la nuit sous les armes, & qu'on l'emploïeroit à se retrancher, & à prendre ses avantages.

ANNÉE 1674.

Le Duc de Bournonville raſſembla ſes quartiers aux environs de celui d'Ensheim, qui étoit le principal, & derriere lequel il fit ranger ſon armée en bataille. Il fit mettre toutes ſes troupes ſur deux lignes fort groſſes & fort longues, avec un corps de réſerve, compoſé de tant de bataillons & d'eſcadrons, qu'il pouvoit bien être compté pour une troiſiéme ligne. Il donna le commandement de l'aîle droite au Comte Caprara, & celui de l'aîle gauche au Duc de Holſtein, & pour lui, il ſe mit à la tête du corps de bataille. Le Duc de Lorraine, le Marquis de Bade, & pluſieurs autres Princes & Souverains d'Allemagne, qui étoient au nombre de vingt-deux dans cette armée, y avoient le commandement de leurs propres troupes, mais avec ſubordination aux Lieutenans-Généraux des aîles où leurs corps ſe trouvoient diſtribués. L'ordre de bataille ayant été ainſi réglé, le Duc de Bournonville ſe ſaiſit du petit bois

qui étoit devant sa gauche, & du Village d'Ensheim, qui répondoit jusqu'au centre de son armée; & il envoya du canon dans l'un & dans l'autre, avec de l'infanterie, qui s'y retrancha autant que le tems le put permettre. Ainsi sa droite étoit assurée par le grand bois, qui couvroit son flanc du côté de Strasbourg, & par une longue haie, qui étoit à la tête de la premiere ligne: son corps de bataille se trouvoit en partie à couvert par le Village d'Ensheim, qui étoit tout environné de haies, de fossés & de retranchemens; & son aîle gauche étoit en quelque façon à l'abri de toutes sortes d'attaques, tant par un long fossé bordé de grosses haies, qui étoit au-devant, que par le petit bois qui la couvroit, & que les Impériaux pouvoient soutenir par un grand front, sans faire aucun mouvement irrégulier, puisqu'il répondoit au centre de cette aîle. Il avoit, outre cela, à la droite & à la gauche, des ridaux & des ra-

ANNÉE 1674.

vins, dont les Impériaux profiterent; de ſorte que leur infanterie étoit logée ſi à couvert, qu'à peine la pouvoit-on voir. Enfin ils nous attendoient dans des poſtes ſi avantageux, que quelque foible qu'eût été une armée, le Général eut toujours cru y être hors d'inſulte. Les Impériaux avoient pourtant cinquante mille hommes.

Diſpoſition de l'Armée de France.

QUOIQUE le Vicomte de Turenne eût été renforcé de quelques Régimens, ſon armée étoit encore de plus de la moitié plus foible que la leur. Néanmoins, connoiſſant la valeur de ſes Officiers & la confiance qu'avoient en lui les Soldats, il perſiſta dans le deſſein d'attaquer les Ennemis, malgré tous les avantages qu'ils avoient du côté du nombre, & du côté du poſte. Il emploïa toute la nuit à faire paſſer à ſes troupes la rivie- & le ruiſſeau; & dès le point du jour, il commença à étendre ſon armée dans la plaine, & à la ranger en bataille ſur deux lignes. Il compoſa la premiere de dix ba-

taillons, & de vingt-huit escadrons, partagés également sur les deux aîles ; & la seconde, d'un pareil nombre d'escadrons, mais seulement de huit bataillons. Il mit cinq escadrons entre les deux lignes, derriere l'infanterie de la premiere, pour la soutenir ; & deux bataillons, avec six escadrons qui lui restoient, au corps de réserve. Il entremêla tous nos escadrons de divers pelotons d'infanterie, pour secourir la cavalerie dans le besoin : car, quoique d'ordinaire ce soit la cavalerie qui soutient l'infanterie dans un jour de bataille, cependant, comme il avoit éprouvé le contraire à la journée de Sintsheim, il crut devoir prendre encore ici la même précaution.

Il mit à la tête du corps de Bataille le sieur Foucault, qui étoit le plus ancien Lieutenant-Général, & sous lui le Comte d'Hamilton, Maréchal de Camp. Il donna le commandement de l'aîle droite au Marquis de Vaubrun, & celui de l'aîle gauche au Comte de

ANNÉE 1674.

Lorges, tous deux Lieutenans-Généraux, qui avoient avec eux les Comtes de Roye & d'Auvergne pour Maréchaux de Camp. Chaque Brigadier servit à la tête de sa Brigade. Il y en avoit huit dans les deux lignes ; à savoir, les sieurs de Piloy & de Reveillon, le Chevalier d'Humieres, & les Marquis de Douglas, de Pierrefitte, de Renty, de Puisieux & de Lamberth. Il donna au Marquis de Montgeorge, Mestre de Camp de cavalerie, le commandement des cinq escadrons, qui étoient entre les deux lignes ; & celui du corps de réserve au Marquis de Beaupré, aussi Mestre de Camp de cavalerie. Il avoit pour Aides de Camp le Chevalier de Bouillon, Milord Duras, & les Marquis d'Harcourt, de Ruvigny, & de Saint-Point. Il ne choisit pour lui-même aucun poste particulier, afin d'être plus libre de se porter partout où sa présence seroit nécessaire. Il parcourut la tête de la premiere ligne, & se fit voir aux trou-

pes avec cet air de gaïeté, qu'il savoit si-bien prendre aux jours de bataille. Si-tôt que les Anglois l'apperçurent, ils pousserent un cri de joie, qui lui parut être de bon augure. Il donna quelques ordres aux Officiers Généraux, & il fit marcher son armée vers celle des Ennemis. ANNÉE 1674.

LE petit bois qui étoit sur notre droite, fut la premiere chose qui nous obligea à faire halte. On découvrit deux troupes de cavalerie au-devant: on leur tira quelques volées de canon; & ces deux troupes s'enfoncerent aussi-tôt dans le bois. Le Vicomte de Turenne, voulant en reconnoître les bords, s'en approcha assez près avec quelques Officiers; & aïant apperçu l'aîle gauche des Ennemis, qui s'avançoit par derriere, & tournoit autour pour venir prendre en flânc notre aîle droite, il tira au plutôt de son armée six bataillons, & de la cavalerie & des dragons à proportion; & il en fit deux nouvelles lignes, qu'il plaça. Bataille d'Ensheim.

ANNÉE 1674.

de maniere qu'avec les deux autres, elles faisoient une espece de potence, & que non-seulement elles couvroient tout le flanc de notre aîle droite, mais qu'elles débordoient encore beaucoup vers le ruisseau de Holtzheim. Les Ennemis, voïant ce nouvel ordre dans la disposition de notre armée, retournerent sur leurs pas, & bornerent tous leurs desseins, de ce côté-là, à la défense du bois, dont il s'étoient saisis. Comme le Vicomte de Turenne ne pouvoit rien faire qu'il ne fût maître de ce bois, il le fit attaquer par un détachement de dragons, qu'il y envoïa sous les ordres du Chevalier de Boufflers. Les Ennemis en avoient embarrassé les avenues de notre côté par de grands abbatis d'arbres. Ils avoient remué quelques terres derriere ces abbatis, pour leur servir de retranchemens; ils y avoient envoïé trois bataillons, & ils y avoient même deux pieces de canon chargées à cartouches. Le Vicomte de Tu-

renne fit auſſi avancer quelques pieces de campagne vers cet endroit & fit ſoutenir les dragons du Chevalier de Boufflers par cinq cens Mouſquetaires. On ſe canona quelque tems de part & d'autre, & on en vint enſuite au feu de la mouſqueterie, qui fut aſſez égal, tant que les Ennemis n'eurent là que trois bataillons : mais comme le Duc de Bournonville détachoit inceſſamment des troupes fraîches pour maintenir ce poſte, le Chevalier de Boufflers auroit bientôt été obligé d'abandonner l'attaque, ſi le Vicomte de Turenne ne lui avoit auſſi envoyé de nouvelles troupes. Ce Prince fit marcher à ſon ſecours tous les pelotons d'infanterie qui étoient dans les intervalles de nos Eſcadrons. Avec ce renfort, le Chevalier de Boufflers redoubla les charges. Les Ennemis, de leur côté, faiſoient un très-grand feu ; ſi-bien que le Chevalier de Boufflers, déſeſpérant de les chaſſer de là, à coups de canon ou de mouſquet, & réſolu

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. d'y périr, ou d'en venir à bout, fit mettre pied à terre à ses dragons, sauta par-dessus les abbatis d'arbres, monta sur les retranchemens qui étoient derriere, chargea les Ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur canon, & les poussa jusqu'à un autre abbatis, qu'ils avoient fait plus loin, & derriere lequel ils avoient six autres pieces de canon encore chargées à cartouches. Nos gens essuyerent avec fermeté, durant plus de trois heures, le feu de ce canon. Mais le Vicomte de Turenne, voyant qu'il étoit impossible de forcer les Ennemis dans un pareil retranchement, sans un grand corps d'infanterie, y envoya toute celle des deux nouvelles lignes, qu'il avoit formées pour couvrir les flancs de notre aîle droite. Les Ennemis, de leur côté, y accoururent en foule; & le combat recommença tout de nouveau. Une grande pluie, qui survint, suspendit à la vérité, pour quelque-tems, l'ardeur des attaques; mais cela

ne servit qu'à les rendre après plus furieuses ; & il se fit en cet endroit un si grand carnage, qu'on ne combattoit de part & d'autre que sur des tas de corps morts. Enfin le Chevalier de Boufflers, partout à la tête des soldats, les anima si-bien par son exemple, que nous prîmes les six autres pieces de canon des Ennemis, & que nous les poussâmes encore plus avant dans le bois, gagnant toujours du terrein. Mais, comme rien n'étoit plus capital, pour l'un & l'autre parti, que d'être maître de ce bois, le Duc de Bournonville y envoya tant de monde, que le Vicomte de Turenne fut obligé d'y faire marcher plusieurs bataillons de ses deux autres lignes, avec le Marquis de Vaubrun, & quelques Brigadiers à la tête. Comme ces troupes n'avoient point encore combattu, on recommença, pour la troisiéme fois, un des plus sanglans combats d'Infanterie, qui se fût donné depuis longtems : il fut soutenu avec beaucoup

ANNÉE 1674. de valeur de part & d'autre, & le succès en fut assez également balancé durant quelques heures. Presque tous les Officiers Généraux y agirent de leur chef, se déterminant selon les occurrences : & peut-être que jamais les Officiers particuliers ne prirent moins conseil des Officiers Généraux qu'en cette occasion ; l'irrégularité du champ de bataille, & l'acharnement des deux partis, empêchant qu'on ne pût, ni donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées. On combattoit avec furie dans tous les vuides du bois. L'embarras de traverser ce bois, qui nous étoit inconnu, rendoit cette action également difficile & périlleuse pour nous. Elle fut d'un détail infini, & beaucoup plus rude & plus vigoureuse que les deux précédentes. Les Ennemis poussés se retiroient d'arbre en arbre : ainsi, de dix pas en dix pas, il se donnoit un nouveau combat. Chacun cherchoit un arbre pour se mettre à couvert & faire sa dé-

charge avec avantage. On y combattoit même en beaucoup d'endroits corps à corps. Le Vicomte de Turenne, visitant sans relâche tous les postes, faisoit soutenir ceux qui étoient les plus pressés par des détachemens, qui arrivoient toujours à propos; & voïant l'opiniâtreté des Ennemis, il crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une dernire charge où il vouloit faire une nouvelle tentative. Son cheval y fut blessé sous lui, & plusieurs de ses gens y furent tués à ses côtés. Mais son exemple fit faire de si grands efforts à ses troupes que nous nous rendîmes tout-à-fai- maîtres du bois. Il est vrai que les Ennemis y revinrent une quatrieme fois, un peu plus par le derrierre : mais les Anglois aïant taillé en pieces un de leurs bataillons, comme il vouloit entrer; & le Vicomte de Turenne aïant fair pointer contre les Ennemis leur propre canon, il les chassa enfin entierement du bois, & même de

ANNÉE 1674. quelques ridaux qu'ils occupoient par-delà, & les força à chercher un asyle derriere les retranchemens du Village d'Ensheim, après la défaite de presque toute leur Infanterie.

Continuation de cette action. PENDANT qu'une bonne partie des deux armées fut occupée, l'une à attaquer le bois, & l'autre à le défendre, le reste des troupes demeura assez long-tems à ne faire autre chose qu'à se canonner & s'observer de part & d'autre. Mais enfin, le Duc de Bournonville, voïant que rien ne lui avoit réussi jusques là dans le bois, laissa le soin de tout ce côté-là au Duc de Holstein ; & voulant se dédommager par quelqu'autre endroit, prit une partie de son armée avec lui, & marcha à dessein de venir attaquer notre corps de bataille, & de tâcher de le rompre pour séparer notre aîle droite d'avec notre gauche. Mais le sieur Foucault, qui le commandoit craignant d'être envelopé du côté de sa droite, s'il eut attendu que les

Ennemis le fussent venus charger, s'avança au-devant d'eux avec ses bataillons ; & leur aïant fait faire, le plus promptement qu'il put, les évolutions nécessaires, il forma un quarré de toute son Infanterie, afin qu'elle pût faire front de toutes parts ; si-bien que le Duc de Bournonville, n'aïant pas jugé à propos de l'attaquer dans cette disposition, s'en retourna, & regagna le centre de son armée. Cependant ne désespérant pas encore de remporter quelqu'avantage sur nous, avant que la nuit mît fin à cette grande journée, il ordonna au Comte Caprara d'aller attaquer notre aîle droite avec les cuirassiers de l'Empereur, qui n'avoient point encore combattu. Le Comte Caprara les fit aussi-tôt sortir de derriere la longue haie, qui couvroit l'aîle droite de l'armée Impériale : il en forma dix-huit Escadrons ; & laissant à côté notre corps de bataille, il alla par une marche oblique tomber sur notre aîle droite, qui se trouvoit dégar-

ANNÉE 1674.

nie de tous ses pelotons d'Infanterie, qu'on avoit envoïés dans le bois, & même affoiblie de plusieurs Escadrons qu'on en avoit tirés pour couvrir notre flanc du côté de ce bois.

L'aîle droite des François maltraitée & secourue.

LES cuirassiers de l'Empereur nous attaquerent en cet endroit avec tant de furie, que notre premiere ligne se renversa sur la seconde, qui s'enfuit dans un si grand désordre, que peu s'en fallut qu'elle ne rompît le corps de réserve, qui s'avançoit pour la soutenir; & la terreur devint si grande parmi nos gens, que les valets se sauverent vers le bagage; où aïant porté l'allarme, la plupart de ceux qui le gardoient s'enfuirent à Saverne avec ce qu'ils purent emmener, publiant que nous avions perdu la bataille: de maniere que tous les païsans prirent de la paille sur le chapeau, pour signal de courir sur les François. Il est vrai que la fermeté de nos Officiers, qui ne quitterent jamais leurs Etendards, fit que quelques-

uns de nos Escadrons se rallierent. Mais le Comte Caprara redoublant ses efforts pour les rompre, il étoit à craindre que tout n'allât être enfoncé lorsque les Comtes de Lorges & d'Auvergne arriverent fort à propos, pour arrêter Ennemis, & empêcher qu'ils ne poussassent plus loin leur avantage. Car le Vicomte de Turenne n'eut pas plutôt remarqué le grand espace que la fuite de nos soldats avoit laissé vuide à la premiere ligne de notre aîle droite, qu'il envoïa ordre aux Officiers Généraux de notre gauche, de marcher avec cette aîle par derriere le corps de bataille, pour aller remplir ce grand vuide. Si-tôt que le Comte d'Auvergne eut formé quelques Escadrons des Anglois, il les mena à la charge. Les Anglois donnerent sur les cuirassiers de l'Empereur, & les firent plier, mais ils ne purent les rompre. Le Comte de Lorges cependant faisoit doubler sur la droite les Escadrons, à mesure que sa cavalerie

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674.

arrivoit, pour oppoſer un aſſez grand front à celui des Impériaux : & lorſque toutes ſes troupes furent arrivées, il chargea les Ennemis avec tant de vigueur, qu'il les rompit entiérement ; de ſorte que, non-ſeulement ils ne purent ſe rallier, mais que, ne croïant pas pouvoir regagner leur haie ſans être auparavant taillés en pieces, ils allerent ſe jetter dans Ensheim, dont ils étoient plus près, & nous laiſſerent maîtres de la plaine, comme nous l'étions déja du bois.

Les Impériaux ſe retirent.

Morts & bleſſés de part & d'autre.

LE Duc de Bournonville, aïant retiré alors ſes troupes de tous les poſtes où elles étoient : s'en retourna du côté du Rhin, marcha toute la nuit aſſez en déſordre, paſſa la riviere d'Ill, & ne s'arrêta point qu'il n'eût mis ſon armée à couvert ſous le canon de Straſbourg, où il réſolut de demeurer juſqu'à ce que l'Electeur de Brandebourg fût arrivé avec les vingt mille hommes qu'il amenoit. Comme il y avoit deux jours & deux nuits que nos ſoldats étoient

étoient sous les armes, à toujours marcher, ou combattre, par une pluie qu'ils avoient eue continuellement sur le corps; le Vicomte de Turenne aima mieux les laisser reposer cette nuit-là, que de poursuivre les Ennemis. Le lendemain, nous trouvâmes dans Ensheim, & dans les autres postes qu'ils avoient abandonnés, deux pieces de canon, des malades & des blessés en grand nombre, beaucoup de munitions & de bagages, & une grande quantité de cuirasses & de toutes sortes d'armes, qu'ils avoient jettées pour marcher plus commodément dans leur retraite. Le combat avoit duré depuis neuf heures du matin, jusqu'à la nuit, c'est-à-dire, près de dix heures. Nous y perdîmes environ deux mille hommes. Le Comte d'Auvergne y eut la jambe percée d'un coup de mousqueton; le Marquis de Puisieux, le Comte de Hamilton, & le Sieur Reveillon, y furent aussi fort blessés. Quant aux Ennemis, ils y eurent plus de trois mille hommes tués sur la place, &

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674.

ils emmenerent avec eux à Strasbourg, plus de cent cinquante chariots remplis de blessés. Nous leur prîmes dix pieces de canon, trente drapeaux ou étendards, & un grand nombre de prisonniers.

Médaille sur cette Victoire.

CE fut pour conserver le souvenir de cette troisiéme victoire, remportée sur les Allemands dans la même année, qu'on fit frapper la Médaille qui suit.




On y voit la victoire, qui, tenant une couronne de laurier d'une

main, & de l'autre une palme, foule aux pieds plusieurs boucliers aux armes de l'Empire. La Légende, *De Germanis tertiò*, signifie, *Troisiéme victoire remportée sur les Allemands.* L'Exergue, *Pugna ad Einshemium*, M. DC. LXXIV. *Bataille d'Ensheim*, 1674.

ANNÉE 1674.

LES Ennemis, malgré la perte qu'ils avoient faite dans la bataille, ne laissoient pas d'avoir encore, près de quarante mille hommes en état de combattre. Comme il n'étoit pas possible de forcer une armée si nombreuse dans un poste si avantageux, le Vicomte de Turenne ne jugea pas à propos de l'y aller attaquer; & aimant mieux donner tous ses soins à rétablir ses troupes, il les mena à Marlen, qui étoit à trois lieues de-là, & où il y avoit du fourrage, & toutes sortes de munitions en abondance.

L'Armée Impériale considérablement renforcée.

CEPENDANT le Duc de Bournonville fut joint sous les murailles de Strasbourg par quelques troupes des Cercles de Souabe & de

ANNÉE 1674.

Franconie. L'Electeur Palatin y vint auſſi à la tête de deux mille chevaux ; le Duc de Zell lui amena encore trois mille hommes ; & l'Electeur de Brandebourg arriva enfin avec ſon armée.

Turenne renvoie l'Arriere-Ban.

POUR réſiſter à de ſi grandes forces, le Vicomte de Turenne n'avoit pas tant de troupes, que l'Electeur de Brandebourg ſeul venoit d'en amener aux Ennemis. C'eſt pourquoi on lui envoïa cinq ou ſix mille Gentilshommes de la Nobleſſe, dont on avoit convoqué l'Arriere-Ban. Mais comme ces Gentilshommes n'étoient point diſciplinés, & qu'ils n'étoient point accoutumés à camper, il ne les garda pas long-tems ; perſuadé que ce corps de Nobleſſe auroit été bien-tôt ruiné, s'il ne l'eût renvoïé.

& reçoit le renfort de Genlis.

Le Roi fit auſſi marcher à ſon ſecours deux renforts de troupes, l'un de ſix à ſept mille hommes du Marquis de Genlis, & l'autre de quatorze à quinze mille hommes, ſous les ordres du Comte

de Sault. Le Vicomte de Turenne laissa venir le Marquis de Genlis: mais il envoïa ordre au Comte de Sault de demeurer en Lorraine avec le corps qu'il amenoit; ce qui étonna tous ceux qui savoient le peu de monde qu'il avoit, & le grand nombre des Ennemis. Car leur armée étoit alors de plus de soixante mille hommes. ANNÉE 1674.

L'ELECTEUR de Brandebourg, à la tête de tant de forces réunies, décampa d'auprès de Strasbourg, passa la riviere d'Ill, & s'avança vers Marlen, où nous étions encore. Le Vicomte de Turenne, le voïant approcher, se retira à Dettwiler sur la Soor, à trois lieues de Marlen. Cette retraite augmenta la surprise de tout le monde; & l'on avoit d'autant plus de regret, pour sa réputation, qu'il fît de pareilles démarches devant les Ennemis, faute de troupes, qu'on sçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'en avoir davantage. Cependant les Ennemis le suivirent à Dettwiler, d'où il décampa en-

Turenne se retire, & repasse en Lorraine.

ANNÉE 1674.

core pour aller à Ingwiler, qui eſt à deux lieues par-delà ſur la Moter. Il demeura en cet endroit juſqu'au tems où l'on a coutume de finir la campagne. Il mit de groſſes garniſons dans Haguenau & dans Saverne ; il laiſſa une partie de ſon armée de ce côté-là, pour le ſecours de ces Places ; & il repaſſa en Lorraine avec le reſte, par la Petite-Pierre, paſſage commode, dont il s'étoit aſſuré.

Réflexion ſur cette retraite.

A ces nouvelles, l'étonnement de tout le monde redoubla. On avouoit, qu'il avoit fait ſa retraite avec un ſi grand ordre, qu'il n'y avoit pas perdu un ſeul homme, quoiqu'il eût ſouvent paſſé pluſieurs ruiſſeaux & pluſieurs défilés à la vue des Ennemis. On demeuroit d'accord, qu'il avoit par-tout ſi bien ſçu choiſir les poſtes où il s'étoit campé, que l'Electeur de Brandebourg n'avoit oſé l'attaquer nulle part ; que les Impériaux, au déſeſpoir de ne pouvoir rien entreprendre contre lui avec leurs nombreuſes troupes, avoient eu beau

faire mine de vouloir assiéger tantôt Saverne, tantôt Haguenau, pour le tirer des endroits avantageux où il s'étoit posté, il n'avoit jamais pris le change; & que, par toutes leurs feintes, ils n'avoient pu lui faire faire aucune fausse démarche, ni lui donner le moindre échec. On convenoit même que les Ennemis avoient quelquefois reculé, & s'étoient retranchés devant lui : mais on avoit peine à lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, après avoir fait espérer qu'il sauveroit l'Alsace; & l'on ne pouvoit concevoir ce qui l'avoit porté à refuser le grand corps de troupes du Comte de Sault, avec lesquelles il sembloit qu'il auroit pu faire beaucoup plus qu'il n'avoit fait. Il faut pourtant convenir que l'équité publique de ce tems-là étoit telle, qu'on y rendoit justice au mérite du Vicomte de Turenne. Quoique toutes les apparences fussent contre lui, on ne laissoit pas de croire qu'il avoit eu ses raisons pour en user

ANNÉE. 1674

ANNÉE 1674.

de la maniere dont il en avoit usé ; & si on murmuroit de sa retraite en Lorraine, c'étoit moins pour blâmer sa conduite, que pour se plaindre de la fortune, à qui on s'en prenoit de ce que tout ne réussissoit pas aussi glorieusement qu'on l'auroit souhaité pour lui.

Les Impériaux se répandent en Alsace ; & Turenne retourne les y trouver.

CEPENDANT les Ennemis, le voïant retiré, se répandirent en divers quartiers dans l'Alsace qu'ils partagerent entr'eux. Ils s'établirent à Schlestat, à Turckeim, à Colmar, à Ensisheim, & dans toutes les autres Villes, à dessein d'y passer le reste de l'hiver, & d'y prendre des mesures pour entrer au Printems en Lorraine & en Franche-Comté. Ils bloquerent Brisach ; ils envoïerent sommer le Prince de Montbelliard de se déclarer pour eux, & de recevoir garnison dans sa Place. Charmés de la bonté de leurs quartiers, ils s'étendirent par-tout au large & à leur aise ; & le Duc de Lorraine, impatient de rentrer dans son païs, avoit déja fait paf-

ser deux mille hommes, qui s'étoient saisis de Remiremont & d'Espinal, Villes sur la Moselle, dans lesquelles ils commençoient à se fortifier ; lorsque le Vicomte de Turenne, voïant que les Ennemis avoient fait toutes choses comme il l'avoit prévu, & qu'il étoit tems de commencer à exécuter un grand dessein qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du Comte de Sault, avec les six à sept mille qu'il avoit ramenés d'Alsace, les partagea en plusieurs petits corps, mit de vieux Officiers à la tête de chacun, les fit marcher par des routes différentes le long des montagnes de Vauges, & leur donna à tous le même rendez-vous, sans qu'aucun d'eux sçût où les autres avoient ordre d'aller. Ce rendez-vous étoit le passage de Beffort, qui est à l'autre bout de l'Alsace, opposé à celui par lequel nous venions de sortir de cette Province. Le Vicomte de Turenne leur fit ainsi traverser toute la Lorraine par des

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. chemins si détournés, que les Ennemis n'eurent aucune connoissance de notre marche, que nous ne fussions arrivés à Espinal. Dès que le corps de nos troupes, qui avoit sa route de ce côté-là, parut devant cette Place, tous les Lorrains, qui y étoient, s'enfuirent, sans même sçavoir si ce qu'ils voïoient étoit une armée, ou si ce n'étoit seulement qu'un parti. Ceux qui étoient dans Remiremont, ne demanderent, pour s'en aller, qu'un passeport, qu'on leur accorda; & ils se retirerent avec les autres au bas des montagnes, où étoit le Duc de Lorraine. Ce Prince commença par faire de grands reproches à ses troupes, de ce qu'elles avoient si légérement pris l'alarme à l'approche de quelque parti: mais aïant vu le passeport de ceux de Remiremont, qui étoit signé du Vicomte de Turenne; & ne pouvant par conséquent douter qu'il ne fût là avec son armée, il envoïa ordre à toutes les troupes qui étoient les plus avancées

vers les montagnes; de s'aller mettre au plutôt derriere la riviere d'Ill, aux environs de Mulhausen, Ville alliée des Suisses, & il dépêcha des couriers à tous les Généraux de l'armée Impériale, pour les avertir que le Vicomte de Turenne étoit en marche, & alloit rentrer par Beffort dans l'Alsace. Les Ennemis, ne pouvant s'imaginer qu'on pût entreprendre une pareille chose au plus fort de l'hiver où l'on étoit, firent, du Duc de Lorraine, le même jugement qu'il avoit fait de ses troupes, crurent qu'il prenoit trop aisément l'allarme, & se persuaderent que nous n'avions d'autre dessein que de les faire sortir de Remiremont & d'Espinal, afin d'avoir la Lorraine libre pour nos quartiers d'hiver.

ANNÉE 1674.

CEPENDANT les divers corps de notre armée, après avoir traversé les montagnes de Vauges, où il avoit fallu souvent camper dans la nége, & marcher par des routes par où jamais troupes n'a-

Il s'y saisit de plusieurs de leurs corps

ANNÉE 1674.

voient passé, se réunirent enfin toutes à Beffort, où le Vicomte de Turenne les attendoit. Alors ce Général, qui sçavoit que le succès de son entreprise dépendoit de la diligence, s'étant mis à la tête de l'armée, marcha aux Ennemis, qui se rassemblerent derriere la riviere d'Ill. Ils avoient levé leurs quartiers avec précipitation, au premier avis du Duc de Lorraine : mais comme il y en avoit jusqu'à la tête de la haute Alsace, plusieurs n'eurent pas le tems de se rendre à Mulhausen, & furent pris avant que d'y être arrivés. Il y en eut même quelques-uns qui se vinrent jetter dans notre armée, croïant que c'étoit quelque corps de leurs troupes qui s'assembloient : d'autres furent enveloppés, avant que d'avoir eu le tems de se mettre en marche.

& les chasse de Mulhausen.

LE Vicomte de Turenne força quelques Châteaux qui étoient sur son passage ; & étant arrivé sur les bords de l'Ill, vis-à-vis de la Ville de Mulhausen, auprès de la-

quelle la cavalerie de l'Empereur, les troupes du Duc de Lorraine & celle de l'Evêque de Munster, étoient rassemblées sous les ordres de leurs Généraux, il reconnut les divers gués de la riviere. Il y passa avec sa cavalerie; il fit charger les Ennemis: & après plusieurs attaques faites & soutenues de part & d'autre avec beaucoup de vigueur, il les mit enfin tellement en désordre, que, laissant des régimens entiers dans de petites places écartées, ils s'enfuirent les uns vers Bâle, où ils passérent le Rhin, & les autres du côté d'Ensisheim, où étoit l'Electeur de Brandebourg. Le Comte Caprara, & le Marquis de Bade, avoient été présens à cette action. Le Vicomte de Turenne y prit quatorze Etendards, & y fit un grand nombre d'Officiers & de soldats prisonniers. Les Ennemis ne nous prirent que le seul Montauban, qui s'étoit engagé trop avant au milieu de quelques escadrons, & ils le menerent à l'Electeur de Brandebourg, qui,

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1674. aïant appris de lui le dessein du Vicomte de Turenne, se retira au plutôt vers Colmar, & envoïa ordre à toutes les troupes de s'y rendre en diligence. La nuit, qui survint, nous empêcha de poursuivre les fuïards; mais le lendemain, dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne se remit en marche, toujours en descendant le le long de la riviere d'Ill, sur laquelle sont situées les plus grosses Villes de l'Alsace, où les Ennemis s'étoient établis. Il détacha des partis à droit & à gauche, pour couper les petits quartiers, & les empêcher de joindre le gros de l'armée : il enleva les garnisons de plusieurs Places, d'où les Ennemis n'avoient pas eu le tems de les retirer. Tout ce qu'ils avoient mis dans les Châteaux & autres semblables postes, fut fait prisonnier de guerre. Le Régiment Impérial de Portia, qui étoit de neuf cens hommes, se rendit à discrétion avec tous ses Officiers; & les choses en vinrent au point,

que nos gens se trouvoient embarrassés du grand nombre de prisonniers. On ne laissoit pas d'aller toujours avec toute la diligence possible. On arriva à Ensisheim, qu'on trouva abandonné, aussi-bien que Sainte-Croix; l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Bournonville, qui y étoient, s'étant retirés à Colmar. Le Vicomte de Turenne laissa Rufach sur sa gauche, & se contenta de bloquer cette Ville, ne voulant pas s'arrêter autant de tems qu'il auroit fallu pour la prendre, en l'assiégeant dans les formes. Il avoit impatience d'arriver à l'endroit où les Ennemis l'attendoient. Il n'en étoit plus gueres éloigné : néanmoins, avant que d'en faire approcher tout-à-fait son armée, & de les y aller attaquer, il voulut reconnoître dans quelle situation ils étoient.

ANNÉE 1674.

Disposition de l'armée Impériale entre Colmar & Turckeim.

ENTRE Colmar, qui est auprès de la riviere d'Ill, & Turckeim, Ville située presque vis-à-vis au pied des montagnes de Vauges,

ANNÉE 1674. est une plaine qui a environ une lieue de large. Un bras de la riviere de Fech, qui prend sa source dans les montagnes, & qui passe à Turckeim, coupe cette plaine par le milieu, & vient droit à Colmar. Ce fut le côté de la plaine qui étoit au-delà de cette riviere à notre égard, que les Ennemis choisirent, comme le poste le plus avantageux de toute la haute Alsace où une armée se pût mettre en bataille. Ils avoient là les troupes de Brandebourg & des Princes de la Maison de Brunswich, celles des Cercles, l'infanterie de l'Empereur, la cavalerie de l'Electeur Palatin, & ce qui s'étoit refugié en cet endroit de la déroute de Mulhausen. Ils rangerent toutes ces troupes sur deux grandes lignes, depuis Colmar jusqu'à Turckeim, faisant un front de près d'une lieue. Ils avoient Turckeim & les montagnes à leur droite, Colmar & la riviere d'Ill à leur gauche, & un bras de la Fech à leur tête. On ne pouvoit aller à

eux par leur droite, ni par leur gauche, qu'on n'eût pris Colmar ou Turckeim, dont ils étoient les maîtres; & l'endroit par lequel on devoit, ce semble, le plus naturellement les attaquer, étoit leur tête, que la Fech couvroit. C'est pourquoi ils mirent toute leur attention à se fortifier de ce côté-là. Ils travaillerent jour & nuit à faire des retranchemens le long de la riviere: ils garnirent ces retranchemens de canon chargé à cartouches; ils y mirent de l'infanterie & des dragons, soutenus de toute leur armée; & par une derniere précaution, qui supposoit néanmoins que nous pouvions passer la riviere en leur présence, & forcer leurs retranchemens, ils firent dresser des batteries dans Turckeim & dans Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine. L'Electeur de Brandebourg prit le commandement de l'aîle gauche; il donna celui de l'aîle droite au Duc de Bournonville, & il résolut de nous at-

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1675.

tendre, dans une espece de confiance que nous n'aurions pas la hardiesse de l'attaquer, quand nous aurions vû de quelle maniere il étoit posté.

Turenne marche aux Ennemis.

Le Vicomte de Turenne, aïant reconnu toutes choses de dessus les hauteurs, vit en un moment ce qu'il avoit à faire, & forma le plan de son dessein, par rapport à l'état des lieux, & aux mouvemens auxquels il crut pouvoir engager les Ennemis. Son canon n'étoit point encore arrivé, à cause du grand nombre de défilés qui se trouvent depuis Ensisheim jusqu'à Colmar. Mais ne croïant pas en avoir absolument besoin, & ne voulant pas laisser passer la journée sans tenter le succès du dessein qu'il méditoit, il ordonna au

Le 5 Janvier.

Comte de Lorges de s'aller mettre en bataille dans la plaine, en deça de la riviere, vis-à-vis les Ennemis, & de demeurer là sans rien faire, jusqu'à ce qu'il lui envoïât dire d'entrer en action. Il lui commanda de faire en sorte, que sa

premiere ligne eût un front d'une très-grande étendue, & d'avancer sa droite le plus près de Colmar qu'il pourroit; & il lui donna pour cela toute sa cavalerie, avec la meilleure partie du reste de l'armée : Et pour lui, prenant seulement un corps d'infanterie & de dragons, avec le sieur Foucault Lieutenant-Général, le Comte de Roye Maréchal de Camp, & le Marquis de Moussy Brigadier, au lieu de continuer à marcher dans la plaine, il prit sur la gauche, & s'avança à travers les côteaux qui sont au pied des montagnes, par un terrein inégal, plein de chemins creux, & embarrassé de haies & de vignes, où l'on n'auroit jamais cru que des troupes eussent pu marcher en corps, sans que personne comprît où il vouloit aller, ni à quoi aboutiroit une marche, qui paroissoit si irréguliere; de maniere qu'on avoit besoin de toute la confiance qu'on avoit en lui, pour ne pas murmurer.

ANNÉE 1675.

Bataille de Turckeim.

CEPENDANT le Comte de Lorges avoit donné un si grand front à la premiere ligne de ses troupes dans la plaine, que les Ennemis crurent que toute notre armée y étoit; d'autant plus que le corps du Vicomte de Turenne marchoit par un païs si couvert, qu'ils ne pouvoient rien appercevoir de ce côté-là : & comme ils voïoient que toutes nos troupes se rangeoient sur notre droite, à mesure qu'elles arrivoient, & qu'insensiblement nous allions nous trouver tous contre Colmar; craignant quelque surprise pour cette Ville, où étoient leur vivres & leurs munitions, & se croïant fort en sureté du côté de Turckeim, ils en retirerent leur canon & deux bataillons qui y étoient, & firent serrer toutes leurs troupes de leur droite sur leur gauche, pour renforcer ce côté-là, dans la pensée où ils étoient que nous allions attaquer Colmar : si bien que, lorsque le Vicomte de Turenne, qui avançoit toujours, fut arrivé à Turc-

keim, où il marchoit, il trouva cette place abandonnée, comme il l'avoit prévu. Il s'en saisit aussi tôt; & se proposant de charger les Ennemis en flanc, quelque parti qu'ils prissent, il envoïa le sieur Foucault sur le bord de la riviere en-deçà de Turckeim, avec la moitié de ses troupes; & prenant le reste avec lui, il marcha dans la plaine, à dessein d'aller attaquer, par l'extrémité, l'aîle droite que commandoit le Duc de Bournonville. Les Ennemis furent fort surpris de nous voir paroître du côté de Turckeim, & prêts à tomber sur leur flanc. Néanmoins le Duc de Bournonville, conservant tout son sang-froid dans un si grand danger, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de changer son ordre de bataille, pour faire face aux montagnes, & de tâcher de nous chasser de Turckeim : il fit donc la moitié du chemin. Dès qu'il commença à avancer, le Vicomte de Turenne envoïa ordre au sieur Foucault,

ANNÉE 1674.

ANNÉE 1675.

& au Marquis de Mouſſy, de marcher le long de la Fech, jusqu'à ce qu'il fuſſent vis-à-vis des Ennemis, & de charger l'extrémité de leur aîle gauche qui aboutiroit à la riviere, pendant qu'il les attaqueroit de front. Cette double attaque fut très vive : les Ennemis en furent ébranlés ; & ſe voïant pris en flanc, malgré leurs précautions, ils furent obligés de changer encore leur ordre de bataille, de rompre leurs lignes, & de les mettre en potence, afin de pouvoir faire face en même-tems au côté de Turckeim, & à celui de la riviere. Mais comme ils ne pouvoient, ſans déſavantage, faire des mouvemens ſi difficiles & ſi dangéreux, le Vicomte de Turenne ne manqua pas d'en profiter ; & faiſant charger les Ennemis avec toute la vigueur poſſible, il les rompit, & les jetta dans un commencement de déſordre. Le Duc de Bournonville fit promtement avancer de gros détachemens, pour ſoutenir ſes troupes

ébranlées. Le Vicomte de Turenne, de son côté, fut toujours dans le feu du mousquet & du canon, & il eut un cheval blessé sous lui. Ceux qui étoient de chaque côté de la riviere, se voïoient à découvert, & se choisissoient les uns les autres pour se tirer. Le sieur Foucault & le Marquis de Moussy furent tués sur la place : le feu devint très-grand de part & d'autre, & continua quelque tems avec assez d'égalité ; mais le Vicomte de Turenne, voulant absolument forcer les Impériaux en cet endroit, fit avancer les Gardes Françoises, avec quelques bataillons Anglois, qui firent tous à la fois un feu si terrible, que les Ennemis commencerent à plier, & à lâcher pied en plusieurs endroits. On les poussa ; ils reculerent. Ceux de nos gens, qui étoient sur le bord de la Fech, leur voïant perdre le terrein peu-à-peu, & faire un mouvement de retraite, se jetterent dans la riviere pour les aller charger l'épée à la main ; mais

ANNÉE 1675.

ANNÉE 1675.

comme le Vicomte de Turenne n'avoit point là de cavalerie pour les soutenir, il leur envoïa ordre de repasser, & cependant il fit redoubler le feu de sa mousqueterie; de sorte que les Ennemis, désespérant de pouvoir tenir plus long-tems devant lui en Alsace, profiterent de la nuit qui survint, pour se retirer à Strasbourg, & s'en allerent chercher des quartiers d'hiver en Allemagne.

Turenne avoit prévu son heureux succès.

TOUT le monde fut surpris de ce grand événement; car on sçavoit que le Vicomte de Turenne n'avoit emploïé que vingt mille hommes à chasser de l'Alsace cette armée nombreuse, qui ne se proposoit rien moins que d'envahir deux ou trois de nos Provinces. Mais on fut encore bien plus étonné, quand on sçut qu'il avoit prévu plus de deux mois auparavant, toutes les démarches des Ennemis & le succès de son entreprise; comme on le vit par une de ses lettres, que le Roi fit lire en présence de toute la Cour. Cette lettre étoit adressée au sieur

le Tellier, Secrétaire d'Etat, auquel le Vicomte de Turenne avoit mandé, dès le mois d'Octobre, que, feignant de ne pouvoir plus résister aux Ennemis depuis la jonction de l'Electeur de Brandebourg, il alloit toujours reculer devant eux; que, pour leur donner même plus de confiance, il se retireroit tout-à-fait en Lorraine; après quoi ils ne manqueroient pas de se répandre dans toute l'Alsace; qu'alors il tomberoit sur leurs quartiers, d'un côté par où assurément ils ne soupçonneroient pas qu'il dût venir les surprendre; & qu'il les obligeroit peut-être à repasser le Rhin, & à aller hiverner chez eux: ce qui arriva effectivement comme il l'avoit prévu.

ANNÉE 1675.

Lettre du Vicomte de Turenne au Sieur le Tellier, datée du 30 Octobre, à Derwiler.

POUR transmettre à la postérité une action si digne d'être consacrée, le Roi fit frapper la Médaille suivante.

Médaille sur cette action.

ANNÉE 1675.




On y voit un trophée, que deux Soldats, qui fuient, regardent avec effroi. La Légende, *Sexaginta millia Germanorum ultrà Rhenum pulsa*, signifie, *Soixante mille Allemands obligés à repasser le Rhin*. L'Exergue marque la date 1675.

Turenne s'assure de la neutralité de Strasbourg.

LE lendemain du combat de Turckiem, on trouva dans Colmar trois mille Soldats blessés ou malades, avec plusieurs Officiers, qui y avoient été abandonnés par les Ennemis. On prit Ruffack sans coup férir, ainsi que divers petits Châteaux,

dans lesquels on trouva plus de deux mille hommes des troupes de l'Electeur de Brandebourg, que ce Prince n'avoit pas eu le tems d'en retirer. On auroit pu bombarder Strasbourg, & brûler tout ce qui étoit aux environs, pour venger la neutralité violée : mais le Vicomte de Turenne, qui savoit faire céder le frivole plaisir de satisfaire un ressentiment, au solide avantage de procurer le bien de l'Etat, estimant qu'il étoit plus à propos pour le service du Roi, de remettre Strasbourg dans nos interêts, que de ravager le territoire de cette Ville, y envoïa un homme de confiance; lequel, s'étant mêlé parmi les Impériaux dans leur retraite, y entra avec eux. Il promit aux Magistrats, de la part du Vicomte de Turenne, qu'il ne seroit fait aucun tort à la Ville, ni à tout ce qui en dépendoit, pourvu qu'ils ne retinssent chez eux aucun des Ennemis, & qu'ils promissent d'observer inviolablement la neutralité à l'avenir. Cette précaution ne fut pas

ANNÉE 1675.

ANNÉE 1675.

inutile ; car le Duc de Bournonville avoit si bien persuadé à ceux de Strasbourg, que notre armée victorieuse alloit venir fondre sur leur Ville pour punir leur infidélité, qu'ils étoient sur le point d'accepter une garnison Impériale pour leur défense. Mais les Magistrats, touchés de la modération du Vicomte de Turenne, & comptant sur sa parole autant que sur les Traités les plus solemnels, remercierent le Duc de Bournonville, & nous envoïerent assurer, qu'ils ne donneroient plus, ni passage, ni retraite à nos ennemis.

Il se rend à la Cour, & retourne commander sur le Rhin.

Lettre du Roi, du 13 Janvier, à S. Germain en Laye.

LE Vicomte de Turenne reçut alors une Lettre du Roi, par laquelle il lui mandoit, qu'il avoit impatience de le revoir, pour lui témoigner la satisfaction qu'il avoit du service important qu'il venoit de lui rendre. Ce Général, aïant donc donné tous les ordres nécessaires pour la sureté de l'Alsace & pour les quartiers d'hiver de son armée, prit le chemin de la Cour. Il trouva sur toute sa route un con-

cours de gens de toutes ſortes d'âges & de conditions, qui venoient au-devant de lui pour le voir. Il y en eut en Champagne qui vinrent de dix lieues ſur le chemin par où il devoit paſſer ; & ceux de cette Province-là, perſuadés qu'ils lui étoient redevables de tout le bien & de tout le repos dont ils jouiſſoient, verſoient des larmes de joie en le voïant. Le Roi le reçut d'une maniere qui faiſoit aſſez connoître, qu'il n'y avoit perſonne dans ſon Roïaume qu'il eſtimât plus que lui. On ne parloit à la Cour que de la conduite qu'il avoit tenue pendant cette derniere campagne, dont l'éclat ſembloit ſurpaſſer celui de toutes les autres. Chacun le regardoit comme un homme qui venoit de ſauver l'Etat. On s'arrêtoit dans les rues de Paris, pour le voir paſſer : il ne pouvoit plus aller dans les Egliſes, qu'il ne fût environné d'une foule de peuple, qui ſembloit ne pouvoir ſe raſſaſier de le voir : la plupart des Princes Etrangers fai-

ANNÉE 1675.

ANNÉE 1675.

soient venir son portrait. Personne n'avoit peut-être jamais joui d'une réputation si pure & si étendue ; & il ne tenoit qu'à lui d'accroître encore sa gloire, en continuant de commander les armées. Mais, au contraire, il souhaitoit fort alors qu'on eût bien voulu l'en dispenser : son âge déja avancé, & ce fond de Religion dont il avoit le cœur rempli, le pressoient fortement de se dégager de toutes les affaires du monde, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Cependant, persuadé que, tant que la guerre dureroit, il ne pourroit quitter le service, sans manquer à ce qu'il devoit au Roi & à l'Etat, il accepta encore le commandement de l'armée qui devoit agir, cette année-là, du côté de l'Allemagne. Schlestat fut le rendez-vous qu'il marqua aux troupes ; & il alla se remettre à leur tête, si-tôt qu'elles y furent assemblées.

Le 11 Mai.

Il observe Mon-ecu-culli.

LES grands avantages qu'il avoit remportés la campagne précédente, avoient fait perdre aux

divers corps de l'armée Impériale la confiance qu'ils avoient en leurs Chefs ; & la terreur étoit répandue parmi toutes leurs troupes. Pour les raſſurer, l'Empereur en donna le commandement au Comte de Montecuculli, qui n'avoit point voulu ſe trouver à l'armée l'année précédente, pour ne pas obéir à l'Electeur de Brandebourg, duquel il auroit été obligé de recevoir l'ordre, à cauſe de ſon rang. Le Comte de Montecuculli faiſoit la guerre depuis près de cinquante ans, & y étoit veritablement conſommé. Il avoit tiré ſes troupes de leurs quartiers d'hiver, beaucoup plutôt qu'on n'a coutume de les faire ſortir en Allemagne. Il eſpéroit paſſer dans la haute Alſace, en nous prévenant du côté du Rhin : mais voïant que nous y étions arrivés auſſi-tôt que lui, & n'oſant entrependre de jetter un pont ſur ce fleuve en notre préſence, il marcha du côté du Fort de Kell, pour tâcher de paſſer ſur le pont de Straſbourg. ANNÉE 1675.

ANNÉE 1675.

Le Vicomte de Turenne, marchant aussi de son côté, s'approcha de cette Ville; & les Magistrats, voïant notre armée à leurs portes, observerent religieusement la neutralité. Le Comte de Montecuculli, persuadé que c'étoit le voisinage de nos troupes qui empêchoit ceux de Strasbourg de lui donner passage, entreprit de nous éloigner de cette Ville. Pour cela, abandonnant en apparence le dessein de passer dans la haute Alsace, & feignant de vouloir assiéger Philisbourg, il fit marcher ses troupes du côté de cette Place. Mais le Vicomte de Turenne, qui jugeoit des desseins de ce Général, non par ce qu'il faisoit, mais par ce qu'il avoit intérêt de faire, regarda cette marche comme une pure feinte, & demeura toujours aux environs de Strasbourg.

Il passe le Rhin, & le fait repasser à Montecuculli.

LE Comte de Montecuculli, n'ayant pu faire donner le Vicomte de Turenne dans la feinte du siége de Philisbourg, passa le Rhin au-dessous de Spire, pour

lui faire croire qu'il vouloit entrer dans la basse Alsace, pour l'attirer de ce côté-là; se flattant, qu'en retournant alors sur ses pas, & en nous dérobant quelques marches, il pourroit arriver plutôt que nous à Strasbourg, & passer sur le pont de cette Ville. Mais le Vicomte de Turenne, bien loin de prendre le change, voïant que le grand éloignement des Ennemis lui donnoit le tems de passer le Rhin lui-même, fit promptement descendre des bateaux de Brisach, jetta un pont sur ce fleuve, presque vis-à-vis Ottenheim, qui est à une lieue au-dessous de Rhinaw, & commença à y faire passer son armée. A la premiere nouvelle que le Comte de Montecuculli eut de la construction de ce pont, il crut que c'étoit une feinte; par laquelle le Vicomte de Turenne vouloit l'engager à retourner au-delà du Rhin, & que ce Prince n'enverroit que quelque camp-volant au-delà de ce fleuve: mais il ne fut pas long-tems sans apprendre que toute notre ar-

ANNÉE 1675.

ANNÉE 1675.

mée avoit effectivement paſſé le Rhin. Alors il repaſſa ce fleuve ; & courant à la défenſe du païs, il tâcha de gagner Vilſtet ſur la Quinche ; poſte, par le moïen duquel il auroit pû nous ôter la communication de Strasbourg. Mais le Vicomte de Turenne y étant arrivé avant lui, s'en ſaiſit auſſi-tôt, y mit la droite de ſon armée, en étendit la gauche juſqu'au Fort de Kell qui eſt à la tête du pont de Strasbourg ; & par-là il empêcha les Ennemis d'avoir aucun commerce avec les habitans de cette Ville.

Embarras de ce Général Allemand.

LE Comte de Montecuculli, aïant été ainſi prévenu, ſe trouva très-embarraſſé. Nous avions paſſé le Rhin, & nous étions dans les terres de l'Empire : il falloit donc qu'il nous obligeât à repaſſer ce fleuve, ou qu'il fît quelque choſe d'équivalent.

Turenne ſe poſte à Ottenheim.

LE Vicomte de Turenne n'avoit que vingt mille hommes, & il avoit été obligé de laiſſer une partie de ſes troupes à Otten-

heim, pour garder ſon pont : néanmoins, comme, pour aller à lui, il falloit paſſer la Quinche, dont il s'étoit couvert, le Comte de Montecuculli, n'oſant entreprendre de le faire, réſolut de nous donner jalouſie pour notre pont d'Ottenheim, en s'avançant de ce côté-là, & de tâcher de nous faire abandonner Vilſtet. Dans cette vue, il fit marcher ſon armée le long des montagnes de la Forêt-noire, pour aller gagner l'Abbaïe de Schuttern, qui n'eſt qu'à une lieue d'Ottenheim. Mais le Vicomte de Turenne, aïant réſolu de marcher en même-tems que lui, laiſſa à Vilſtet un détachement ſuffiſant pour garder ce poſte ; & menant le reſte de ſon armée vers Ottenheim, il y arriva avant les Ennemis.

& défend le pont, auſſi-bien que celui de Straſbourg.

LE Comte de Montecuculli, ſe voïant encore prévenu, demeura campé à Schuttern, faiſant divers mouvemens à droite & à gauche, pour nous inquiéter, tantôt vers notre pont, tantôt du côté de

ANNÉE 1675.

celui de Strasbourg. Mais le Vicomte de Turenne, aïant fait ouvrir les défilés & les bois depuis Ottenheim juſqu'à Vilſtet, pour faire paſſer avec plus de facilité ſes troupes, ſuivit ſi à propos les Ennemis dans tous leurs mouvemens, qu'il ſe trouva par-tout où ils voulurent entreprendre quelque choſe, & défendit ſi bien la tête des deux ponts, qu'ils ne purent ſe rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre.

Turenne & Montecuculli s'obſervent avec grand ſoin.

PENDANT tout le tems qu'on demeura dans cette ſituation, il ne ſe paſſa preſque point de jour auquel il n'y eût quelques rencontres entre les partis des deux armées. Les Impériaux & les François étoient à tout moment aux mains, mais ſeulement dans de légeres eſcarmouches. Car, quoique le Vicomte de Turenne & le Comte de Montecuculli s'obſervaſſent mutuellement avec grand ſoin, attendant tous deux que l'un ou l'autre fît quelque fauſſe démarche, pour en profiter ; & quoiqu'il tentaſ-

sent toutes choses à l'envi, pour faire naître quelque conjoncture favorable de s'attaquer l'un l'autre avec avantage, ils n'en purent jamais trouver l'occasion.

ANNÉE 1675.

Tranquillité de leurs armées.

LES deux armées n'étoient séparées que par la petite riviere de Tondits, sur laquelle même le Vicomte de Turenne avoit fait faire plusieurs ponts. Cependant les troupes se reposoient tellement de part & d'autre sur leur Général, que l'on dormoit sans inquiétude dans les deux camps, quoiqu'il n'y eût quelquefois qu'un quart de lieue de la tête d'un armée à celle de l'autre.

Turenne resserre son armée près de Strasbourg.

TOUTE l'Europe étoit attentive à ce qui se passoit de ce côté-là; & c'étoit en effet une chose digne de son attention, que les démarches de deux des plus grands Généraux qui fussent alors, & que la fortune sembloit avoir voulu opposer l'un à l'autre, pour décider des intérêts de la France & de ceux de l'Allemagne. Ces deux Capitaines, tous deux d'une expérience

ANNÉE 1675. consommée, mirent en pratique tout ce qu'un long usage leur avoit appris du métier de la guerre, tant qu'ils furent en présence. Dans divers mouvemens, vrais ou feints, ils épuiserent, pour ainsi dire, toutes les finesses & toutes les ruses de l'art, pour s'affamer, pour se couper les fourages, pour se surprendre, & gagner quelque avantage l'un sur l'autre, sans quoi ils étoient résolus tous deux à ne point donner combat. Les Ennemis eux-mêmes ne pouvoient comprendre, comment le Vicomte de Turenne pouvoit, avec vingt mille hommes, tellement garnir de troupes tout l'espace depuis Vilstet jusqu'à Ottenheim, qui est de quatre grandes lieues; qu'il se trouvât toujours à portée de défendre son pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils parroissoient vers l'un ou vers l'autre. La vérité est, qu'il étoit obligé de se donner de grands mouvemens pour cela, & qu'il falloit que les troupes fussent sans cesse en marche & en action. C'est pourquoi,

voulant épargner cette fatigue, & se délivrer de l'embarras de garder, si près des Ennemis, deux postes aussi éloignés, il fit défaire son pont derriere son armée, sans que les Ennemis s'en apperçussent, & le fit descendre d'Ottenheim à Altenheim, c'est-à-dire, deux lieues plus bas, & plus près de Strasbourg: & faisant resserrer son armée, il se trouva qu'il n'avoit plus qu'une étendue de deux lieues de païs à garder; sçavoir, depuis Altenheim, où il mit sa droite, jusqu'à Villstet, où il avoit sa gauche.

ANNÉE 1675.

L'Armée Impériale se retire.

LES Ennemis, aïant ainsi vu échouer tous les desseins qu'ils avoient sur notre pont, se trouverent dans une situation assez embarrassante. Ils avoient consumé toutes les munitions des petites Villes Impériales qu'ils avoient autour d'eux, & ils ne pouvoient plus tirer de vivres que de la Souabe, par la vallée de Kintsig, chemin très-long & très-difficile; pendant que tout venoit en abondance dans notre armée, & de l'Alsace par notre

ANNÉE 1675.

pont, & de Brisach par le Rhin. Ils ne pouvoient s'étendre, ni à droite, ni à gauche, étant serrés comme ils l'étoient, d'un côté par le Rhin, & de l'autre par les montagnes. Ils auroient bien voulu marcher en avant du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magasins ; mais en y allant, ils auroient prêté le flanc au Vicomte de Turenne. De retourner en arriere, ils ne le pouvoient avec honneur : néanmoins, croïant que c'étoit le parti le plus sûr pour eux, ils se déterminerent enfin à le prendre. Le Comte de Montecuculli, aïant donc quitté l'Abbaïe de Schuttern, retourna sur ses pas, repassa la Quinche à Offembourg, & se campa auprès de cette Ville.

Le 26 Juin.

Turenne le poursuit, & est tué d'un coup de canon dans l'estomac.

LE Vicomte de Turenne, voïant reculer les Ennemis, résolut de les poursuivre, pour leur donner bataille ; & il les alla serrer de si près à Offembourg, qu'ils furent obligés d'en décamper, & de gagner Urlaff, qui est à deux lieues par-delà. Le Vicomte de Turenne, mar-

cha auſſi-tôt après eux : mais à peine eût-il paſſé la Quinche, que le Comte de Montecuculli décampa encore ; & continuant à reculer, alla ſe mettre derriere la riviere de Reuchen, qui eſt à quatre lieues au-deſſous de Strasbourg. Le Vicomte de Turenne, pourſuivant toujours les Ennemis à meſure qu'ils ſe retiroient, s'avança juſqu'à cette riviere, la paſſa auprès de la petite Ville de Reuchen, chaſſa une troupe d'Impériaux qui s'étoient retranchés dans une Egliſe aux environs d'Acheren ; & étant arrivé ſur les hauteurs du Village de Suſpach, qui eſt à une demi-lieue de cette Ville, il découvrit toute l'armée Impériale, de laquelle il n'étoit plus ſéparé que par un petit ruiſſeau. Il avoit beaucoüp moins de troupes que les Ennemis. Cependant, aïant réſolu de leur donner bataille, il marcha à eux ; il fit dreſſer des batteries ſur les hauteurs dont il s'étoit ſaiſi ; il viſita tous les poſtes ; il ſe tranſporta ſur l'éminence la plus éle-

ANNÉE 1675. vée, pour reconnoître encore mieux les endroits par où il vouloit faire attaquer les Impériaux ; & tout lui parut si favorablement disposé pour son dessein, que, quoique jamais il n'eût rien fait connoître de ce qu'il se promettoit d'avantageux à la veille d'un combat, il ne put s'empêcher cette fois-ci de dire ce qu'il pensoit de l'heureux succès de celui qu'il alloit donner. Il voïoit que les Ennemis ne pouvoient plus lui échapper, & que, selon toutes les apparences, il alloit enfin recueillir le fruit d'une si pénible campagne ; lorsque les Ennemis, aïant fait tirer une volée de canon vers l'endroit où il étoit, il fut atteint d'un boulet, qui lui donna au milieu de l'estomac, & Le 27 Juillet. le renversa mort par terre. Ce même boulet de canon emporta un bras à M. de Saint Hilaire, Lieutenant-Général de l'Artillerie ; & comme ses deux enfans pleuroient de le voir dans cet état : *Ce n'est pas moi*, leur dit il, *qu'il faut pleurer ; c'est ce Grand-Homme*, en

leur montrant le corps du Vicomte de Turenne ; *c'est la perte irréparable que la France vient de faire.* La plupart de ceux qui virent ainsi tomber le Vicomte de Turenne, demeurerent tellement éperdus, qu'on eût dit qu'ils avoient été frappés du même coup. Cependant un d'entr'eux, qui sçut mieux se posséder que les autres, jugeant de quelle conséquence il étoit de cacher un accident si funeste, jetta promptement un manteau sur le corps du Vicomte, de Turenne, & le fit emporter le plus secrettement qu'il put ; de maniere que cette mort fut plutôt sçue dans l'armée des Ennemis, que dans la nôtre ; un de ceux qui en avoient été témoins, étant aussi-tôt passé dans leur camp pour la leur apprendre. A cette nouvelle, le Comte de Montecuculli, qui n'ignoroit pas les avantages qu'il pouvoit retirer de la mort du Vicomte de Turenne, ne parut néanmoins sensible qu'à la douleur qu'il avoit de la perte de ce Général, duquel il dit ce beau mot,

ANNÉE 1675.

qui renferme un ſens ſi profond : *Il faiſoit honneur à l'homme ;* voulant faire entendre par-là que la Nature humaine ſe trouvoit honorée par le mérite d'un homme tel que le Vicomte de Turenne.

Eſpérances qu'en conçoivent les Allemands, & douleur qu'en reſſentent les François, qui repaſſent le Rhin.

Au reſte, la confiance des Impériaux alla juſqu'à la préſomption, lorſqu'ils apprirent cette mort ; & ils commencerent à ſe regarder déja comme maîtres des François, découragés par une ſi grande perte. De notre côté, quelques meſures que l'on eût priſes pour la tenir ſecrette, elle ne put l'être bien long-tems. Il parut aux yeux de tout le monde, qu'il ſe paſſoit quelque choſe de myſtérieux parmi les Officiers Généraux. Les ſoldats ne purent pénétrer ce que c'étoit ; mais les Officiers, en aïant aiſément deviné la cauſe, commencerent bientôt à la rendre publique. On ne ſçauroit exprimer la conſternation où tomba l'Armée quand on y apprit cette mort. On en fut tellement ſaiſi, que tout le monde, demeurant muet & im-

mobile, il se fit tout-à-coup un profond silence dans le camp, malgré le tumulte qui en est comme inséparable. Ce silence ne fut rompu que par les lamentations de quelques soldats, qui s'écrierent : *Notre Pere est mort, nous avons perdu notre pere: Nous sommes perdus.* D'autres s'arrachoient les cheveux de douleur. Les Anglois vouloient se jetter sur les Ennemis, pour venger sa mort. Tous les soldats, touchés d'une triste curiosité, voulurent voir le corps de leur Général ; spectacle qui renouvella leurs pleurs & leurs cris. Cependant la crainte où chacun étoit pour soi même l'aïant bientôt emporté sur toute autre sorte de sentimens, nous retournâmes chercher notre pont pour y passer le Rhin. Ce fut une chose bien mortifiante que cette retraite, qu'il nous fallut faire devant des gens, que nous étions allés chercher si loin. Après avoir essuyé un sanglant combat, nous voïant en sureté au-deçà du Rhin,

ANNÉE 1675. nous commençâmes à sentir plus vivement la grandeur de notre perte, n'étant plus partagés par aucun autre intérêt. Les Officiers & les soldats recommencerent à déplorer leur malheur par de nouveaux regrets, à rappeller le souvenir de toutes les marques de bonté qu'ils avoient reçues du Vicomte de Turenne, & à se les raconter les uns aux autres. Le Comte d'Auvergne, & ses autres neveux, qui se trouverent alors dans notre armée, lui aïant fait faire un service, les gémissemens redoublerent, quand on vint à lui rendre ces derniers devoirs. Son affabilité, son désintéressement & ses autres qualités aimables, revenoient dans l'esprit de tout le monde, & faisoient verser des larmes : enfin l'on peut assurer, que jamais Pere, Prince, ni Bienfaiteur, ne furent tant pleurés de personne, qu'il le fut de toutes les troupes.

Combien on y fut sensible à la Cour,

MAIS ce n'étoient pas seulement les gens de guerre qui é-

toient. ſenſibles à la mort du Vicomte de Turenne. Quand la nouvelle en arriva à la Cour, on en fut pénétré de douleur; on en fut même véritablement allarmé; & ce qui eſt bien plus, on le parut à découvert, comme on l'étoit. On fit auſſi-tôt huit Maréchaux de France, pour réparer, en quelque ſorte, la perte d'un ſeul, dont on ne connut jamais mieux le prix qu'après ſa mort. ANNÉE 1675.

POUR avoir une juſte idée de la conſternation que cette mort cauſa dans Paris, il faudroit y avoir été alors. La triſteſſe, en un inſtant, fut peinte ſur le viſage des habitans de cette grande Ville. On vit l'Artiſan quitter ſon travail pour aller former une ſociété de plaintes avec ſes voiſins; & les Bourgeois s'attrouper, pour ſe demander juſqu'aux moindres circonſtances d'un ſi grand malheur, avec les regrets les plus tendres & les plus vifs. à Paris;

LA même choſe arriva dans les Provinces les plus éloignées. On & dans tout le Royaume.

ANNÉE 1675.

fut plusieurs jours incapable de faire autre chose, que de parler de la mort du Vicomte de Turenne, & de le pleurer.

Le Roi même le pleura, & le fit inhumer à Saint-Denys.

LE Roi même, touché de tout ce que ce Général avoit fait pour la conservation de sa Couronne pendant sa minorité, & depuis pour la défense de ses Etats, le pleura : il ordonna que son corps fût apporté dans l'Abbaye de Saint Denys, où l'on enterre ordinairement tous les Rois de France; & même, pour le distinguer des autres Grands hommes qui y ont été inhumés, il voulut qu'il fût enterré dans la Chapelle destinée pour la Sépulture des Rois & des Princes de la branche Royale de Bourbon, comme il paroît par l'ordre contenu dans la lettre suivante, adressée à l'Abbé & aux Religieux de l'Abbaye de Saint Denys en France.

Sa lettre à l'Abbé de S. Denys.

CHERS *& bien amés : les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu notre Cousin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes*

*éclatantes qu'il a données de son zele, de son affection à notre service, & de sa capacité dans le commandement de nos Armées, que nous lui avons confiées avec une espérance certaine des heureux & grands succès que sa prudence consommée & sa valeur extraordinaire ont procurés à nos Armes; nous aïant fait ressentir avec beaucoup de douleur la perte d'un aussi grand homme, & d'un sujet aussi nécessaire, & aussi distingué par sa vertu & par son mérite: Nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre estime & de ses grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la postérité l'extrême satisfaction qui nous reste, & le souvenir que nous voulons conserver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos Armes, & pour le soutien de notre Etat. Et comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant soin de sa sépulture, nous avons voulu y pourvoir en telle sorte que le lieu où elle seroit, fût un témoignage*

Année 1675.

ANNÉE 1675. *de la grandeur de ses services & de notre reconnoissance. C'est pourquoi, aïant résolu de faire bâtir dans l'Eglise de S. Denys une Chapelle pour la sépulture des Rois & des Princes de la Branche Royale de Bourbon, nous voulons, que, lorsqu'elle sera achevée, le corps de notredit Cousin y soit transféré, pour y être mis en lieu honorable, suivant l'ordre que nous en donnerons : Et cependant nous avons permis à nos Cousins le Cardinal & le Duc de Bouillon, ses neveux, de mettre son corps en dépôt dans la Chapelle de S. Eustache de la Sainte Eglise de Saint Denys, & d'y élever un Monument à la mémoire de leur oncle, suivant les desseins qui en ont été arrêtés. C'est de quoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems, que nous voulons que vous exécutiez ce qui est en cela de notre volonté, en faisant mettre le corps dans la Cave de la Chapelle, & en laissant la liberté aux ouvriers de travailler au Monument jusqu'à son entiere perfection. Si n'y faites faute ; Car tel est notre plaisir.*

*Donné à Saint Germain-en-Laye, le* xxii. *jour de Novembre* 1675. *Signé* LOUIS; *& plus bas*, COLBERT. Et sur le repli : *A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaye Royale de Saint Denys en France.* ANNÉE 1675.

On fit donc apporter le corps du Vicomte de Turenne, de l'Alsace où il étoit, en l'Abbaye de S. Denys. Ces sortes de cérémonies, toujours tristes d'elles-mêmes, n'avoient jamais rien eu de si lugubre, que celle-ci. Les Peuples venoient de tous les environs sur le chemin par où ce corps devoit passer, & ne pouvoient le voir sans répandre des larmes. Les habitans de la campagne sortoient des Bourgs & des Villages, pour aller le recevoir : le Clergé alloit au-devant de Ville en Ville. Les Bourgeois de celle de Langres, où il passa, prirent tous le deuil à son arrivée, & firent une dépense considérable pour lui rendre des honneurs extraordinaires, & cela sans en avoir reçu aucun ordre de la

Transporté à S. Denys, & ses oraisons funebres.

ANNÉE 1675.

Cour; tant la mémoire du Vicomte de Turenne étoit chere à des gens même qui ne l'avoient peut-être jamais vu. Le Roi lui fit faire, outre cela, à Notre-Dame de Paris, un Service, où le Clergé de France, le Parlement, l'Université, & la Ville, assisterent en Corps. L'Oraison funébre, qui y fut prononcée par l'Evêque de Lombez, renouvella les pleurs de toute l'assemblée. Les plus célébres Prédicateurs en firent à l'envi en plusieurs autres endroits (*) : & il ne se prononça, durant toute cette année, aucun Discours public, ni à l'ouverture des Parlemens, ni à celle des Académies & des Universités, ni en aucune autre sorte d'occasion, où l'on ne fît l'éloge du Vicomte de Turenne, & où l'on ne pleurât sa perte; ce qui ne s'est peut-être jamais fait pour aucun autre particulier.

(*)Entre autres l'Abbé Fléchier, depuis Evêque de Nîmes; & le Pere Mascaron, depuis Evêque d'Agen.

TELS furent les regrets qui ſuivirent la mort du Vicomte de Turenne. Ce Prince étoit né avec un corps d'un tempérament très-robuſte : il étoit d'une taille médiocre & bien porportionée : il n'étoit ni gras ni maigre ; il avoit la forme du viſage aſſez réguliere, les cheveux châtains, les yeux grands, les ſourcils épais & preſque joints enſemble, le teint plus tôt rouge que vermeil ; l'air naturellement ouvert & ſerein, mais rêveur à force d'application, & où l'on voyoit tout à la fois quelque choſe de ſombre & de riant, qui le faiſoit paroître gai & mélancolique en même-tems : phyſionomie aſſez extraordinaire, & néanmoins aimable aux yeux de tout le monde, à cauſe de l'extrême douceur qui y étoit répandue. Il n'y a preſqu'aucune ſorte de vertu, dont il n'ait donné des exemples, qui méritent d'être rendus publics.

Son tempérament, & ſa phyſionomie.

SON déſintéreſſement & ſa générosité ſont d'autant plus louables,

Son déſintéreſſement, &

que l'amour de l'argent a été proprement le vice dominant de son siécle.

exemple notable.

Lorsqu'il étoit dans le Comté de la Marck en Allemagne, un Officier Général lui vint proposer de lui faire gagner cent mille écus en quinze jours par le moyen des contributions ; & cela, d'une maniere que la Cour n'en auroit aucune connoissance. Il lui répondit, qu'il lui étoit bien obligé ; mais qu'après avoir trouvé beaucoup de ces sortes d'occasions, sans en avoir jamais profité, il n'étoit pas d'avis de changer de conduite à son âge.

Sa générosité.

Il ne renvoïa jamais aucun de ceux qui lui venoient demander, sans lui donner. Quand il n'avoit plus d'argent sur lui, il en empruntoit au premier Officier qu'il trouvoit sous sa main ; & il lui disoit de l'aller redemander à son Intendant. Un jour, cet Intendant vint lui dire, qu'il soupçonnoit certaines gens de venir redemander ce qu'ils n'avoient point prêté, & qu'ainsi

il seroit bon qu'il donnât à chacun une marque de ce qu'il empruntoit. *Non*, *non*, lui dit-il, *rendez tout ce qu'on vous dira ; car il n'est pas possible qu'un homme vous aille redemander une somme d'argent, qu'il ne me l'ait prêtée, ou qu'il ne soit dans un extrême besoin. S'il me l'a prêtée, il faut bien la lui rendre : s'il est dans un si grand besoin, il est juste de l'assister.*

Il étoit ingénieux à trouver des moïens d'épargner à ceux à qui il donnoit, la honte de recevoir du secours dans leur indigence : il ne leur donnoit qu'avec une espece de pudeur ; & il sembloit qu'il voulût prendre toute la confusion pour lui. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'aïant sçu qu'un Gentihomme étoit devenu pauvre, pour avoir dépensé tout son bien à l'armée, il il s'avisa de troquer des chevaux avec lui, & de lui en donner d'excellens pour de très-médiocres, faisant semblant de ne s'y pas connoître. & preuve no table.

Autre. UN jour, aïant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la Cour lui avoit permis de disposer, il assembla cinq ou six Colonels, dont les Régimens étoient assez délabrés; & leur laissant croire que cet argent venoit du Roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins.

Autre. UNE autrefois, entendant un Officier, qui se plaignoit d'avoir eu deux chevaux tués à une affaire, & d'être ruiné par-là, il le mena à son écurie, lui donna deux de ses meilleurs chevaux, & lui recommanda fortement de n'en parler à personne; *de peur*, disoit-il, *qu'il n'en vienne d'autres; car je n'ai pas le moïen d'en donner à tout le monde*: voulant ainsi cacher le mérite de cette action sous un prétexte dœconomie; car autant il aimoit à donner, autant il craignoit qu'on ne divulguât le bien qu'il faisoit.

Autre. QUATRE jours avant qu'il fût tué, il avoit donné quatorze mille livres aux Anglois qui servoient dans son armée, dont il en avoit

emprunté dix mille ſur ſon crédit à Straſbourg ; & l'on ne trouva, après ſa mort, que cinq cens écus dans ſa caſſette.

Autre.

ON pourroit rapporter pluſieurs autres exemples de ſa générosité : mais je crois que, pour achever de la faire connoître, il ſuffit de dire, qu'après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, il laiſſa moins de bien en mourant, qu'il n'en avoit eu de ſa Maiſon, dont il n'étoit pourtant que Cadet.

Son humanité pour les Officiers & les ſoldats.

LE ſoin qu'il prenoit de la fortune des Officiers, & ſon humanité envers les ſoldats, lui avoient gagné le cœur des gens de guerre. Loin d'imputer les mauvais événemens au défaut de conduite des Officiers qu'il emploïoit, il étoit le premier à les excuſer. Si quelqu'un avoit été battu en parti, il prenoit ſoin de le conſoler lui-même, & de lui relever le courage : il lui donnoit de nouvelles troupes & en plus grand nombre, afin qu'il eût ſa revanche ; & continuoit

à le renvoïer toujours à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût remporté quelqu'avantage.

Sa bonté de cœur.

UN jeune Gentilhomme de l'Arriere-Ban, arrivant un jour à l'armée, après l'avoir salué, lui demanda *où il mettroit ses chevaux*. A cette question, tous ceux qui étoient présens, se mirent à rire de la maniere du monde la plus mortifiante pour ce Gentilhomme. Mais le Vicomte de Turenne, prenant son sérieux : *C'est donc*, leur dit-il, *une chose bien étonnante, qu'un homme, qui n'est jamais venu à l'armée, n'en sache pas les usages? N'y a-t'il pas bien de l'esprit à se rire de lui, parce qu'il ne sait pas des choses qu'il ne peut savoir, & qu'au bout de huit jours il saura aussi-bien que vous?* Il ordonna en même tems à son Ecuïer d'avoir soin des chevaux de ce Gentilhomme, & de l'instruire des autres choses. Les airs insultans le choquoient au dernier point; & la bonté étoit tellement le fond de son caractere qu'il ne pouvoit souffrir qu'on se moquât de personne. A

la Cour comme à l'armée, lorsqu'il arrivoit quelque Provincial dont on vouloit se divertir, il prenoit d'abord son parti, d'un air qui imposoit aussi-tôt silence à tout le monde, quelque démangeaison qu'on eût de railler.

Son esprit de support.

IL arriva plusieurs fois, qu'aïant reçu de la Cour des ordres positifs de casser des Capitaines, dont les compagnies n'étoient pas complettes, il prit sur lui d'en suspendre l'éxécution, & sut les conserver, en leur donnant le tems de rétablir leurs compagnies.

Il obtient la grace de Duport.

AYANT sçu que le Duc de Luxembourg avoit fait condamner, à une mort infamante, Duport, qui avoit rendu Naerden, dont il étoit Gouverneur, & qui étoit pourtant un fort brave homme; il obtint du Roi, que cet Officier auroit la permission de se jetter dans Grave, où il expia, par une mort glorieuse, la faute qu'on l'accusoit d'avoir faite à Naerden.

Son équité pour les troupes,

IL prenoit soin de l'avancement de tous ceux qui étoient dans son

armée, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : il faisoit valoir leurs services à la Cour, & il leur faisoit donner des Charges & des Emplois à chacun, selon leur capacité & leur mérite. Aussi les Officiers & les soldats avoient-ils pour lui un amour & un attachement qu'ils firent paroître en tant d'occasions, que je crois devoir en rapporter ici quelque chose.

& leur reconnoissance envers lui. Exemple.

APRE'S sa mort, les Officiers Généraux tinrent conseil pour savoir où ils meneroient l'Armée ; & comme ils étoient longtems à se déterminer, les soldats dirent ce bon mot : *Les voilà bien embarrassés. Qu'on lâche la Pie ; & nous camperons où elle s'arrêtera.*

Autre.

MAZEL, qui passoit pour un des meilleurs Officiers du Royaume, & qui l'étoit véritablement, se voyant prêt à mourir en Allemagne, demanda pour toute grace, qu'on l'enterrât au même endroit où le Vicomte de Turenne avoit été tué.

Autres

IL se trouve encore aujourd'hui, parmi nous, de vieux Officiers, devant qui on ne sauroit parler du Vicomte de Turenne, qu'il ne versent aussi-tôt des larmes; & j'en ai vu, qui, voulant me raconter les bontés qu'il avoit eues pour eux, en étoient encore si vivement pénétrés, que la douleur leur coupant la voix, & les saisissant jusqu'à les faire sangloter, ils ne pouvoient achever leur récit.

Le Marquis de Mirabeau, ancien Capitaine aux Gardes.

SA bonne foi étoit si bien établie, non-seulement chez nous, mais encore chez nos voisins, que la plupart des Princes d'Allemagne traitoient avec lui personnellement pour leurs intérets, sans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettoit; & que les Républiques, même les plus soupçonneuses, se croïoient en assurance, dès qu'il leur avoit donné sa parole.

Sa bonne foi généralement estimée.

QUAND il fallut résoudre dans le Conseil d'Espagne, en 1650, si on le mettroit à la tête des troupes il n'avoit aucune caution à donner aux Espagnols pour sûreté

Exemple

En 1659.

de leur armée. Cependant, comme ils connoissoient le fond de son caractere, il ne laisserent pas de la lui confier.

Autre. UN jour qu'il étoit dans la Souabe, aïant fait approcher son armée du Lac de Constance, pour mettre à contribution quelques terres de la Maison d'Autriche; les Suisses, qui pouvoient craindre que, sous prétexte de porter la guerre dans le païs de l'Empereur, on n'entrât dans le leur à l'improviste, lui envoïerent des députés, pour lui dire, qu'ils avoient tant de confiance en sa bonne foi, qu'ils ne feroient aucunes levées de troupes, s'il vouloit les assurer qu'il ne viendroit point chez eux; qu'ils prendroient de plus grandes précautions avec un autre; mais qu'avec lui, ils se contentoient de sa parole.

Autre. J'AI vu des Lettres de nos Ambassadeurs en Angleterre, par lesquelles ils mandent, qu'ils se sont souvent servi de son nom, pour faire réussir les affaires qu'ils avoient à négocier à la Cour de Londres. Et

j'en ai lu quelques autres de Plénipotentiaires de France, qui écrivent que tout ce qu'ils peuvent dire aux Princes d'Allemagne, ne les rassure point, & qu'ils n'ont confiance qu'au Vicomte de Turenne.

Son intégrité. En 1654.

SON intégrité & sa sagesse étoient si généralement reconnues, même dans les païs étrangers, que les Princes de Montbéliard, aïant disputé entre eux à qui posséderoit la principale Terre de leur Souveraineté, se soumirent au jugement qu'ils le prierent de rendre pour terminer leur différend; & que beaucoup d'autres Princes, sur-tout de l'Allemagne, le choisissoient pour arbitre dans la plupart des contestations qui survenoient entr'eux.

Sa modération.

SA modération dans les offenses égale tout ce qu'on ranconte de celle des Philosophes de l'antiquité, les plus vantés.

Exemple rare.

ETANT sur le point d'attaquer les lignes des Ennemis qui assiégeoient la Ville d'Arras & n'aïant point les outils qui lui étoient né-

cessaires pour cela , il en envoïa demander, par un de ses Gardes, au Maréchal de la Ferté. Ce Garde vint bien-tôt après dire que le Maréchal de la Ferté les avoit non-seulement refusés, mais encore qu'il avoit accompagné son refus de paroles fort désobligeantes pour le Vicomte de Turenne. Le Vicomte de Turenne, se tournant alors vers les Officiers qui se trouvoient auprès de lui, se contenta de dire: *Puisqu'il est si en colere, il faudra se passer de ses outils, & faire comme si nous les avions.*

Autre. LE même Maréchal, aïant trouvé un autre Garde du Vicomte de Turenne hors du camp, lui demanda ce qu'il faisoit là ; & , sans attendre sa réponse , il s'avança sur lui & le chargea à coups de canne. Ce Garde vint se présenter tout en sang à son Maître, exagérant fort les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du Maréchal de la Ferté : mais le Vicomte de Turenne, feignant de s'en prendre au Garde même : *Il faut* lui dit-il, *que*

*vous soïez un bien méchant homme, pour l'avoir obligé à vous traiter de la sorte.* Et aïant envoïé chercher le Lieutenant de ses Gardes, il lui ordonna de mener sur le champ ce Garde au Maréchal de la Ferté, de lui dire qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme lui avoit manque de respect; & qu'il le remettoit entre ses mains, pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. Cette modération étonna toute l'armée. Le Maréchal de la Ferté, qui en fut lui-même surpris, s'écria, avec une espece de jurement qui lui étoit ordinaire : *Cet homme sera-t'il toujours sage, & moi toujours fou?*

SON carosse s'étant trouvé un jour arrêté dans les rues de Paris par un embarras, un jeune homme de condition, qui ne le connoissoit point, & dont le carosse étoit à la suite du sien, vint donner à grands coups de canne sur le cocher du Vicomte de Turenne, parce qu'il n'avançoit pas assez-tôt à son gré. Le Vicomte de Turenne re-gardoit tranquillement cette scène

Autr.

de dedans ſon caroſſe. Mais un Marchand, étant ſorti alors de ſa boutique, un bâton à la main, en criant : *Comment ! on maltraite ainſi les gens de Monſieur de Turenne !* ce jeune homme, qui, à ce nom, ſe crut perdu, vint à la portiere du caroſſe du Vicomte de Turenne, lui demander pardon. Le Vicomte de Turenne, qu'il croïoit bien en colere, s'étant mis à ſourire ; *Effectivement, Monſieur,* lui dit-il, *vous vous entendez fort bien à châtier mes gens : quand ils feront des ſottiſes, ce qui leur arrive ſouvent, je vous les enverrai.* Le Vicomte de Turenne ſe poſſédoit ainſi dans ces ſortes d'occaſions, où les autres hommes ne ſont plus maîtres d'eux mêmes. On ne l'a jamais pu faire ſortir de ce caractere tranquille & modéré, quelque choſe qu'on ait faite pour le choquer & l'irriter. La Gréce l'auroit mis au nombre de ſes Sages quand il n'auroit eu que cette ſeule vertu : auſſi les meilleurs eſprits de ſon Siécle l'ont-ils regardé comme un homme qui étoit

véritablement digne d'être mis en parallele avec les plus grands personnages qui aïent jamais été parmis les Grecs & parmi les Romains. Rien ne sauroit être plus superbe, que l'étoit alors la Cour de France. On venoit de tous les endroits de l'Europe voir la magnificence de Versailles. Cependant les étrangers, après avoir vu la pompe & les richesses de la Cour & des Maisons Royales, estimoient que le bonheur que le Roi avoit d'être le maître de toutes ces choses, n'étoit point comparable à celui de posséder un homme tel que le Vicomte de Turenne.

Sa bonté pour ses domestiques.

SA bonté envers ses domestiques, de laquelle j'ai dit quelque chose en général, se connoîtra peut-être encore mieux par l'exemple suivant.

Exemple.

UN jour un de ses gens étant allé demander de sa part, quoiqu'à son insçu, un Emploi au sieur Colbert, Contrôleur Général des Finances; ce Ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir

au Vicomte de Turenne, lui alla porter lui-même la Commiſſion. Le Vicomte de Turenne, qui ne ſavoit rien de la choſe, fut aſſez ſurpris du compliment du ſieur Colbert. Néanmoins, recevant la Commiſſion, il remercia ce Miniſtre, comme ſi c'eût été par ſon ordre qu'on la lui fût allé demander, & fit appeller le domeſtique en faveur duquel elle étoit expédiée. Cet homme, aïant ſçu ce qui venoit de ſe paſſer, ſe crut perdu, & ſe jetta aux pieds de ſon maître, en lui demandant miſéricorde. Mais le Vicomte de Turenne, le faiſant relever auſſi-tôt, & lui remettant la Commiſſion entre les mains : *Si vous m'euſſiez parlé de cette affaire*, lui dit-il, *je vous y aurois ſervi comme vous l'auriez pu ſouhaiter : & tout ce qui me fâche en cela, c'eſt que vous ne me diſiez point ce qui vous oblige à me quitter.* Ce domeſtique, confus, & néanmoins raſſuré, lui aïant dit qu'il n'avoit recherché cet Emploi, que parce qu'il avoit beaucop d'enfans ; le Vicomte de

Turenne lui fit païer ce qu'il lui devoit de ses gages, & lui donna encore une somme considérable, pour l'aider à faire subsister sa famille.

SA Modestie est peut-être de toutes ses vertus celle dont on a une plus grande idée, à cause de son extérieur. Que seroit-ce, si on la connoissoit par les sentimens mêmes? Sa modestie.

QU'ON lise tous les Mémoires historiques faits de notre tems, on y verra que le plus petit Officier se vante toujours d'avoir fait ce qu'il raconte de plus grand, ou du moins de l'avoir suggéré au Général. A lire, dans les Mémoires du Vicomte de Turenne, ses grandes actions, qui ont étonné toute l'Europe, il semble que ce soient les événemens les plus simples & les plus communs, & qu'il n'y ait eu presqu'aucune part. Preuve.

PEU de gens ignorent la gloire qu'il s'acquit par le fameux campement du Quesnoi, où après, la levée du siége de Valenciennes, il arrêta les Ennemis victorieux. Autre, en 1656.

Voici ce que lui écrivit le Sieur le Tellier, Secrétaire d'Etat, qui fut depuis Chancelier de France. *Par votre prudence, Monseigneur, & par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation des Armes du Roi. En vérité, il n'y a rien de plus beau que votre Campement proche du Quesnoi, après la déroute de Valenciennes, d'avoir ainsi fait tête aux Ennemis, fort orgueilleux dans leur Païs, &c.* Voici comment le Vicomte de Turenne en parle lui-même : *L'armée des Ennemis est venue tout proche d'ici. Ils y ont demeuré deux jours, & après ont marché vers Londé. Au Quesnoi, le 24 Juillet 1656.*

Autre, 1652. Il est constamment vrai qu'il sauva la Cour à Jargeau ; la Reine-Mere le dit publiquement en propres termes. Cependant, voïez comment il s'en exprime lui-même: *Il s'est passé quelque chose à Jargeau, qui n'est pas de grande considération. A Jully, le 30 Mars 1652.* Y a-t'il quelque exemple d'une pareille modestie dans les Mé-

moires, ou dans les Lettres des autres hommes de guerre?

SA délicatesse de conscience nous découvre en lui un si grand fond de Religion, qu'on n'est plus surpris que l'armée, ni la Cour, ne l'aïent pu gâter. Sa délicatesse de conscience.

QUELQUE bien qu'aïent les gens de guerre, il en est peu qui ne soient obligés d'emprunter de l'argent, quand il faut qu'ils se mettent en campagne. Lorsque le Vicomte de Turenne étoit sur le point d'y aller, beaucoup de gens venoient lui offrir de très-grosses sommes; mais, quoiqu'il pût quelquefois en avoir besoin, il n'en voulut jamais accepter, dans la crainte qu'il avoit que ces gens ne perdissent ce qu'ils lui auroient prêté, s'il fût venu à mourir à l'armée. Exemple.

UN jour qu'il étoit en marche dans le Païs ennemi, les habitans d'une grosse Ville lui envoïerent offrir cent mille écus par des Députés, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, & Autre.

ne point faire passer ses troupes dans leur Ville. *Comme votre Ville*, dit le Vicomte de Turenne à ces Députés, *n'est point sur la route par où j'ai destiné de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez*. Je ne pense pas qu'on ait jamais porté plus loin la délicatesse de conscience. Ces Députés en demeurerent très-étonnés. Les Ennemis eurent toujours depuis, pour lui, une vénération pleine de tendresse : ils le pleurerent à sa mort autant que les François mêmes ; & les Allemans n'ont jamais voulu labourer l'endroit où il a été tué, comme si l'impression de son corps avoit rendu cet endroit sacré. Il est encore en friche ; & les païsans le montrent à tout le monde, aussi-bien qu'un arbre fort vieux, qui est là auprès, & qu'ils n'ont point voulu couper. Aussi avoit-il toujours épargné le pais ennemi, autant qu'il avoit pu, conservant les fruits de la terre pour les gens de la campagne dont il plaignoit
la

la triste destinée, & n'en avoit pas moins bien fait le service du Roi, comme on l'a pu voir dans toute la suite de son Histoire.

LE Christianisme, enfin, de l'esprit duquel il étoit sans cesse animé, a, pour ainsi dire, couronné toutes ses autres vertus. Il avoit non-seulement soin de purger son armée des déréglemens qui regnent ordinairement parmi les troupes; mais il y avoit encore établi des prieres publiques à certaines heures du jour. Il faisoit des vœux au Ciel pour la paix au milieu des plus glorieuses victoires qu'il remportoit. Il traitoit tous ses soldats comme ses enfans, & comme ses freres; si bien, qu'à l'armée même, il étoit encore plus admiré pour l'excellence de ses mœurs, qu'à cause des talens supérieurs qu'il avoit pour la guerre. Son Christianisme.

JACQUES II, Roi d'Angleterre, qui a écrit les quatre Campagnes qu'il fit sous lui, racontant la fameuse attaque des lignes Preuve.

d'Arras, en parle en ces termes; *Avant l'attaque des lignes d'Arras, Monsieur de Turenne fit faire des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron, pendant plusieurs jours, pour le succès de cetteentre prise : presque tout le monde se confessa & communia; & je suis sûr qu'il ne s'est jamais vu, dans aucune armée, tant de marques d'une véritable dévotion, qu'il en parut dans la nôtre (*).*

TOUT le monde convient, que rien ne fait mieux connoître un homme, que ses lettres : Il ne faut que lire celles du Vicomte de Turenne, pour voir qu'il n'étoit occupé que de Dieu, pendant tout le cours de ses campagnes & dans toutes ses entreprises.

Autre. NOUS *allons commencer la campagne*, dit-il dans une de ses let-

(*) Mémoires de Jacques II, Roi de la Grande-Bretagne, écrits de sa propre main, & conservés par son ordre dans les Archives du Collége des Ecossois à Paris.

tres : *j'ai bien prié Dieu ce matin, qu'il me fasse la grace de la passer en sa crainte ; ne connoissant point de plus grand bien que d'avoir la conscience en repos, autant que notre fragilité le peut permettre. A Marle, le* 11 *Juin* 1656.

TOUTES *choses vont fort bien jusqu'à présent*, dit-il dans une autre lettre ; *mais comme les succès sont toujours douteux, il faut se remettre à la volonté de Dieu. Au camp devant Valenciennes, le* 18 *Juin.* 1656. Autre.

ON ne sauroit porter plus loin la confiance, la résignation, l'humilité & la reconnoissance Chrétienne, que le fait le Vicomte de Turenne dans toutes ses lettres.

POURVU, dit-il, *qu'il plaise à Dieu, de ne nous point faire tomber dans quelque malheur que l'on ne prévoit point, j'espere qu'on achevera ce siege. Au camp devant Landrecy, le* 29 *Juin* 1655. Autre.

AVEC *l'aide de Dieu, je crois que ceci réussira fort bien, & qu'il bénira notre entreprise. Au camp* Autre.

*devant la Capelle, le 23 Septembre 1656.*

Autre. JE *suis toujours dans les mêmes sentimens, priant Dieu qu'il me donne la continuation de sa grace, & qu'il me rende plus homme de bien que je ne le suis. A Amiens, le 1 Janvier 1660.*

Autre. ON *assure fort que les Ennemis donneront aux lignes. Cela, comme toutes les autres choses, est en la main de Dieu; il faut se soumettre à sa volonté. Au camp devant Valenciennes, le 2 Juillet 1656.*

Autre. J'AI *rendu graces à Dieu de tout mon cœur, de ce que cette affaire, dont je souhaitois si fort le succès, m'a si bien réussi. Il est certain qu'il y a une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprends. Au camp près d'Arras, le 26 Août 1654.*

IL seroit trop long de transcrire toutes les autres lettres du Vicomte de Turenne où l'on trouve de pareils sentimens. Je finirai par celle qu'il écrivit après la Ba-

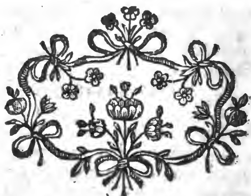
taille des Dunes, & que je vais rapporter, afin qu'on voie si aucun Général d'armée a jamais écrit une semblable lettre, après une pareille victoire.

JE *vous fais ce mot, pour vous dire qu'il s'est passé aujourd'hui une fort belle action, dont il faut louer Dieu. Monsieur le Prince & Dom Juan ont été entierement défaits. C'est une grande bénédiction de Dieu, que cette affaire ait si heureusement réussi. J'espere qu'il nous bénira en autre chose : il faut se remettre à sa volonté. Aux Dunes près Dunkerque, le* 14 *Juin* 1658.

TEL fut, par rapport au Christianisme, le Vicomte de Turenne dont on ne doit pas craindre que le nom & les actions tombent jamais dans l'oubli, quand même les François ne prendroient pas soin d'en perpétuer le souvenir ; les exemples de vertu, qu'il a donnés, étant d'une si grande utilité pour tous les hommes, de quelque Païs qu'ils soient, que le Conclusion.

monde entier se trouve intéressé à en conserver éternellement la mémoire.

FIN.



# TABLE DES LIVRES DE CETTE HISTOIRE.

## *TOME PREMIER.*

### LIVRE PREMIER.



### LIVRE SECOND.



### LIVRE TROISIEME.

## *TOME SECOND.*

LIVRE QUATRIEME.



LIVRE CINQUIEME.



FIN.

## APPROBATION.

J'AI lu, par orde de Monseigneur le Chancelier, l'*Histoire du Vicomte de Turenne par M. l'Abbé Raguenet*; & je l'ai jugée digne de l'Impression. A Paris, ce 24 Mai 1738. SOUCHAY.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN-LUC NYON Fils, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Vie de M. de Turenne, par le Sieur Abbé Raguenet*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAU-

SES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-

pression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé, qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permis-

ſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le trentieme jour de Juillet, l'an de grace mil ſept cent-huit, & de notre Regne le le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

J'ai aſſocié au préſent Privilége les ſieurs Didot, Mouchet & Huart, pour en jouir par quart & conjointement avec moi. A Paris, le premier Août 1738.

*Signé*, NYON Fils.

*Regiſtré enſemble la ceſſion ci-deſſus, ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 81, fol. 70, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 15 Août. 1738.*

Signé, *LANGLOIS, Syndic.*



De l'Imprimerie de DIDOT.



